



BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

I.^a SALA

SCAFFALE

6

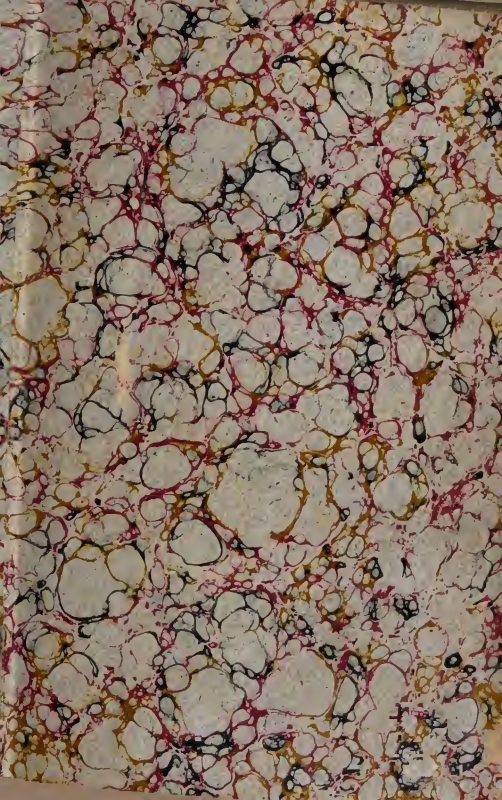
PLUTEO

1

N.^o CATENA

15

6-1-2





LE CONCIERGE

DE LA

RUE DU BAC

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.



Reproduction par H. Colard à Paris

LE CONCIERGE DE LA RUE DU BAC

F^o SARTORIUS Ed^r de Seine 27 Paris



Reproduction par H. Colard à Paris

26.284

CH. PAUL DE KOCK



LE CONCIERGE

DE LA

RUE DU BAC

Il n'y a pas de sots métiers,
il n'y a que de sottes gens.



PARIS

FERD. SARTORIUS, ÉDITEUR

27, RUE DE SEINE, 27

1869

Tous droits réservés

عزیز میرزا

LE
CONCIERGE
DE LA RUE DU BAC

I

SUISSE ET PORTIER

— Mille pardons, monsieur Droguin, si je me permets de vous déranger !... mais Eulalie, mon épouse, ne serait-elle pas chez vous, par hasard ?

— Non, monsieur Bassinoire, je n'ai pas votre femme chez moi ; je puis même ajouter que je ne l'ai pas aperçue de la journée...

— Où donc peut-elle être allée, pour qu'elle reste si longtemps dehors ?...

Moi, ce matin, j'avais une course à faire pour

un locataire qui a le ponce facile... vous comprenez ? et dame ! on ménage ces locataires-là, d'autant plus qu'ils deviennent rares... surtout dans la maison dont je suis portier... presque tout pauvre monde !... qui tire le diable par la queue ! et à qui il faut dire cent fois :

« Monsieur, le terme est passé !... j'ai votre quittance. »

Il y en a même qui se permettent de me répondre :

« Eh bien, gardez-la !... »

Merci, et le propriétaire me flanque des savons, en me disant :

« Bassinoire, vous êtes chargé de toucher les loyers ; si vous ne les touchez pas, j'en mettrai un autre à votre place. Vous devez recevoir, et me transmettre tout de suite ce que vous avez reçu. »

Il est charmant, le propriétaire !

Et l'autre soir, au lieu de me donner de l'argent, le cuisinier du cinquième m'a donné des coups de poing. Vous comprenez bien que je ne les ai pas transmis au propriétaire.

— Décidément, monsieur Bassinoire, vous avez une triste porte !

— Triste, oh ! non, on chante toute la journée

dans notre maison ; les orgues, les joueurs de violon viennent souvent dans notre cour ; à amuse, ça fait rire...

Quand ils nous jouent des airs de contredanse, ma fille Zirzabelle, qui va sur ses douze ans, se met aussitôt à danser dans notre loge ; quelquefois même, pour avoir plus de place, elle va danser dans la cour ; mais je le lui ai défendu parce qu'un jour on lui a jeté deux sous, croyant sans doute qu'elle était avec le joueur d'orgue.

Mon fils Léandre, qui a sept ans, se fait des castagnettes avec des morceaux d'assiettes cassées ; il accompagne sa sœur et saute autour d'elle, que l'on se croirait en pleine Espagne ; d'autant plus que Zirzabelle jette son mouchoir à terre et le ramasse en pirouettant, comme dans la *cache tout ça*. C'est très-joli. Il y a un locataire qui m'a dit un jour :

« Vous devriez à présent avoir un taureau dans votre cour... vos enfants courraient après avec des banderoles rouges, et on se croirait à Madrid. »

Mais vous concevez bien que je ne veux pas que mes enfants jouent avec un taureau ; d'ailleurs notre cour est trop petite, c'est au plus si un âne y pourrait manœuvrer.

— C'est heureux ! Le locataire se moquait de vous, monsieur Bassinoire !

— Vous croyez ?... C'est que vous ne savez pas ce que c'est que mes enfants : des prodiges, monsieur Droguin, de vrais prodiges... ils sont capables de tout ; aussi je les destine au théâtre, où l'on me prédit qu'ils auront des succès inouïs !...

Mon petit sait déjà le rôle de *Fanfan Benotton*, qu'il doit jouer à la fête du boulanger, qui donnera une grande soirée et fera un théâtre de son four ou de son pétrin... je ne suis pas bien sûr...

— Ah ! le boulanger fera jouer la comédie chez lui ?

— Certainement ; c'est la mode, on la joue chez les gens les plus huppés... On avait même l'intention d'y jouer la tragédie, *Athalie*, rien que ça, et mon fils apprenait déjà le rôle du petit Lézard...

— Comment ! il y a un lézard dans *Athalie* ? Vous faites erreur, monsieur Bassinoire !

— Je ne sais peut-être pas bien le nom, mais c'est celui qui dit ce vers si connu :

Aux petits des oiseaux il donne la pâtée !...

— La pâture, monsieur Bassinoire, la pâture et non la pâtée !...

— Pâtée ! pâture !... il me semble qu'il n'y a pas grande différence...

Enfin on a renoncé à la tragédie, parce que la mère du boulanger pleurait déjà à toutes les répétitions ; on a dit : Pendant la représentation, ce serait une borne-fontaine ; et l'on a remplacé *Athalie* par la *Famille Benotton* ; ça fait beaucoup moins pleurer.

— Et votre femme, est-ce qu'elle ne jouera pas ?

— Eulalie ? Ah ! c'est bien différent, elle est pour le chant ; elle a une très-belle voix... même qu'on lui a dit plusieurs fois que, si elle voulait se faire entendre dans un café chantant, elle y gagnerait des mille et des cents, et qu'elle était susceptible d'être une seconde Thérèse !... Mais, moi, je n'ai pas voulu ; ah ! je n'entends pas de cette oreille-là !... Aller se montrer en public... avec son minois chiffonné qui pousse tout de suite à l'amour... pas de ça, Lisette !... Je suis jaloux, voyez-vous ; et quand on cause trop longtemps avec ma femme, cela me donne des sueurs froides !...

— Alors elle ne jouera pas à la représentation du boulanger ?

— Elle voulait jouer la *Belle Hélène*, parce

que c'est du chant ; elle aurait développé ses facultés ; mais il aurait fallu un orchestre, quelques musiciens pour accompagner : on n'était parvenu à trouver qu'un tambour.

On s'est décidé à ne jouer que *la Famille Benoiton*, dans laquelle on sèmera des intermèdes, des petits pains au beurre et des verres de vin.

Alors ma femme a dit :

« Je jouerai le rôle de madame Benoiton, c'est dans mes cordes. »

— C'est un rôle long ?

— Je ne sais pas. Mais il paraît qu'Eulalie l'étudie en se promenant, car, chaque fois que ma femme sort, elle me dit :

« Je vais jouer madame Benoiton ! »

Aujourd'hui je trouve qu'elle étudie trop son rôle. Sortie à deux heures, et il en est bientôt sept !

Je sais bien que les mioches gardent sa loge, mais c'est égal, cette longue absence me donne des inquiétudes, et voilà pourquoi, monsieur Droguin, je m'étais permis de venir voir à votre loge.

— Ma loge !... dites donc à mon logement, à mon appartement, monsieur Bassinoire... Ce sont

les portiers qui ont des loges, mais, moi, je suis suisse !...

— Ah ! vous êtes Suisse, monsieur Droguin ! Je croyais que vous étiez de Pantin, près de la Villette ?

— Vous ne comprenez pas ! Savez-vous ce que c'est qu'un suisse d'abord ?

— Un Suisse ?... dame ! ce doit être un Allemand.

— Mais non, vous n'y êtes pas du tout, D'abord les Suisses ne sont pas des Allemands, vu que c'est un pays à part, qui se gouverne à son idée !...

— Comme vous êtes savant, monsieur Droguin !

— Oui, je crois que j'ai quelque instruction, l'homme est fait pour s'instruire et j'ai remarqué que, pour savoir quelque chose, il fallait d'abord l'apprendre.

— Sapristi ! comme c'est fortement raisonné !

— Et j'ai appris, d'abord, quand on s'appelle *Brutus-Épaminondas* Droguin, on doit se rendre digne des noms que l'on porte.

— Vous vous appelez Brutus-Épaminondas ? Je n'ai pas vu ces noms-là dans le calendrier.

— Ils n'y sont pas non plus. Mais je suis né en mil huit cent, et mon père, qui aimait beaucoup

les Grecs et les Romains, me donna ces noms illustres. Je me suis dit : On t'a donné pour parrains de fameux lapins, il faut leur faire honneur, il faut t'instruire ; et j'ai étudié et je sais une foule de choses.

— Je voudrais bien savoir où est ma femme, moi !

— Et, pour en revenir à ce que je vous disais tout à l'heure, monsieur Bassinoire, un suisse est autant au-dessus d'un portier qu'un sergent au-dessus d'un caporal.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît, monsieur Droguin ? Il me semble que l'un et l'autre, nous gardons la porte de la maison que l'on nous confie.

— Oui, mais quelle différence !... On ne fait pas faire des commissions à un suisse, il ne quitte jamais son poste, il a le droit de porter un chapeau à trois cornes.

— Si je fais des commissions, c'est que je le veux bien ! Et quant à des chapeaux à cornes, ma femme a voulu plusieurs fois m'en faire porter...

— Mais ce logement que l'on a fait pour un suisse, voyons, monsieur Bassinoire, est-ce que

cela ressemble à vos horribles petites loges où l'on étouffe, où l'on ne voit pas clair ?

M. Droguin vantait son appartement, et, en effet, il était logé comme jamais portier ne l'avait été. Mais il faut dire aussi qu'il habitait une maison que l'on venait de rebâtir entièrement, et l'architecte avait voulu qu'elle fût digne du Paris moderne et offrit tout le confortable, toutes les commodités, en même temps que tout le luxe que nos pères ne connaissaient pas.

La maison avait quatre étages et les mansardes, mais les appartements étaient beaux, commodes, bien distribués ; les escaliers étaient larges et doux, une vaste cour éclairait les logements situés au fond ; une belle porte cochère séparait le rez-de-chaussée de la loge du suisse.

Cette loge était plutôt un joli appartement pour un jeune ménage ; on y arrivait en marchant sur une mosaïque qui se trouvait devant le grand escalier. Sous ce vestibule, une porte à glace ouvrait sur une petite pièce carrée, qui était comme l'antichambre de la loge. Là, une autre porte, également à glace, ouvrait chez le portier, chez le concierge ou chez le suisse, comme il vous plaira de le nommer.

On entrait dans une fort belle pièce, meublée

avec élégance, et dans laquelle était un beau piano droit. Un lit était au fond, mais masqué par de vastes rideaux de damas.

Un peu plus loin était une porte qui conduisait à une cuisine, puis à une autre chambre ayant vue sur la cour.

C'était la chambre de mademoiselle Iphigénie, la fille de M. Droguin.

Tout cela était si bien frotté, si bien entretenu, que plusieurs fois, en pénétrant dans la loge, où M. Droguin se carrait en lisant son journal, on lui avait dit :

— Pardon, monsieur, mais pourriez-vous m'indiquer la loge du portier?

Pendant que nous tenons le portier, qui veut absolument être suisse, disons tout de suite que c'était un homme de soixante-sept ans, grand, gros, replet, parfaitement taillé pour faire un suisse de cathédrale ; dont la figure annonçait une certaine fierté et dénotait l'homme qui se croit au-dessus de ses pareils, tant par sa position que par sa prétention au savoir.

A cela près, M. Droguin était un fort brave homme, incapable de faire du tort à qui que ce soit, et rendant volontiers service si, en le lui de-

mandant, on laissait voir la confiance que l'on avait dans son savoir et sa profonde intelligence.

M. Droguin était resté veuf avec deux enfants, un fils et une fille.

Sa fille, mademoiselle Iphigénie, a maintenant dix-neuf ans. C'est une grande et belle fille, dont les yeux noirs ne se baissent pas volontiers ; elle est au Conservatoire, où elle étudie le piano. Elle est déjà d'une très-belle force, à ce que dit monsieur son père.

Cette demoiselle, qui se destine entièrement à la musique, se met avec beaucoup d'élégance ; à la voir, vous ne devineriez jamais que c'est la fille d'un suisse de Pantin.

Certainement une jeune fille a bien le droit de chercher à se mettre à la mode ; où la coquetterie irait-elle se nicher, si on ne la trouvait pas chez un joli minois de dix-neuf ans ?

Seulement on peut quelquefois s'étonner qu'une maîtresse de piano qui n'a encore que des élèves à quarante sous le cachet puisse se donner si souvent des robes nouvelles ; mais les étoffes pour dames sont maintenant à si bon marché !... On a des robes charmantes à six sous le mètre.

Lisez les annonces des grands journaux, on vous

offre tout à des prix si minimes, que vous vous dites :

« Attendons encore un peu, incessamment il est probable qu'on aura ces étoffes pour rien. »

Ou bien :

« En vérité, ce n'est pas la peine de s'en priver. »

Voilà probablement ce que mademoiselle Iphigénie disait à son père, quand il s'étonnait de lui voir une nouvelle robe.

Ajoutons que la belle Iphigénie était bien rarement dans la jolie loge de son père ; si rarement qu'on ne l'y apercevait jamais. Mais une maîtresse de piano, jeune et aimable, est sans cesse accablée d'invitations ; point de bonnes fêtes chez ses élèves, si mademoiselle Iphigénie n'en fait pas partie.

C'est pourquoi quand on disait à M. Droguin :

« Où est donc votre fille, nous ne la rencontrons jamais chez vous ? »

Le suisse répondait avec une légère teinte de flerté :

« Ma fille est en soirée ; ma fille est à la fête de madame de Potopotasky, son élève ; ma fille est retenue pour aller à la campagne de sa nouvelle élève qui prend le lait d'ânesse... Que voulez-vous ? elle a tant de talent ! elle est si aimable ! on se l'arrache. »

Le fils de M. Droguin a vingt-deux ans. Il se nomme Julien. C'est un fort gentil garçon, qui a l'air très-doux et baisse les yeux plus souvent que sa sœur. Il est employé dans une grande maison de commerce ; il est aimé de ses patrons, parce qu'il fait très-bien sa besogne. Il se met convenablement, mais suivant sa position, et ne cherche pas à avoir l'air d'un gandin. Il vient voir son père dès qu'il a un moment de libre, ou lorsque, dans ses courses, il passe rue du Bac, et il y passe le plus souvent possible, parce que...

Mais nous vous dirons cela plus tard.

M. Droguin aimait son fils, mais il n'en parlait pas avec emphase, comme lorsqu'il s'agissait de sa fille ; il se contentait de dire :

« C'est un bon garçon qui fera son chemin, s'il suit mes conseils. »

Et tout cela, parce que Julien était modeste et timide, tandis que mademoiselle Iphigénie faisait beaucoup d'embarras et de *froufrou* avec sa toilette...

Puisque nous faisons connaissance avec nos personnages, traçons en quelques mots le portrait de Bassinoire :

Celui-ci est un portier dans toute la force du terme ; il n'a pas la moindre prétention à être suisse.

C'est un homme de quarante-huit ans, qui a de gros yeux bleu faïence à fleur de tête, de ces yeux qui ont toujours l'air étonné; ses cheveux, d'un blond rougeâtre, étaient très-bas sur son front et ressemblaient plutôt à du coton qu'à des cheveux. Quand ses enfants étaient petits et avaient mal aux dents, sa femme lui coupait quelques mèches de ses cheveux et les fourrait, en guise de coton, dans les oreilles de ses marmots.

Vous savez que Bassinoire est marié, qu'il est très-jaloux de sa femme, qui est beaucoup plus jeune que lui; enfin vous connaissez déjà sa famille, son intérieur, et il vous a dit lui-même qu'il était portier d'une maison habitée par du petit monde, laquelle maison était aussi rue du Bac, à trente pas de celle, si élégante, où trônait le suisse Droguin.

Vous n'avez donc plus rien à apprendre sur le portier Bassinoire, si ce n'est qu'il est tailleur dans ses moments perdus, mais comme il manque tous les pantalons et rate tous les paletots, il n'a guère que lui pour pratique.

Un nouveau personnage vient de pousser la porte à glaces et de pénétrer lestement chez M. Droguin.

Celui qui arrive est un homme d'une quarantaine d'années, figure gaie, vive, moqueuse sou-

vent, mais cravaté avec soin, et portant sur le coin de l'oreille une casquette en velours bleu, dont la visière tombe positivement sur son œil gauche.

Il entre presque en sautillant, en se frottant les mains. En l'apercevant, le suisse et le portier s'écrient en même temps :

— Tiens ! c'est Pigeonnier !... Ah ! puisque voilà Pigeonnier, nous allons savoir des nouvelles !

C'est que Pigeonnier, ancien épicier du quartier, qui s'était retiré de bonne heure du commerce, avec quelques rentes qu'il s'était faites en mettant de la farine dans le sucre en poudre, de la chicorée dans le café et de la mélasse dans ses confitures, Pigeonnier, disons-nous, était devenu le loustic, le cancanier de la rue et de ses environs.

Il connaissait toutes les bonnes et faisait la cour, même aux laides, afin de savoir par elles ce que faisaient leurs maitresses. Puis, dès qu'il connaissait un fait, une petite intrigue, une scène, une dispute qui avait eu lieu en cachette, il ne manquait pas d'aller colporter sa nouvelle dans le quartier, en y ajoutant tous les commentaires que lui fournissait son imagination.

— Bonjour, messieurs, ou plutôt bonsoir ! car sept heures ont sonné... Et ça va bien, papa Broguin ?

Le suisse n'aimait pas qu'on l'appelât *papa*. Cette locution familière lui semblait de mauvais goût, il répond d'un ton assez sec :

— Monsieur Pigeonnier, pourquoi donc m'appellez-vous *papa* ?... Je vous ai déjà dit que je n'aime pas ce genre-là...

— Mais, je vous appelle *papa*, parce que vous l'êtes... Est-ce que votre fille et votre garçon ne sont pas à vous ?

— Si fait ! mais ce n'est pas une raison !... Tenez, un exemple : mon propriétaire a aussi des enfants... il est millionnaire, monsieur Grosfour...

Eh bien ! quand je lui porte ses loyers, croyez-vous qu'il me recevrait bien si je lui disais : « *Papa Grosfour, voilà votre argent ?* »

— Mais vous n'êtes pas propriétaire, vous ?

— Je suis suisse, monsieur, et j'ai droit à quelques égards...

— Voulez-vous que je vous appelle monseigneur Droguin ? Ça m'est égal à moi, je vous donnerai tous les titres que vous voudrez.

Bonsoir, Bassinoire, veux-tu bien qu'on t'appelle *papa*, toi ?...

— Oh ! tout ce que tu voudras... Dis donc, Pigeonnier, tu ne pourrais pas par hasard me donner des nouvelles de ma femme, qui est sortie depuis

deux heures de l'après-midi?... J'en suis très-inquiet...

— Ta femme ? mais je viens de la rencontrer il n'y a pas dix minutes...

— Ma femme?... Eulalie ? tu l'as rencontrée ? et où cela ?

— Sur le pont des Arts... elle causait avec un jeune homme que je ne connais pas...

— Elle causait... sur le pont des Arts !... et tu ne me le disais pas ! elle répétait sans doute son rôle de madame Benoiton... sur le pont des Arts... avec un jeune homme... Ah ! Eulalie, vous êtes bien inconséquente !

Et le portier Bassinoire sort vivement de la loge et de la maison.

II

LES CANCANS

M. Pigeonnier s'est jeté en riant dans un fauteuil, et M. Droguin, qui sent qu'il a été un peu sévère avec lui lors de son entrée, reprend un air plus agréable, en lui disant :

— Qu'est-ce qui vous fait donc rire, Pigeonnier ?

— Ah ! c'est que vous ne savez pas... ce pauvre Bassinoire ! sa femme se moque de lui toute la journée !

— Comment ! est-ce qu'elle le tromperait ? est-ce qu'elle manquerait à ses devoirs ?... si je le savais !...

— Non, je ne veux pas dire qu'elle lui soit in-

fidèle... C'est possible, mais je n'en sais rien ! Je veux dire qu'elle ne lui avoue pas tout ce qu'elle fait... Et savez-vous ce qu'elle a fait dernièrement ?

— Non, je ne sais rien.

— Comment ! je ne vous l'ai pas dit !... ça m'étonne bien... c'est que je ne le savais pas encore probablement.

Eh bien... pap... non, je veux dire monsieur Droguin, madame Bassinoire a chanté dernièrement à Bataclan !...

— Qu'est-ce que c'est que Bataclan ?

— C'est un café-concert... Une salle immense... On boit, on fume et l'on chante.

— Et madame Bassinoire a osé chanter là, en public, sans la permission de son mari ?

— Il la lui aurait refusée.

— Vous l'avez entendue ?

— Non pas moi, mais un de mes amis...

— Et a-t-elle eu du succès ?

— Un succès de chien ! c'est à-dire qu'on sifflait dans la salle en ayant l'air d'appeler Azor. Elle a chanté faux constamment.

— Mais elle va jouer madame Benoiton !

— Encore une bonne blague ! Vous ne connaissez donc pas la pièce du Vaudeville, *la Famille Benoiton* ?

— Non, je ne puis pas la connaître, n'allant jamais au spectacle ; mes fonctions s'y opposent !

— Vous pourriez quelquefois vous faire remplacer.

— Jamais, monsieur Pigeonnier, jamais !... on remplace un portier, mais pas un suisse.

— Alors vous ignorez que, dans cette pièce, on ne voit pas madame Benoiton ; elle est toujours sortie, en promenade ou pour affaires, mais enfin elle ne paraît pas.

Vous comprenez que jouer ce rôle-là, ça veut dire que l'on ne jouera rien du tout et que l'on ira se promener pendant que les autres répéteront. Il paraît que madame Bassinoire est tout à fait dans son emploi!...

— Vous m'apprenez là des choses dont je ne me doutais pas. J'ai lu beaucoup cependant, il faudra que je me mette à lire les pièces de théâtre ; cela me mettra au courant des grandes scènes.

La porte à glace est poussée de nouveau.

Cette fois, c'est un jeune homme fort élégant, qui avance la tête en disant :

— Monsieur Droguin, est-ce que mademoiselle Iphigénie n'est pas là ?...

— Non, monsieur de Ravinette ; ma fille n'est pas revenue de ses leçons ; je présume qu'on

l'aura retenue à dîner chez une de ses élèves. Mais entrez donc, monsieur de Ravinette, veuillez vous reposer un moment!...

— Merci, non, je n'ai pas le temps...

— Iphigénie va peut-être rentrer; vous aviez à lui parler...?

— Oui... c'était pour une nouvelle élève que je veux lui procurer... C'est un peu loin, à Argenteuil, mais on lui payerait les voyages à part; et puis, quand elle voudrait y coucher, elle aurait sa chambre et pourrait goûter alors les plaisirs de la campagne...

— Ah! que vous êtes bon, monsieur de Ravinette, de trouver des choses comme cela pour ma fille! Oui, l'air de la campagne lui ferait beaucoup de bien, car elle a les traits fatigués depuis quelque temps!...

— Mais je verrai mademoiselle Iphigénie demain chez madame de Varnelle et je lui conterai tout cela! Bonsoir, monsieur Droguin.

— Bien le bonsoir, monsieur de Ravinette. Ah! que je suis donc fâché que vous n'ayez pas voulu vous reposer un moment!...

Le beau monsieur est déjà parti, et il s'est éloigné sans jeter un coup d'œil sur Pigeonnier, ni répondre au salut que celui-ci lui a fait.

Aussi le ci-devant épiciier s'écrie-t-il d'un air moqueur :

— Voilà un fiston qui a l'air de faire sa tête !

— Mais il a droit de la faire, sa tête. C'est un jeune homme de la haute société, répandu dans le grand monde... Monsieur de Ravinette est comte ou marquis, je ne sais pas au juste, mais ma fille doit le savoir... C'est un de ses plus zélés protecteurs.

— Pour peu qu'elle en ait beaucoup comme celui-ci, elle ira souvent donner des leçons à la campagne.

— Qu'entendez-vous par ces paroles, monsieur Pigeonnier ? Je vous préviens que je ne souffrirai pas le plus petit mot capable de ternir la réputation de mon Iphigénie.

— Mais il me semble, monsieur Droguin, que je n'ai rien avancé qui puisse offenser votre fille. Vous dites que ce monsieur, si pimpant, est son protecteur. Je lui en souhaite beaucoup qui lui trouvent des élèves à Argenteuil, ou à Vincennes, ça m'est égal, puisque c'est bon pour sa santé. Seulement je m'étonne qu'un comte ou un marquis s'occupe de trouver des élèves pour le piano à la fille d'un suisse de la rue du Bac.

— Et pourquoi donc ne s'occuperait-on pas de

ma fille?... Vous êtes singulier, monsieur Pigeonnier, vous vous étonnez de tout!... Si vous aviez mon instruction, vous sauriez que dans la vie on voit des choses beaucoup plus extraordinaires que celles-là!

— Je conviens, monsieur Droguin, que je suis loin d'avoir vos lumières... vous êtes un puits de science! Je le disais encore dernièrement à la mercière à côté: « Monsieur Droguin, c'est un puits! demandez-lui ce que vous voudrez, il vous donnera des renseignements sur des choses qui se sont passées il y a plusieurs siècles; et absolument comme s'il y avait été... »

Ce compliment flatte infiniment M. Droguin, qui sourit à Pigeonnier, en répondant:

— Vous me flattez, cher ami... vous allez trop loin... Oui, je suis pas mal savant. Il y a cependant quelque chose que je ne connais pas... et que je veux absolument connaître pour écrire mes impressions à ce sujet... Car j'écris mes Mémoires, Pigeonnier!...

— Vraiment! vous écrivez vos Mémoires?... ce sera piquant!

— Tellement piquant, que je ne sais pas si je veux les laisser paraître de mon vivant... J'y réfléchirai... c'est une question de vie et de mort.

— Et quelle est cette chose que vous désirez connaître?

— Mon cher, je voudrais aller en ballon !...

— En ballon ! Ah ! quelle drôle d'idée !

— Mais vous devez savoir que c'est la mode à présent : on monte en ballon comme en omnibus !

— Ah ! oui, en ballon captif... une simple promenade de bas en haut !

— C'est bien comme ça que l'entends ! mes fonctions ne me permettent pas de m'absenter pour longtemps ; mais une demi-heure... un jour que ma fille pourra rester à ma place... Il est vrai qu'elle ne le peut jamais !

— Tiens, mais c'est une idée cela !... Aller en ballon, vous m'en donnez aussi l'envie... Quand vous ferez cette partie-là, j'irai avec vous...

— Très-bien, volontiers... Je prendrai des notes en l'air sur l'effet que produit l'approche des nuages...

— C'est à l'Hippodrome que l'on monte en ballon. Seulement, je crois que cela coûte dix francs... c'est salé !

— Pigeonnier, rien n'est trop salé quand il s'agit d'étendre le cercle de ses connaissances... Mais qui nous arrive là ?...

— Tiens, c'est la fille à Bassinoire, la petite Zirzabelle.

Une petite fille de douze ans, qui tient à sa main une tartine de pain et de raisiné, dans laquelle elle mord avec une espèce de férocity, pousse la porte de la loge, y entre en sautant, puis va se jeter dans un des beaux fauteuils en perse, en s'écriant :

— Ah ! on est bien là-dedans... Nous n'avons pas de ces fauteuils-là chez nous !

— Qu'est-ce que tu veux, petite Zirzabelle ? que viens-tu chercher ici ?

— Je viens chercher papa ou maman. Papa a dit qu'il allait chez vous...

— Ton père est venu, mais il est parti ; quant à ta mère, je ne l'ai pas vue...

— Ah ! ben, c'est amusant ! moi, il faut que j'aille prendre ma leçon de danse, c'est l'heure... Tans pis ! j'y vais !

— Et qui est-ce qui garde votre loge, alors ?

— C'est mon petit frère Léandre...

— Voilà une loge bien gardée !... par un enfant de sept ans !

— Oh ! il fait plus attention que papa, qui, l'autre jour, a allumé sa pipe avec une lettre pour la dame du second, qui attendait des nouvelles de

son mari... elle en attend toujours... Bónsoir, mñsieur, je vais danser !

La petite fille est partie, et Droguin s'écrie :

— Elle a mis du raisiné à mon fauteuil !

Elle n'en fait jamais d'autres !... Comme c'est élevé !...

— Ah ! dame ! dit Pigeonnier... quand on a une mère qui joue toujours madame Benoiton ! Tiens, encore du monde !... Oh ! mais c'est un autre genre... c'est mamzelle Adeline, la fille de Robertin, le concierge d'à côté... Sur celle-là il n'y a rien à reprendre... elle ne sait pas toucher du piano, mais elle fait son chemin sans avoir besoin de protecteurs.

La personne dont vient de parler Pigeonnier entr'ouvre alors la porte à glace.

C'est une jeune fille de dix-huit ans, petite, mais fort bien faite, dont la mise est simple, la tenue décente et modeste. C'est une blonde, au teint pâle, légèrement rosé sur les pommettes des joues ; ses grands yeux bleus, frangés de longs cils noirs, sont presque toujours baissés, mais lorsqu'ils osent se lever sur vous, leur expression a un charme qui vous attire, qui vous inspire sur-le-champ la confiance, je pourrais même dire le respect, car l'honnêteté a une puissance qui l'inspire même au mauvais sujet.

Mais aussi mademoiselle Adeline, bien que mise avec goût, se garderait bien de porter tous ces ridicules chiffons, tous ces rubans, ces tresses, ces queues, connus sous le nom de : *suivez-moi, jeune homme ; regardez-moi, monsieur*, et autres enseignes que ne portent jamais les femmes qui tiennent à se faire respecter.

Cette jeune fille est couturière ; elle ne rêve pas un avenir doré, des toilettes ébouriffantes, des loges d'avant-scène au spectacle, et une calèche pour la mener au bois ; mais elle espère un mari qui l'aimera, des enfants qu'elle chérira, et un intérieur d'où l'ordre et le travail chasseront toujours l'ennui et la pauvreté ; chacun rêve suivant ses goûts et ses sentiments ! Heureux ceux dont les rêves sont assez modestes pour pouvoir se réaliser !

La gentille Adeline, après avoir salué les deux hommes qu'elle trouve là, murmure :

— Pardon, monsieur Droguin, je venais voir si mademoiselle Iphigénie était ici et si elle avait le temps d'essayer sa robe, qui est terminée, et que j'aurais alors été chercher chez nous ?

— Non, mademoiselle Adeline, ma fille n'est pas rentrée ; je vais même me décider à dîner sans elle, car je crois bien que maintenant elle ne re-

viendra pas dîner. Une de ses élèves l'aura gardée, comme cela arrive très-fréquemment.

Pendant que le suisse disait cela, Pigeonnier poussait fortement sa langue contre une de ses joues, ce qui, chez les ouvriers, a une certaine signification. Et il souriait en regardant la jeune Adeline, mais celle-ci ne remarque pas tout cela ; elle regardait de temps à autre dans l'intérieur de la loge, comme pour y chercher encore quelqu'un. Enfin, elle reprend :

— Alors, je m'en vais ; vous serez bien aimable, quand vous verrez mademoiselle votre fille, de vouloir bien lui dire que sa robe est finie...

— Oui, mon enfant, je n'y manquerai pas... Mais qui vous presse ? reposez-vous donc un moment...

— Je vous remercie, monsieur, mais mon père est seul, et quand je reviens de porter mon ouvrage, il aime bien que je lui tienne compagnie.

— Et il va bien, Robertin ?

— Oui, monsieur, grâce au ciel, le voilà guéri de cette pleurésie qui l'a rendu si malade.

— Ah ! dame ! dit Pigeonnier, monsieur votre père ne veut jamais sortir, jamais voisiner, jamais se donner le moindre agrément !... Alors, voilà ce

qui arrive : un beau jour on tombe malade, faute d'avoir pris de l'exercice!...

— Mais il me semble que M. Droguin ne sort pas plus que mon père...

— Aussi il éprouve le besoin d'aller en ballon, il sent qu'il a besoin d'air!...

— Pigeonnier ! vous êtes un terrible bavard !... Je pouvais vouloir cacher mes intentions... aérostatiques !...

— Si vous aviez tenu à les cacher, vous ne me les auriez pas confiées...

— Messieurs, je vous souhaite bien le bonsoir.

La jolie Adeline est partie, après avoir fait un salut gracieux à ces messieurs.

— Charmante personne ! s'écrie Pigeonnier, en la regardant aller. Elle va retrouver son père, elle lui tient fidèle compagnie!...

— Parce que son état le lui permet... Si elle donnait des leçons de piano, elle ne pourrait pas rester sans bouger près de son père !...

— C'est juste... mais elle a choisi un état qui ne l'oblige pas à courir toute la journée. Elle habille mademoiselle Iphigénie?

— Oui, c'est-à-dire elle lui fait une robe... elle lui en refait une autre ; mais je crois que ma fille ne la gardera pas longtemps. Iphigénie assure

qu'elle n'a pas de *chic* ! que ses robes ne sont pas taillées assez à la mode, et je sais qu'elle se cherche une autre couturière. Vous comprenez bien, Pigeonnier, qu'Iphigénie, allant dans le grand monde, ne peut pas s'habiller comme une épicière !...

— Mais il y a des épicières qui se mettent très-gracieusement ! fichtre ! N'attaquons pas, je vous en prie, cette classe estimable dont on s'est moqué trop souvent, et pourquoi, je vous le demande ? parce que l'épicier vend ce dont le besoin se fait le plus généralement sentir ! Vous seriez bien attrapés, vous qui les tournez en ridicule, si vous ne saviez où vous procurer du sucre, de la chandelle, du sel et du poivre !...

— Pigeonnier, je n'attaque personne, mais je vous répète que la petite Robertin ne taille pas ses robes dans le goût le plus nouveau.

— C'est dommage que le père de cette jeune fille soit une espèce d'ours. Sans cela, j'irais plus souvent causer chez lui... mais quand on y va, c'est tout au plus s'il vous propose de vous reposer !... Si on veut lui conter les aventures du quartier, il vous écoute à peine, ou vous dit : « Tout cela ne me regarde pas ; je ne me mêle jamais des affaires des autres... » Drôle de concierge !...

— H ne se mêle pas des affaires des autres, parce qu'il a peut-être peur que l'on se mêle des siennes !...

Et M. Droguin souligne sa phrase d'un sourire gros de bien des choses.

— Ah ! ah ! reprend Pigeonnier, c'est très-fin ce que vous dites là, monsieur Droguin ! En effet, il court de singuliers bruits. J'ai entendu dire bien des choses touchant ces Robertin... mais rien de positif... des conjectures, des paroles en l'air !... Vous, monsieur Droguin, qui savez tant de choses et dont la maison touche à l'ancien hôtel de Villagier, vous devez être au courant et savoir l'origine des bruits qui ont couru... Vous seriez bien aimable de me dire ce qui en est.

Le suisse de Pantin se renverse dans son fauteuil, se mouche, crache, prend un air digne et répond :

— Mon cher Pigeonnier, je vais vous dire ce que je sais et ce qu'on m'a conté, car je n'ai que soixante-sept ans... Ils ne sont même pas sonnés ! Par conséquent, je n'ai pas pu connaître le marquis de Villagier, dernier propriétaire de l'hôtel voisin... quand c'était encore un hôtel, et qui est mort en quatre-vingt-treize.

— C'est très-juste, et nous sommes en mil huit cent soixante-huit, époque qui marquera par les voyages en ballons captifs... Pardon si je vous ai interrompu ! continuez.

— La famille de Villagier était, dit-on, fort riche ; l'hôtel voisin était superbe autrefois...

— Il est encore assez beau ; les appartements sont splendides... J'ai été dernièrement pour voir celui du premier, qui est à louer ; vous comprenez bien que ce n'était pas pour moi ; j'ai dit au concierge qu'un riche étranger m'avait chargé de lui trouver un local... Je mentais, je voulais voir l'appartement par pure curiosité ; il ne m'a pas laissé monter.

— Monsieur Pigeonnier, si vous continuez à m'interrompre, je ne vous dirai pas un mot de plus touchant les Robertin.

— Ah ! je suis un bêtête, un animal ! désormais pas le plus petit mot ne sortira de mes lèvres... Allez votre train !

— Le dernier descendant de cette famille venait de se marier, et il avait un fils lorsque arriva la révolution...

— Laquelle ?

— Comment ! laquelle ? puisque je vous parle de faits arrivés avant ma naissance...

— Ah ! c'est juste !... c'est qu'on s'est tant remué depuis ce temps-là !... Alors, c'était sous ce bon monsieur de Robespierre ?

— C'est cela même... Vous voyez bien que vous m'avez encore interrompu !...

— Ne faites pas attention !... Vous disiez que le marquis de Villagier venait de se marier ?

— Oui, et sa femme était morte en lui donnant un fils. Le marquis, voyant grossir la tourmente révolutionnaire, envoya son enfant à l'étranger. Le pauvre homme aurait bien dû partir avec lui... On le lui conseillait, mais il voulut rester à Paris. On vint l'arrêter dans son hôtel, et quelques jours après, il fut guillotiné !...

— Ah ! mon Dieu !... et qu'avait-il donc fait ?...

— Il était suspecté d'être suspect !... Il n'en fallait pas plus alors pour être compromis, dénoncé et souvent condamné...

— Dans tout cela je n'aperçois pas la plus petite circonstance touchant les Robertin ?

— Nous y arrivons : c'est le père du Robertin que vous connaissez qui était alors concierge de l'hôtel de Villagier.

C'était, à ce qu'il paraît, un grand gaillard... dans mon genre... un homme solide... Dans les premiers temps de la révolution, il s'était tenu

fort tranquille et ne s'était pas du tout occupé de politique; mais, dès que son maître, le marquis de Villagier, fut arrêté, Robertin changea de ton, d'allure : on le vit fréquenter les clubs, il ne sortait plus sans avoir un bonnet de loutre, une carmagnole rouge, et un grand sabre de cavalerie qu'il laissait traîner sur le pavé. Tout le monde avait peur de lui, les femmes et les enfants se sauvaient à son approche; enfin, Robertin était regardé comme un des plus chauds partisans de la République !

Si bien que, lorsque le marquis de Villagier fut exécuté, le bruit courut que son concierge n'avait pas été étranger à cette condamnation.

Était-ce la vérité ? c'est ce que je ne saurais vous dire. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quoique l'hôtel de Villagier ait été vendu, ainsi que tous les châteaux que possédait feu le marquis, Robertin, le farouche républicain, n'en resta pas moins concierge de l'hôtel voisin : vous concevez que le nouveau propriétaire ne se serait pas avisé de renvoyer un gaillard que tout le monde redoutait !

Depuis ce temps, l'hôtel de Villagier a passé je ne sais dans quelles mains ; mais Robertin en est toujours demeuré le concierge. Cependant, il

cessa bientôt de porter son bonnet de loutre, son grand sabre, et, se renfermant dans sa loge, qu'il ne quittait guère, ne sembla plus s'occuper de la chose publique.

A dater de ce moment, il devint taciturne, rêveur, ayant toujours une figure triste, allongée, fuyant ses voisins et ne causant avec personne. Alors on ne manqua pas de dire que c'était le remords qui agissait sur lui. On se répétait tout bas :

« Il a vendu son maître, il a été cause de la mort de ce pauvre marquis de Villagier, qui ne lui avait fait que du bien ! Et maintenant, il se repent sans doute de sa conduite, mais sa conscience ne lui laisse plus de repos. Voilà pourquoi il porte partout une figure triste ou inquiète. »

Voilà ce que l'on disait de feu Robertin. Il s'était marié, il avait un fils... celui qui est concierge maintenant. Le jeune Robertin ne ressemblait pas du tout à son père ; il paraît que c'était un luron, aimant à rire, à boire, un bon vivant, enfin !

Lorsque, il y a une quinzaine d'années, le vieux Robertin mourut, avant de fermer les yeux, il fit venir son fils près de lui et lui ordonna de le

remplacer dans l'emploi de concierge de l'ancien hôtel de Villagier.

Il avait apparemment obtenu du propriétaire que son fils lui succéderait dans cet emploi et, après avoir eu avec celui-ci un long entretien, dont on ne connut jamais le sujet, le vieux concierge mourut.

Mais ce qu'il y a de bien singulier, c'est que, depuis cette époque, le fils Robertin changea aussi d'humeur et de conduite ; il devint sage, rangé, ne quittant jamais son poste ; enfin, il cessa de rire, de boire, et se montra aussi taciturne, aussi ours que son père .. Chacun se dit : « En héritant du vieux Robertin, il a donc aussi hérité de ses remords !... »

— On n'a cependant pas l'habitude d'hériter de ces choses-là ! L'argent, la propriété, qui, cela se transmet, mais les remords ?... jamais ! Il n'y a que celui qui fut coupable qui doit en avoir.

— Je suis de votre avis, Pigeonnier ; il faut qu'il y ait un autre motif... une autre cause. Mais je vous répète ce qu'on a dit.

— Et c'est là tout ?

— On parle aussi d'une singulière habitude qu'avait le vieux Robertin : c'était d'aller s'enfer-

mer pendant des heures entières dans une petite chambre qu'il possède dans les mansardes de l'hôtel et de ne jamais y laisser entrer personne avec lui.

— Oh ! oh ! voilà qui devient plus intéressant. Ceci semble cacher un mystère... Et où loge la fille du concierge actuel ?

— Le logement du concierge est grand ; sa fille peut loger en bas près de lui, mais comme Robertin dispose à son gré des appartements de la maison, je crois qu'il a donné à sa fille une fort jolie chambre au troisième étage.

— Et Robertin a-t-il aussi hérité de cette habitude de son père ? a-t-il conservé la chambre dans la mansarde ? y va-t-il passer ses heures de loisir ?

— Mais oui, il paraît qu'il s'y rend aussi quelquefois. Le propriétaire actuel de l'ancien hôtel Villagier est, dit-on, un millionnaire qui ne s'occupe pas du tout de cet immeuble, et a laissé à son concierge tous ses pouvoirs ; de façon que celui-ci loue quand il veut, à qui lui plaît, et choisit son monde. Ah ! la place est fort agréable !...

— C'est donc cela qu'il y a presque toujours des appartements à louer dans le ci-devant hôtel ?...

— Mon propriétaire à moi est un assez brave

homme, mais il est bien plus âpre sur l'article des loyers... Allons, décidément je vois que mon Iphigénie ne reviendra pas dîner aujourd'hui... Bientôt huit heures!... Je vais me mettre à table.

— Fichtre! vous dinez tard, monsieur Droguin!

— C'est bon genre, Pigeonnier; un suisse ne peut pas dîner comme-un gniaf!...

— Alors, je vous souhaite bon appétit.

III

LE CONCIERGE DE LA RUE DU BAC

Robertin, le concierge de l'ancien hôtel de Villagier, est un homme de cinquante-cinq ans.

Il est grand, maigre, et son teint est bilieux, ses traits sont assez réguliers, ses yeux gris sont généralement doux ; ainsi que l'a dit le suisse Droguin, ils ont perdu cet air de gaieté qui les animait autrefois ; ils ont maintenant une expression sombre, attristée ; il semblerait qu'une inquiétude continuelle perce dans ce regard qui ne s'arrête pas sur vous et a l'air de toujours chercher une autre personne que celle qui lui parle.

Qui reconnaîtrait dans cet homme grave et fa-

citurne ce joyeux garçon qui aimait à faire sauter les flacons et les fillettes, qui était de toutes les parties de plaisir, qui ne refusait jamais une occasion de s'amuser et que l'on appelait alors le facétieux Blaise, sans y ajouter le nom de Robertin, qui semblait trop sérieux pour lui ?

Aujourd'hui Blaise Robertin ne rit plus, il sourit seulement encore quelquefois, en regardant sa fille, sa petite Adeline, qu'il aime tendrement, mais que parfois, cependant, il regarde aussi en soupirant, comme si une pensée profonde venait troubler le plaisir qu'il trouve à contempler son enfant. Du reste, la conduite de Robertin est parfaitement régulière, on se plaît à le reconnaître pour un parfait honnête homme. Il cause peu, mais il ne médit jamais de ses voisins ; il tient fort bien la maison dont la garde lui est confiée, et se montre seulement très-difficile dans le choix de ses locataires ; il tient à avoir des personnes comme il faut, et comme les appartements de l'ancien hôtel sont presque tous beaux et par conséquent chers, les personnes qui les habitent sont presque toutes riches et font partie de la haute classe de la société.

L'appartement du premier, qui était autrefois celui du marquis de Villagier, et qui est le plus complet et le plus cher, est toujours vacant, car

le concierge ne veut pas, dit-il, le louer au premier-venu; et le denier à Dieu le plus magnifique ne le ferait pas consentir à le donner à quelqu'un qui n'aurait pas une particule devant son nom.

Comme on sait cela dans le quartier, on ne manque pas de dire que Robertin, qui connaît probablement la vilaine action dont son père s'est rendu coupable, veut la faire oublier, lui, en se montrant très-entiché de la noblesse.

Quoi qu'il en soit, le logement du premier étage est toujours à louer, et ceux qui en ont envie ne parviennent pas à l'obtenir, même en offrant de le payer fort cher.

Ainsi que l'a dit le suisse de Pantin, c'est depuis la mort de son père, c'est à la suite de l'entretien secret qu'il eut avec lui, que Blaise a dépouillé la peau du joyeux compère et qu'il est devenu tel que nous venons de le dépeindre.

Il était veuf depuis deux ans, il se consacra tout entier à l'éducation de sa petite Adeline.

Robertin n'était point sot, il ne se donnait pas pour savant, comme son voisin M. Droguin, mais il est probable qu'il en savait plus que lui. Après avoir mis sa fille en apprentissage chez une couturière, dès qu'elle sut travailler seule, il la garda près de lui et lui donna une jolie petite chambre

dans l'hôtel ; mais Adeline ne s'y rendait guère que pour se coucher, car, pour travailler, elle préférait rester dans la loge près de son père, et celui-ci souriait alors quand il voyait sa fille travailler à côté de lui.

Il ne sortait jamais, ne buvait plus, ne fumait pas. Son seul plaisir, sa plus grande distraction était de lire les journaux. Il pouvait tout à son aise en lire plusieurs, auxquels étaient abonnés ses locataires, les journaux arrivant de bonne heure et ses riches locataires se levant presque toujours tard.

Mais, outre cela, quand paraissait un nouveau journal politique qu'on ne recevait pas dans sa maison, Robertin s'empressait de le faire acheter par sa fille et le dévorait avec autant d'avidité que s'il n'en avait pas encore lu un seul. C'était la seule dépense extra que se permit le concierge. On pouvait seulement remarquer qu'après avoir montré tant d'empressement à lire les journaux, Robertin semblait ensuite plus triste qu'avant de les avoir lus, et les jetait de côté avec un air découragé, ce qui ne l'empêchait pas le lendemain de montrer le même empressement pour se les procurer.

Robertin venait de faire une maladie assez grave, pendant laquelle il avait dû garder le lit longtemps.

Alors sa fille ne l'avait pas quitté; pour soigner son père, pour le veiller constamment, elle s'était fait une petite couchette dans une pièce qui faisait partie du logement du concierge, elle n'avait pas voulu monter le soir à la petite chambre qu'elle avait au troisième étage, bien que son père l'en eût souvent priée.

Mais, dans sa maladie, ce qui paraissait le plus préoccuper Robertin, c'était la chambre des mansardes, qu'il avait l'habitude de visiter au moins deux fois par semaine, et dans laquelle il lui était impossible de se rendre. Plusieurs fois, lorsque la fièvre lui donnait un peu de délire, il avait laissé échapper quelques mots qui prouvaient que sa pensée se portait toujours sur cette chambre mystérieuse. Adeline, qui les avait entendus, n'avait pas manqué de dire à son père, lorsqu'elle l'avait trouvé plus calme :

— Vous pensez toujours à votre petite chambre du quatrième, mon père, car vous en avez parlé en rêvant? vous craignez sans doute que la poussière ne gâte les meubles qu'elle contient, parce que vous n'avez pas pu y monter depuis que vous êtes malade, mais, si vous le vouliez, j'irai moi, à votre place, et je vous promets que je balayerais, que j'épousseterais avec soin partout.

Alors Robertin avait regardé sa fille avec inquiétude, en lui disant :

— J'ai parlé de la chambre des mansardes !... et devant qui ?

— Mais, devant moi, mon père.

— Il n'y avait pas alors d'autres personnes avec toi ?

— Non ; vous savez bien qu'il vient rarement du monde nous voir... excepté monsieur Julien, le fils de monsieur Drogula qui, lorsqu'il va voir son père, entre aussi quelquefois chez nous ; et pendant votre maladie, il est entré plusieurs fois pour savoir si vous alliez mieux...

— Oui, c'est un brave garçon que ce jeune homme ; je l'aime infiniment mieux que sa sœur...

— Oh ! sa sœur est très-aimable aussi ; seulement elle est bien difficile à habiller... elle n'est jamais entièrement satisfaite des robes que je lui fais... et pourtant c'est parfaitement cousu, mais elle m'a dit plusieurs fois : Je ne tiens pas tant à la solidité de vos points qu'à la grâce de vos façons !.. Moi, je n'oserais pas rendre une robe si les coutures n'étaient pas solides !..

— Ma fille, lorsque j'avais la fièvre, qu'ai-je dit au sujet de la petite chambre des mansardes ?

— Mon Dieu, mon père, des phrases sans suite...

Vous disiez : « Pourvu que personne ne puisse y entrer !... si on découvrirait... si on avait l'audace d'y pénétrer... ! »

Et puis des mots que je ne comprenais pas... Quand on a un peu de délire, vous savez bien, mon père, qu'on bat la campagne... Vous avez aussi dit plusieurs fois : « Pauvre marquis de Villagier !... »

Et voilà tout.

Robertin était devenu plus tranquille ; mais comme sa fille avait insisté pour aller à sa place balayer, épousseter les meubles de la petite chambre, il lui avait répondu d'un ton presque sévère :

— Mon enfant, il n'y a pas de meubles dans la petite chambre où je vais quelquefois me reposer, parce que l'on n'y entend pas le bruit continu de la rue. Une seule chaise en compose le mobilier. Déjà plusieurs fois tu m'as proposé d'aller nettoyer cette pièce, car tu es femme, c'est-à-dire curieuse, et je suis certain que tu brûles d'envie d'entrer dans cette chambre, où tu crois sans doute que j'ai amoncelé des choses extraordinaires...

— Oh ! non, mon père, c'était seulement dans l'espoir de vous être agréable.

— Eh bien, Adeline, si tu veux m'être agréable,

tu ne t'occuperas plus de cette chambre, tu ne m'en parleras plus ; à ceux qui se permettraient de te questionner à ce sujet, comme le suisse d'à côté s'est permis une fois de le faire, tu répondrais : « Mon père fait ce qu'il veut, je ne croirais pas convenable d'épier ses actions. » Tu entends bien ?

— Oui, mon père ; oh ! j'ai déjà répondu cela à des personnes qui me faisaient de sottes questions!..

— Quelles personnes ? Julien ?

— Oh ! non, mon père, il n'y a pas de danger que monsieur Julien me dise de ces choses-là... Il n'est pas curieux du tout, lui, et quand nous causons... nous parlons de... de toute autre chose!..

La jolie enfant avait rougi en achevant sa phrase.

Alors les regards de Robertin s'étaient arrêtés sur sa fille, comme pour lire dans sa pensée, et il n'était pas bien difficile de lire dans le fond de cette âme naïve et pure, qui ne savait pas ce que c'était que la dissimulation, cette science sur laquelle les femmes sont si fortes et qu'elles pratiquent avec tant de succès !

Le concierge, après son examen, avait doucement secoué la tête, comme quelqu'un qui

vient d'acquérir une conviction, puis il avait repris :

— Adeline, il me semble que tu aimes beaucoup à causer avec Julien.

A cette question, la jolie blonde rougit bien plus encore, et balbutia :

— C'est vrai, mon père ; est-ce qu'il y a du mal à cela ?

— Il n'y a pas de mal quand c'est devant d'autres personnes, mais lorsqu'on est en tête à tête et que cela se renouvelle souvent, cela peut faire jaser.

— Quand monsieur Julien vient ici, vous êtes toujours là.

— Oui, mais quand tu es sous la porte cochère, qu'il t'y voit et vient y causer avec toi pendant fort longtemps, comme cela est arrivé dernièrement, crois-tu que les voisins ne le remarquent pas, et que cela ne donne pas prise à la médisance ? Le monde est méchant, ma fille, il aime à dire du mal, ça l'amuse, ça le fait rire... Franchement, ça ne lui fait pas honneur. Que quelqu'un fasse une bonne action, on ne le remarque pas, on n'en souffle pas mot, mais que cette même personne soit de deux jours en retard pour payer son terme, et l'on dira de tous côtés :

« Ça n'a pas le sou ! ça fait de l'embarras, ça envoie du bouillon aux indigents malades... ça ferait bien mieux de garder de quoi payer son terme. »

Enfin, ma petite Adeline, je te le répète, il ne suffit pas dans ce monde de se bien conduire, il faut encore éviter de donner prise aux méchants propos, à moins que...

Ici, Robertin s'arrête, comme s'il craignait d'en dire trop, puis il reprend :

— Je ne te défends pas de causer avec Julien, car c'est un honnête garçon, que j'estime, qui travaille bien, qui arrivera, je n'en doute pas ; seulement, je te le répète, il n'est pas convenable de causer longtemps sous les portes cochères.

Adeline avait promis que cela ne lui arriverait plus ; et depuis cet entretien avec son père, lorsqu'elle rencontre Julien qui cherche toujours à lui parler, elle se sauve bien vite, en lui criant :

— Pas dans la rue, monsieur Julien, et pas sous une porte... Quand vous voudrez causer, venez chez nous ; mon père vous aime beaucoup, il vous recevra toujours avec plaisir.

Mais cette réponse ne satisfaisait pas le jeune homme, car il était déjà très-amoureux d'Adeline,

et ce n'est pas sous les yeux d'un père que l'on ose faire l'aveu de son amour.

Enfin Robertin avait recouvré la santé. Ses forces étaient revenues; le premier emploi qu'il en fit fut, un matin, pendant que tout le monde dormait encore dans l'ancien hôtel de Villagier, de monter à sa petite chambre des mansardes.

IV

CHEZ LE SUISSE

Mademoiselle Iphigénie Droguin n'était rentrée que fort tard, elle paraissait très-fatiguée ; il est minuit passé lorsqu'elle sonne et pénètre dans la loge de son père. En arrivant elle jette d'un côté son chapeau, de l'autre ses gants, sans s'inquiéter s'ils tombent sur un meuble ; puis elle-même se laisse aller dans un fauteuil, en s'écriant :

— Bonsoir, mon père ! vous avez dîné, n'est-ce pas ?

— Si j'ai dîné ? et c'est à minuit passé que tu m'adresses cette question ?... Je la trouve curieuse !...

— Je veux dire : j'espère que vous ne m'avez pas attendue...

— Mais si, assez longtemps.

— Vous avez eu tort ; je vous ai dit une fois pour toutes : « Quand je ne suis pas rentrée à six heures et demie, ne m'attendez plus ; c'est qu'on m'a retenue quelque part... »

— Tu aurais pu m'envoyer une dépêche télégraphique.

— Pourquoi dépenser son argent avec le télégraphe ? J'aime mieux acheter des oranges.

— Chez qui as-tu été retenue à dîner ?

— Chez mademoiselle de Montenlair, dont le père est capitaliste...

— Tu as dû manger de bien bonnes choses là ?

— Mais oui... c'était assez bien servi... Il y avait une volaille et des truffes à foison !

— Ah ! diable !... Tu aurais bien dû m'en apporter quelques-unes...

— Mettre des truffes fricassées dans sa poche !... ce serait joli !

— Ça se fait, chère amie, ça se fait ; j'ai eu un locataire qui, lorsqu'il allait dîner en ville, avait à son habit une petite poche doublée en plomb... de ces feuilles de plomb avec lesquelles on enve-

loppe le chocolat, et il fourrait là dedans une foule de friandises. Quand il rentrait fort tard, il mettait la main à la poche, et, au lieu de me glisser la pièce blanche, me donnait du nougat, des macarons, des fruits, des olives ; une fois même il m'a gratifié d'un pilon de volaille !

Je lui ai dit : « Comment donc avez-vous fait pour faire passer ce morceau-là dans votre poche sans être aperçu ? »

Il s'est mis à rire en me répondant : « J'ai fait tomber ma serviette à terre, et en me baissant pour la ramasser ; j'ai lestement fait disparaître ce pilon. On n'y a vu que du feu ! »

Ah ! c'était un farceur dans le genre de Pigeonnier !...

— Tout cela est de bien mauvais goût ! des poches doublées en plomb ! quelle horreur !...

— M. de Ravinette est venu pour te voir...

— Je le sais...

— Tu le sais ? tu l'as donc vu ?

— Oui ; il nous a rejoints au spectacle...

— Il avait une nouvelle élève à te proposer... à Argenteuil ; cela te va-t-il ?

— Mais, assurément... Ce sera une élève riche, qui payera ce qu'on voudra !

— Alors il faut vouloir beaucoup !... Ma fille,

règle générale on ne trouve du talent qu'à ceux qui se font payer cher...

— Oh! moi, je tiens à ne pas écorcher les gens.

— Tu as tort, Iphigénie; crois-en mon expérience et mon savoir... Les clients sont très-fiers d'être écorchés.

Et à quel théâtre avez-vous été ce soir?

— Aux Bouffes. M. de Filenville y a sa loge. M. de Filenville est banquier. C'est lui qui a une superbe campagne à Argenteuil, et une fille qui veut être mon élève. C'est très-brillant, aux Bouffes!

— Aux Bouffes?... Ce sont des Italiens, je crois?

— Sans doute, on n'y chante qu'en italien.

— Qu'en italien, le chant? Mais quand on ne chante pas, on parle français, je pense?

— On chante toujours... comme au grand Opéra.

— Qu'est-ce que tu as vu?

— *Crispino e la Comare!*

— La comard?... C'est du macaroni sans doute?

— La *comare!* c'est la mort.

— La mort!... Ah! mon Dieu, tu me fais frémir!... Et on fait chanter la mort?...

— Très-bien! c'est une musique ravissante!

— Est-ce que la mort fait des roulades?

— Elle fait tout ce que le compositeur a écrit.

— Ces Italiens sont étonnants pour la musique !... Si on mettait un âne en scène, je suis sûr qu'ils le feraient aussi chanter. Cela finit donc bien tard, ce théâtre-là ?

— Ah ! c'est que nous avons été prendre des glaces après le spectacle.

— Où cela ?

— Au café Napolitain ; c'est la renommée pour les glaces.

— Comme tu connais déjà les bons endroits !... Grâce à l'éducation que je t'ai donnée, tu mènes une existence semée de truffes et de sorbets... C'est gentil, cela, à vingt ans !

— Est-ce que j'ai déjà vingt ans, mon père ?

— Tu les frises, ma chère amie, tu les auras le mois prochain.

— Ah ! je vous en prie, mon père, quand vous parlez de moi, ne dites jamais mon âge. D'abord c'est très-mauvais genre de parler de son âge... Il faut laisser cela aux portiers !

— Aux portiers, dis-tu ?

— Certainement ! Vous êtes suisse, vous, et non pas portier.

— Assurément, je suis suisse, et je m'en fais gloire !

— D'ailleurs, je vous prévienne que je ne me donne que dix-huit ans ; je ne veux jamais avoir plus que ça !...

— Comme tu voudras !... Cependant, vingt ans, ce n'est pas vieux !

— Mais si, mais si !... c'est déjà trop marqué !... Ah ! je vais me coucher... je suis très-lasse !...

— Dame ! entendre chanter la mort toute la soirée, ça doit être fatigant !... Ah ! la petite Robertin est venue pour t'essayer la robe...

— Bon ! bon ! je la verrai demain. Bonsoir, mon père !

— Bonsoir, Iphigénie ; ne rêve pas italien, surtout !

Le lendemain matin, à dix heures, mademoiselle Iphigénie est encore au lit ; mais elle ne se mêlait jamais des détails du ménage ; M. Droguin avait une femme qui venait faire les gros ouvrages, puis un frotteur qui cirait et frottait la loge. Il frottait aussi la chambre de mademoiselle quand on pouvait entrer chez elle.

Le suisse a déjà frappé doucement à la porte de sa fille, mais on ne lui a pas répondu. Il se hasarde à frapper une seconde fois, mais un peu plus fort. Alors Iphigénie se met à crier, sur un ton qui n'est pas doux :

— Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce qu'il y a ? pour quoi me réveille-t-on ? on ne peut donc pas dormir, ici ?...

— Iphigénie, c'est moi, ton père... C'est que le frotteur est là ; il demande s'il peut frotter chez toi.

— Assurément, non, puisque je suis couchée. Il vient trop tôt.

— Il est dix heures et le quart passé.

— Ah ! quelle scie ! C'est bon, qu'il attende, je vais me lever.

M. Droguin retourne près du frotteur et lui dit :

— Attendez un peu, elle va se lever.

— C'est que je n'ai guère le temps, moi. Elle n'est pas matinale, votre fille.

— Ah ! écoutez donc ! Quand on donne des leçons de piano toute la journée et que le soir on entend chanter la mort... en italien : la comard ! on peut bien avoir besoin de se reposer.

Mais le frotteur, qui n'a pas de temps à perdre, ne voyant pas paraître la maîtresse de piano, s'en va au bout de dix minutes ; il s'en écoule dix autres lorsque la belle Iphigénie, enveloppée dans une robe de chambre du matin, fait son entrée dans la loge de son père :

— Eh bien, où est donc ce frotteur ?

— Ah ! tu ne venais pas, il est parti.

— C'était bien la peine de me réveiller alors !...
Tenez, mon père, il faut absolument que vous me trouviez une chambre dans la maison ; au moins j'y serai tranquille et je pourrai dormir tout à mon aise !

— Mais dans cette maison il n'y a pas de chambre particulière. Celles du haut sont toutes occupées par les domestiques...

— Il ne fallait pas les donner toutes aux domestiques. Enfin, comprend-on que cette petite niaise d'Adeline a une chambre charmante au troisième, dans l'hôtel Villagier, et que moi je couche à côté de la loge ! C'est stupide ! c'est odieux !... Ça ne peut pas durer comme ça !...

Et mademoiselle Iphigénie va se mettre à son piano, où elle tapote quelques polkas, puis elle le quitte en disant :

— Je ne suis pas en train, ce matin. Madame Clément, mon chocolat est-il prêt ?

— Oui, mademoiselle, toujours, avec vos deux petites cornes de chez le boulanger qui les fait si bonnes. Cet homme-là fera sa fortune avec ses cornes. Feu mon défunt avait bien raison, quand il disait que les cornes portaient bonheur !...

— Madame Clément, voulez-vous me faire un plaisir?

— Toute à votre service, mademoiselle.

— Voulez-vous passer à l'hôtel à côté?... Je dis hôtel, je ne sais pas pourquoi, car ce n'en est plus un, et la maison est bien moins belle que la nôtre!...

— Oh! cette maison-ci est magnifique... Cette loge est un petit palais : c'est bien heureux que monsieur Droguin ne soit pas savetier, ça dépareillerait!...

Iphigénie hausse les épaules, en murmurant :

— Quelle cruche!... Puis elle dit tout haut :

— Vous entrerez chez le concierge, et vous direz à sa fille, la petite Adeline, qu'elle vienne m'essayer ma robe, que je l'attends.

— J'y vais incontinent, mademoiselle.

— Nous allons voir comment celle-ci sera fagotée ! dit Iphigénie en prenant son chocolat, tandis que son père déjeune avec de la choucroute, qu'il n'aime pas, mais dont il croit devoir manger, parce qu'il s'est fait suisse.

Adeline ne tarde pas à arriver avec la robe qu'elle a faite.

— Bonjour, mademoiselle Iphigénie, je suis venue hier, mais vous n'y étiez pas.

— Oui, oui, je sais... Oh ! vous comprenez bien que je ne moisiss pas ici, je ne suis pas faite pour rester dans une loge de concierge... et quoique celle-ci soit fort élégante, je ne m'y sens pas à mon aise.

— Ah ! bien, moi, je ne me trouve jamais si bien que dans la loge de mon père, et pourtant ce n'est pas si beau qu'ici !...

— Oh ! mais, vous, Adeline, vous n'avez pas les goûts distingués ! Alors, à quoi cela vous sert-il d'avoir une chambre pour vous seule, au troisième étage, et une chambre fort gentille, à ce qu'on dit ? vous n'y travaillez donc jamais ?

— Non, j'aime mieux travailler à côté de mon père ; je ne monte à ma chambre que pour me coucher.

— Tenez, petite, vous devriez bien faire une chose... qui m'arrangerait beaucoup.

— Quoi donc, mademoiselle ?

— Ce serait de me céder votre chambre ; dans votre grand hôtel, vous trouveriez bien un autre endroit pour vous coucher. Le plus petit cabinet vous suffirait, puisque vous n'y travaillez pas... Et moi, cela me rendrait bien heureuse... Le voulez-vous ?

— Si cela ne dépendait que de moi, mademoi-

selle, je ne vous refuserais pas, mais cela dépend de mon père, et je suis bien persuadée qu'il ne voudra pas.

— On ne le lui dit pas. On se cherche un petit coin dans l'hôtel, on y transporte son lit... Pourvu que vous couchiez dans la maison, c'est tout ce qu'il faut.

— Mademoiselle, je ne me permettrais certainement pas de quitter ma chambre ou d'en changer sans consulter mon père. Je ne fais rien sans sa permission.

— Petite grue, va ! murmure Iphigénie en ôtant sa robe de chambre avec colère. Voyons cette robe !... et si elle n'est pas faite à mon goût, je vous préviens que je ne la prendrai pas.

Adeline défait son paquet et présente la robe à la belle demoiselle, qui la prend, l'examine, la tourne en disant :

— C'est une robe pour courir le matin simplement ; sans cela, je ne vous l'aurais pas donnée faire... Ah ! comme ce corsage monte !... vous voulez donc que je sois calfeutrée comme une sœur du pot !...

— Mais vous allez voir qu'elle ne monte pas trop, mademoiselle. C'est sur vous que nous saurons si elle va bien.

— Iphigénie se décide à mettre la robe, puis elle se regarde dans une psyché qui orne sa chambre.

— Voyez-vous !... Qu'est-ce que je vous disais?... ça monte trop sur la poitrine... et ces épaules... ce n'est pas assez décolleté.

— Cependant, mademoiselle, ce n'est pas une robe de bal, et...

— Et parce que ce n'est pas une robe de bal, vous croyez que je veux me cacher comme si j'étais bossue ?

Et cette taille !... ah ! cette taille !... quelle horreur ! je danse dedans ! Vous avez donc cru habiller la mère Gigogne ?

— Mais c'est votre taille ordinaire bien juste, cinquante-six centimètres.

— Je ne porte pas tant que ça... cinquante-quatre centimètres, pas davantage.

— Vous ne pourrez pas l'agrafer...

— Et par devant... cette robe est trop courte.

— Elle touche presque à terre...

— Vous ne savez ce que vous dites !

— Pourtant, mademoiselle, cette robe vous va fort bien de partout...

— Moi, je vous dis qu'elle me va fort mal...

Et mademoiselle Iphigénie sort de sa chambre

et va se montrer à son père, qui est toujours sur sa choucroute, en lui disant :

— Papa, regardez-moi... Comment me trouvez-vous habillée?...

M. Droguin avale son rond de saucisson fumé, puis envisage sa fille et s'écrie :

— Tu es superbe !... C'est simple, mais c'est splendide !...

— Ah ! vous ne vous y connaissez guère, alors !... Comment ! vous ne voyez pas que cette robe m'est beaucoup trop large ?...

— Ah ! en effet... en regardant longtemps... Mais tu seras moins gênée.

— C'est cela ; je serai habillée comme une grand'mère, mais je serai moins gênée... Allez donc dans le beau monde avec une robe faite comme cela !... on se fait moquer de soi.

— Ah ! il est certain que, pour le beau monde, tu n'es pas assez pincée...

— Mademoiselle Adeline trouve que cela me va bien, parce qu'elle n'a pas l'habitude de voir des dames mises à la mode...

— Mon Dieu, mademoiselle, je puis rétrécir votre robe, si vous le voulez... Mais je crains qu'alors vous ne puissiez plus l'attacher...

— Et moi je vous dis que vous êtes une pécore,

que vous travaillez sans goût, sans idée... Gardez-la, votre robe, je n'en veux pas ! Ce sera bon pour vous parer les dimanches !...

La petite Adeline a les larmes aux yeux, elle semble consternée... Mais tout à coup elle rougit... Julien vient d'entrer dans la loge.

V

LE FILS DU SUISSE

Julien est un garçon de vingt-deux ans, de taille moyenne, mais bien tourné ; sa figure n'est pas de celles qu'on admire, mais elle est de celles qui plaisent par leur expression franche et ouverte ; ce qu'on trouve en lui qui vous attire, c'est cette physionomie aimable, ce ton toujours poli, que l'on ne rencontre pas assez souvent chez les jeunes gens, beaucoup croyant devoir se donner un maintien impertinent, pour cacher l'air bête qu'ils ont reçu de la nature.

La mise de Julien est modeste, mais convenable ; il ne vise pas à avoir la tenue d'un gandin, mais

il a celle d'un employé de commerce ; il est soigné dans sa toilette et ne fume pas.

En entrant dans la loge de son père, le jeune homme n'a vu d'abord que la gentille Adeline, mais il s'est aperçu sur-le-champ qu'elle avait les yeux rouges et était toute triste. Alors il regarde les autres personnages, et ses yeux s'arrêtent surtout sur sa sœur, qui a fait la moue en le voyant entrer.

— Bonjour, mon père, dit Julien, bonjour, mademoiselle Adeline. Mais qu'avez-vous donc ? on croirait que vous avez pleuré !... Je ne pense pas que ce soit ici qu'on vous ait fait du chagrin ?...

— Je n'ai rien, monsieur Julien !

— Oh ! pardonnez-moi... ordinairement, votre figure est si gaie, si riante...

— Mon Dieu, mon frère, vous faites bien de l'embarras pour peu de chose !... Mademoiselle m'apporte une robe qui me va horriblement ; je n'en veux pas ; ça la contraire, j'en suis fâchée, mais pour être agréable à mademoiselle Robertin, je ne puis pas me donner l'air d'un paquet.

— Ah ! c'est vous, ma sœur, qui avez grondé mademoiselle !... j'aurais dû le deviner.

— Mon fils, dit le suisse, en continuant à se bourrer de choucroute pour bien tenir son emploi,

votre sœur Iphigénie a bien le droit d'être difficile pour sa robe. Quand on va, comme elle, dans la haute société, il faut s'y présenter en grande tenue... toujours à la mode ! Hier encore, elle a été aux Bouffes, dans la loge du banquier Filenville, avec mademoiselle de Filenville, son élève. Elle a vu *Crispino et la Mort*... la Comardi... Vous comprenez bien que pour aller aux Italiens, il faut avoir une robe qui vous pince !

— Ah ! ma sœur a été hier aux Italiens avec mademoiselle de Filenville ?

— Chez laquelle elle a eu l'honneur de dîner avec des glaces... c'est-à-dire, elle n'a pris les glaces qu'après le spectacle.

Julien regarde sa sœur fixement, et l'expression de son regard paraît faire sur celle-ci une impression peu agréable, car elle se détourne en baissant les yeux. M. Droguin reprend :

— Moi, je veux me chercher un tailleur, je ne suis pas content du mien, et je compte me faire confectionner un habit neuf pour le jour où j'irai en ballon.

— Comment ! mon père, vous avez l'intention d'aller en ballon ? s'écrie Julien. Allons, c'est pour plaisanter que vous dites cela ?

— Non, mon fils, je parle sérieusement. Et pour-

quoi donc n'irais-je pas en ballon ? J'ai déjà des connaissances assez variées en géographie ; je veux voir un peu ce qui se passe là-haut, ce qu'on y éprouve...

— Vous irez en ballon captif alors ?

— Oui... d'abord, pour commencer !... après, on ne sait pas... c'est selon l'impression que cela me produira.

— Et vous, mademoiselle Adeline, seriez-vous curieuse d'aller en ballon ?

— Moi, monsieur Julien ? oh ! non, j'aurais trop peur ! et puis, il me semble, puisque le bon Dieu ne nous a pas donné des ailes, que nous ne devons pas chercher à prendre la place des oiseaux.

— Nous devons chercher à prendre toutes les places possibles, petite, reprend Droguin. En l'air, sur terre, sur l'eau !... sous terre même !... Ah ! celle-là nous la prenons toujours... mais j'entends avec des tunnels, des souterrains, des égouts plus ou moins collecteurs... L'homme est né pour progresser, et s'il ne pouvait plus rien prendre, il lui faudrait donc rentrer dans sa coquille, comme le colimaçon ?... il s'y ennuerait beaucoup.

Adeline ne répond rien, elle tient ses yeux baissés, ce qui ne l'empêche pas toujours de voir Julien, car les femmes ont une manière de ne pas

regarder qui ne les empêche pas de tout voir. Julien contemplait la jeune fille, et il est probable qu'il ne suivait pas beaucoup le raisonnement de son père. Mais Iphigénie, qui a été se déshabiller, revient avec la robe, qu'elle présente à Adeline, en lui disant :

— Tenez, mademoiselle, voilà votre beau travail; vous pouvez le remporter, je n'en veux pas.

La jeune couturière prend la robe, qu'elle enveloppe avec soin dans un foulard et se dispose à partir. Julien l'arrête en lui disant :

— Mademoiselle Adeline, vous ne vous en allez pas fâchée, j'espère? et cette robe... vous la rapporterez sans doute?...

— Non, monsieur, car c'est moi qui avais fourni l'étoffe, j'en ai une toute semblable; mademoiselle votre sœur me l'avait vue et m'avait priée de lui en avoir une pareille... je puis donc remporter celle-ci.

— Mais ce n'est pas juste; puisque ma sœur vous a fait faire cette dépense, elle doit vous la payer...

— Oh ! non, monsieur; d'ailleurs je trouverai bien à la placer...

— Le plus souvent que je payerai une robe que je ne veux pas mettre ! dit Iphigénie.

— Il est certain, reprend Droguin, que, du moment que ton intention n'est pas de la mettre, tu ne dois pas la payer. Moi, pour aller en ballon, je veux être très à mon aise dans mes vêtements, parce que j'ai dans l'idée que le grand air doit nous faire gonfler comme les ballons.

Cependant Adeline a noué son paquet, elle salue tout le monde et sort de la loge après avoir adressé un doux regard à Julien.

Celui-ci la suit des yeux, puis il murmure :

— Pauvre petite ! elle n'est pas riche, et vous lui faites faire là, ma sœur, une dépense qui peut la gêner...

— Je m'en fiche pas mal !... Je ne vais pas m'habiller de travers pour être agréable à mademoiselle Adeline la couturière !... est-ce qu'on se gêne avec sa couturière ?...

— Non, ajoute le suisse, on ne doit pas se laisser gêner dans ses vêtements, car après le dîner on étouffe.

— Au reste, soyez tranquille, mon frère, je n'aurai plus de discussion avec mademoiselle Robertin, car je vous jure bien qu'elle ne travaillera plus pour moi. C'est une petite sotte qui ne fera jamais rien de bien.

Et disant cela, la belle Iphigénie met sur sa tête

un de ces petits morceaux d'étoffe que les femmes s'obstinent à appeler des chapeaux, puis elle prend un châle et sort de la loge en disant :

— Au revoir, mon père ! je vais à ma leçon...

— Ne te fatigue pas trop, ma fille, prends des omnibus, entends-tu ?

Mademoiselle Iphigénie est déjà sous la porte cochère, où son frère, qui l'a suivie, l'arrête en lui disant :

— Je ne sais pas si mademoiselle Adeline est une petite sottie, mais vous, je sais que vous êtes une infâme menteuse !...

— Une menteuse ! qu'est-ce que cela signifie ! qui vous a permis de me traiter de menteuse ? Savez-vous bien, mon frère, que cela ne me convient pas... ?

— Et moi il ne me convient pas de vous entendre mentir à mon père, comme vous le faites sans cesse !

— Quand donc ai-je menti, s'il vous plaît ?

— Vous lui avez dit que vous étiez allée hier au soir aux Italiens avec une de vos élèves.

— Eh bien, pourquoi donc n'irais-je pas aux Italiens ?

— Vous étiez hier dans une loge d'avant-scène au Théâtre-Déjazet.

— Moi ! ce n'est pas vrai.

— Vous n'étiez pas avec mademoiselle Filenville, mais bien avec monsieur Gonzalve Ravinette, ce jeune homme qui ne vous quitte plus depuis quelque temps.

— Ce n'est pas vrai ! ceux qui vous ont dit cela ont menti.

— On ne m'a pas menti, on ne m'a rien dit, c'est moi qui vous ai vue, entendez-vous ? moi, qui étais entré par hasard à ce théâtre, et qui vous ai sur-le-champ aperçue.

Mademoiselle Iphigénie se mord les lèvres avec dépit, puis répond :

— Eh bien, quand j'aurais été au Théâtre-Déjazet ? là, ou aux Italiens, qu'est-ce que cela fait ? c'est toujours aller au spectacle.

— Et vous allez au spectacle seule avec un jeune homme ? vous ne craignez pas de vous compromettre ?

— Monsieur Gonzalve de Ravinette est un homme très-distingué, un homme dans une superbe position, qui peut me faire avoir des élèves de première classe !...

— Monsieur Ravinette se moque de vous, comme il se moque de tout le monde. C'est ce qu'on appelle un faiseur, un agioteur. Il a déjà

mis dedans plusieurs personnes qui avaient eu confiance en lui ; sa superbe position se borne à manger l'argent des dupes qu'il peut faire... Enfin, si monsieur Gonzalve, soi-disant de Ravinette, n'est pas positivement un escroc, il ne s'en faut de guère.

— Ah ! quelle horreur ! dire ainsi du mal de quelqu'un de si comme il faut, qui porte toujours des gants paille et des bottes vernies !

C'est parce que ce jeune homme est joli garçon, qu'il a un cabriolet, qu'on tient de méchants propos sur son compte... le monde est si médisant ! il suffit que quelqu'un soit heureux, qu'il réussisse dans ses entreprises pour qu'on l'attaque.

Mais prenez garde, mon frère, si ce monsieur savait ce que vous dites de lui, il vous en demanderait raison...

— Oh ! je ne le crains pas, et ce monsieur aurait beaucoup à faire s'il demandait raison à tous ceux qui le traitent de filou, car c'est l'opinion générale ; au reste, c'est moi qui compte parler à monsieur Gonzalve, dit de Ravinette, et lui demander quelles sont ses intentions à votre égard.

— Vous me ferez le plaisir de n'en rien faire. Je vous défends de vous mêler de mes affaires... Faites la cour à cette petite pécore d'Adeline,

soyez amoureux de la couturière, cela m'est bien égal. Je ne m'occupe pas de ce que vous faites et je vous prie d'agir de même à mon égard.

La belle Iphigénie s'empresse alors de quitter son frère. Celui-ci rentre tristement dans la loge de son père, qui vient enfin d'achever sa choucroute et boit un verre de bière, en faisant une légère grimace.

— Je croyais que vous n'aimiez pas la bière et que vous préféreriez le vin, mon père ? dit Julien.

— Oui, sans doute, j'aime beaucoup mieux le vin, mais dans ma position de suisse, tu comprends que je dois en avoir les habitudes, et les Suisses boivent de la bière en mangeant de la choucroute !...

— Je vous assure qu'ils boivent aussi du vin.

— Oh ! bien moins... Tu viens de causer avec ta sœur ? Tu lui as parlé un peu durement au sujet de cette robe dont elle n'a pas voulu...

— J'ai dit ce que je pensais, mon père, c'est mon habitude ; je ne sais pas cacher mes sentiments...

— C'est pour cela que tu as pris avec tant de chaleur la défense de la petite Robertin... Ce n'est pas la première fois que je remarque tout l'intérêt que tu portes à cette jeune fille... ce qui me

fait penser que tu en es amoureux, et vraiment j'en serais fâché!...

— Eh ! pourquoi donc seriez-vous fâché que je sois amoureux de mademoiselle Adeline ? N'est-ce pas une personne bien élevée ? Sa conduite ne mérite que des éloges : elle travaille sans cesse et près de son père ; elle ne sort que pour reporter son ouvrage ; elle y met le moins de temps possible... elle n'est ni coquette, ni bavarde ; son humeur est douce comme sa voix ; enfin, je défie que quelqu'un puisse avoir le plus petit mot méchant à dire sur son compte.

— Diable ! comme tu fais son éloge !... Aurais-tu par hasard l'idée d'en faire ta femme ?

— Oui, mon père, c'est mon plus cher désir.

— Eh bien, mon fils, cela n'aurait pas le sens commun!...

— Pourquoi donc cela ? il me semble qu'il me serait difficile de trouver mieux.

— Y songes-tu, toi, en passe de parvenir dans le commerce, toi, dont les patrons sont fort contents ? Mais tu peux faire un beau mariage, un excellent mariage, trouver enfin un parti riche.

— Je travaillerai, ma femme en fera autant, nous nous enrichirons l'un et l'autre, et puis,

nous nous aimerons, mon père ; n'est-ce pas là le point important quand on se marie ?

— Pas du tout ! Quand on s'aime en se mariant, cela ne dure pas. Alors on se fâche et on se dispute. Tandis que, quand on se marie sans s'aimer, on ne change pas l'un pour l'autre et on ne se dispute jamais.

— Je ne suis pas de votre opinion.

— Ensuite, tu prétends qu'il n'y a rien à redire dans la conduite d'Adeline, je le veux bien ! la jeune fille est honnête, mais son père, est-ce qu'il n'y a rien qui choque dans la conduite de ce concierge ? est-ce qu'il ne court pas les bruits les plus singuliers sur ce Robertin ?

— J'avais entendu dire qu'il avait couru des bruits sur son père, mais non pas sur lui.

— Sur le fils comme sur le père... C'est une vilaine famille ; le père a dénoncé son maître ; il a été cause de sa mort.

— Cela a-t-il été bien prouvé ?

— Puisque tout le monde l'a dit !

— Tout le monde se trompe quelquefois !

— Mon fils, *vox populi*... je ne sais pas le reste, mais je crois que cela signifie que la voix du peuple n'est jamais fausse.

Quant au fils, pourquoi cet homme si gai, si

gaillard jadis, est-il devenu sombre et taciturne depuis que son père est mort ? On pleure son père, c'est très-bien ; on se dit : Je n'ai plus de père... c'est parfait ; mais la douleur n'est pas éternelle, on ne devient pas pour cela un ours... de Berne !... Quand je dis de Berne... je ne sais pas pourquoi on cite ceux-là plutôt que les autres... je m'en informerai.

Enfin, il y a encore cette chambre située sous les mansardes de l'hôtel... du ci-devant hôtel, et dans laquelle Robertin se rend mystérieusement, où il ne veut jamais que personne l'accompagne... pas même sa fille !... Qu'est-ce que ce concierge va faire là ?

— Dormir peut-être !

— Il peut très-bien dormir dans sa loge... Je dors parfaitement dans la mienne !

Avant-hier encore, quand monsieur Ducroisy a voulu rentrer, je dormais profondément ! il n'était cependant que dix heures du soir, mais j'avais trop bu de bière, cela m'avait alourdi : le locataire a été obligé d'aller au café prendre une chope, il est revenu au bout d'une heure et je ne dormais plus... Pourquoi rentrait-il trop tôt ? c'est mauvais genre ! De huit heures à dix heures je fais ma sieste... mais à minuit, je suis aussi éveillé que

Guillaume Tell, quand il chante : *Suivez-moi ! suivez-moi !...* Je n'ai pas vu la pièce, mais on m'a chanté le morceau.

— Si vous aviez vu la pièce, vous sauriez que ce n'est pas Guillaume Tell qui chante cela.

— Ça ne fait rien : du moment que c'est dans la pièce.

Je reviens à mes moutons, autrement dit, à ce Robertin, qui n'a pas l'air d'un mouton. Que va-t-il faire tout seul dans cette chambre mansardée ? Il y a là un mystère, et un mystère, c'est toujours louche.

J'en reviens à mon dire : c'est une vilaine famille et, quand on est fils d'un suisse qui s'appelle Brutus-Épaminondas Droguin, on ne doit pas se mésallier.

Julien garde quelques instants le silence, puis il reprend :

— Mon père, tout ce qu'on a dit des Robertin ne repose que sur des conjectures, des propos vagues... Je m'étonne qu'un homme instruit comme vous, qu'un homme qui a étudié, qui sait ce que valent les propos du monde, puisse attacher tant d'importance à des faits qui ne sont pas prouvés.

M. Droguin se redresse, se caresse le menton ;

son fils vient de le prendre par sa corde sensible, il secoue la tête et répond :

— Sans doute... ce que tu dis est vrai dans le fond... la calomnie est une vilaine chose... qui a fait de nombreuses victimes !... Voyez plutôt madame de Pompadour ! non, je veux dire : Cagliostro.

— Et malheureusement, mon père, des calomnies les plus ridicules il reste toujours quelque chose, ainsi que l'a si bien dit Beaumarchais !

— Ah ! oui... un auteur, Beaumarchais, dans *l'OEil crevé*, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, mon père... C'est dans *le Mariage de Figaro*... C'est très-ancien !

— Ah ! oui, *le Mariage de Figaro*... C'est cet imbécile de Bassinoire qui me parle toujours de *l'OEil crevé*, dans lequel sa femme voulait jouer... chez le boulanger.

— Ainsi, mon père, vous convenez qu'il ne faut pas toujours croire le mal que l'on dit de quelqu'un... Pourquoi donc ajouter foi à ces bruits ridicules qui courent sur un homme parce qu'il a une chambre bien modeste, puisqu'elle est sous les toits, et que cela lui convient d'aller seul y prendre du repos ? Moi, cela me semble très-innocent !...

— Admettons que ce soit innocent, qu'il n'y ait

pas là-dedans un de ces crimes que l'on ne découvre quelquefois que fort longtemps après qu'ils ont été commis, il y aurait encore un obstacle à ton mariage... Tu ne peux pas épouser une fille sans dot... Et j'ai bien peur que la petite Adeline n'en ait pas !

— Je ne demande pas de dot, moi, mon père, je n'y tiens pas.

— Mais, moi, j'y tiens pour toi. Tu n'as que ta place et tu ne gagnes pas encore grand'chose. Ta sœur m'a coûté gros pour son éducation... Mes économies y ont passé... Voilà un piano qui m'a coûté les yeux de la tête...

— Je ne vous demande rien, mon père.

— C'est pour cela qu'il faut que ta femme t'apporte quelque chose... On ne se met pas en ménage avec des goussets vides... ce serait stupide !... Je ne demande pas pour toi une somme énorme... cinq ou six mille francs : tu vois que je suis bien modeste... Mais encore faut-il les avoir pour acheter la layette de son premier enfant !

— Alors, si Adeline avait cela en dot, vous consentiriez à ce mariage ?

— Dame ! cela pourrait se faire... Tu pourrais trouver beaucoup mieux... mais, enfin... si tu es si épris de la petite...

— Mais, mon père, il est bien possible que Robertin donne cela à sa fille... car c'est un homme sage, rangé ! on ne lui connaît aucun défaut.

— Eh bien, demande-le à la petite...

— O mon père, je n'oserai jamais lui parler d'argent... Non, j'aurais l'air de marchander sa personne...

— En ce cas, sois tranquille, je me chargerai, moi, de sonder le père à ce sujet... Je suis extrêmement fin quand je veux savoir quelque chose... J'irai un de ces matins voir le concierge du ci-devant hôtel de Villagier...

— Bientôt, n'est-ce pas, mon père ?

— Après que j'aurai été en ballon, car ce voyage dans les airs est devenu mon idée fixe... ça me revient sans cesse à la pensée... Je serais capable de dire à Robertin : Voulez-vous marier votre fille en ballon ? Et il me prendrait pour un imbécile, ce qui ne m'est jamais arrivé.

— Eh bien, mon père, il faut satisfaire bien vite votre envie. Qui vous retient ? on fait, je crois, des ascensions en ballon captif tous les jours.

— Ce qui me retient ? C'est qu'il faut que je trouve quelqu'un en qui j'aie assez de confiance pour qu'il me remplace ici pendant deux ou trois heures...

— Est-ce que ma sœur ne peut pas vous remplacer ?

— Elle n'a jamais le temps ! et puis une femme ça ne ressemble pas à un suisse !

— Moi, je tâcherai d'être libre un jour.

— Non pas ! pour mécontenter tes patrons, t'exposer à te faire perdre ta place ? Non... d'ailleurs tu es trop mince, trop jeune... tu n'as pas du tout l'air suisse !

— Pigeonnier, votre ami ?

— Impossible ! il veut aller en ballon avec moi. Mais sois tranquille, je trouverai... J'ai déjà tâté le charcutier voisin... C'est un fort bel homme, il pourra me remplacer sans qu'on y perde trop...

— De grâce, hâtez-vous alors !

— Bon ! bon ! rien ne presse... Tu es encore bien jeune... et le mariage, il y a des personnes qui prétendent qu'il faut y réfléchir toute la vie.

VI

CHEZ LE PORTIER

La loge occupée par la famille Bassinoire ne ressemble en rien à celle du suisse ni à celle du concierge : elle est bien loin d'avoir l'élégance de la première, et encore plus loin de l'ordre, de la propreté qui règne dans la seconde.

Cette loge est plus basse que le sol, de façon qu'il faut descendre une marche pour y pénétrer. Comme l'entrée de la maison est une porte bâtarde qui laisse arriver peu de jour dans l'allée qui suit, quand on est entré dans cette allée, on cherche le logement du portier, qui est sous un escalier étroit et glissant, et se trouve presque au

fond à droite. Tout cela fait que, lorsqu'on a enfin découvert la loge et que l'on veut y entrer, pour demander un renseignement, si l'on ne connaît pas les lieux, il est fort rare que l'on ne tombe pas devant la porte, grâce à la marche qu'il faut descendre et que l'on n'a pas aperçue.

Mais ceci n'est désagréable que pour les étrangers ou les nouveaux locataires. Le portier et sa famille ayant l'habitude de descendre ce pas, ne font pas la culbute à la porte, et la marche est au contraire pour eux un sujet d'amusement, une récréation très-fréquente, car chez les Bassinoire, dès qu'on voit arriver un nouveau visage, qui cherche la loge du portier, on s'écrie :

— Ah ! prends garde ! tu vas t'épater, mon bonhomme !... La ! qu'est-ce que nous avions dit ?... ça y est !... S'il a cassé le carreau, il le payera.

Et on entend des éclats de rire dans la loge, tandis qu'en dehors ce sont des jurements, et des plaintes. Mais le monde vit de contrastes : il faut de l'ombre à la lumière, ça fait bien dans un tableau.

Il y avait cependant une cour dans cette vilaine maison ; mais quelle cour !... cinq mètres carrés, tout au plus, et comme il y avait six étages, elle ne

recevait jamais un rayon de soleil ; en revanche, elle recevait une foule de choses, que lui jetaient les locataires par les jours de souffrance qui donnaient sur ce cloaque, que le portier ne balayait jamais, parce qu'il prétendait que c'était inutile, les locataires recommençant à y jeter des ordures, aussitôt qu'il avait fini de balayer.

La loge n'était pas grande, mais elle paraissait encore plus petite qu'elle n'était, parce qu'on avait de la peine à s'y retourner ; c'était un désordre qui n'était point un effet de l'art. On ne savait où mettre le pied, pour ne point se heurter à quelque chose. Dans le milieu était ce poêle de fonte qui tient lieu de cuisine chez beaucoup de portiers. La couverture avait un grand trou rond fait pour placer la marmite ; au-dessous il y avait aussi une espèce de four assez grand pour recevoir le plat que l'on voulait tenir chaud.

Contre la fenêtre qui donne sur la cour, est un établi, sur lequel M. Bassinoire se croise les jambes quand il a, par hasard, quelque fond de culotte à remplacer. Plus loin, un buffet en noyer dont les battants ne sont jamais fermés, ce qui permet d'y voir une douzaine d'assiettes écornées, une soupière fêlée, quelques verres de différents calibres, un pot de graisse, un autre de raisiné, une bou-

teille de vin toujours entamée, un filtre en terre pour faire le café, plusieurs croûtons de pain, des oignons qui courent les uns après les autres, les bottines de madame et une fiole de cirage anglais.

Mais le buffet ne contient pas tout, car sur les chaises, sur la table qui meublent encore la loge, vous trouvez : ici, une tasse; là, une casserole de fer-blanc; plus loin, un pot de confitures, et tout cela entremêlé de bas, chaussettes, mouchoirs sales, blagues à tabac, pipes, caleçons, pots de pommade.

Ce qui domine, ce que l'on aperçoit de tous côtés sur les meubles ou à terre, ce sont des brochures de pièces de théâtre, car vous savez que madame Bassinoire voudrait monter sur les planches, que sa fille doit être danseuse ou tragédienne (cela dépendra de son cou-de-pied) et que le petit Léandre, qui a déjà joué dans *Athalie*, doit faire le petit Benoiton à la représentation qui aura lieu chez le boulanger.

Ne soyez donc pas surpris de voir *la Vie parisienne* dans une marmite, *la Belle Hélène* sur la fontaine, *Britannicus* dans le four du poêle, *la Biche au Bois* sur l'établi et *la Garde-malade* sur le pain.

Il y en a une foule d'autres que vous ne voyez pas et que quelquefois, par mégarde, M. Bassinoire

prend pour allumer sa pipe. Alors ce sont des cris, des gémissements que poussent la mère et les enfants.

Mais on court racheter une autre brochure; on mettra moins de beurre dans le plat qu'on apprête, mais on pourra apprendre des rôles.

Parmi les objets qui garnissent la loge du portier, n'oublions pas une guitare, qui n'a plus que trois cordes, mais sur laquelle Eulalie trouve moyen de s'accompagner lorsqu'elle veut apprendre un air nouveau. Cet instrument a l'avantage de n'incommoder personne, car c'est à peine si celle qui en pince parvient à en tirer quelques sons; mais cela plaît à madame Bassinoire, parce que cela ne couvre pas sa voix.

Après la loge est une autre pièce fort sombre, dans laquelle couchent les époux.

On fait tous les soirs un lit dans la loge pour mademoiselle Zirzabelle, qui doit alors tirer le cordon aux locataires qui se sont attardés, mais qui ne le tire jamais, parce qu'elle a le sommeil très-dur.

Enfin le petit Léandre couche dans une espèce de soupente que l'on a pratiquée au-dessus du buffet; ce petit garçon s'y trouve très-bien, parce que sans sortir de son lit, il peut, en étendant le bras, fouiller dans le buffet qui est sous lui et que, quand il

ne dort pas, il lui est bien agréable de fourrer ses doigts dans le pot de raisiné.

En ce moment, M. Bassinoire est étalé sur son établi ; il tient un vieux pantalon sur ses genoux, mais, au lieu de s'en occuper, il est en train de débourrer et de nettoyer sa pipe.

Madame, assise dans un fauteuil qui n'a plus qu'un bras, chante, en s'accompagnant avec sa guitare.

Le petit Léandre mange du pain enduit de melle, et la jeune Zirzabelle soigne le ragoût qui cuit dans la marmite placée dans le trou du poêle ; elle y goûte même souvent, tantôt avec une cuiller d'étain, tantôt en trempant tout simplement son doigt dans le fricot.

— Saperlotte ! je voudrais bien savoir qui est-ce qui s'est amusé à mettre du tabac à priser dans ma cheminée !... Je ne fume pas de ce tabac-là, moi... Est-ce toi, Léandre ?...

— Moi, papa ! de quoi que tu dis ?

— Je dis qu'il est bien étonnant qu'on ait mis du tabac à priser dans ma pipe, puisque personne ne prise ici...

Eulalie, il est donc venu un priseur ? explique-moi cette particularité intempestive...

Au lieu de répondre, Eulalie chante :

— *Voilà le sabre !... le sabre... le sabre de mon père ! !...*

— Ah ! tu chantes encore celle-là... nous la savons par cœur !...

— Mon ami, c'est de la *Duchesse de Gérolstein*, c'est une musique ravissante !...

— C'est possible, mais on t'entend sans cesse crier : Voilà le sabre ! le sabre !...

Tu ne sais pas que ça inquiète les voisins... Avant-hier, à la brune, madame Trotin, du quatrième, descendait l'escalier, en entendant crier : Voilà le sabre de mon père !... Cette pauvre dame a eu peur, elle a cru que tu me donnais un sabre, parce que la maison était pleine de voleurs, elle est remontée bien vite chez elle, s'y est enfermée, et n'a plus osé sortir que le lendemain matin.

— Si madame Trotin n'est pas au courant des morceaux de musique à la mode, tant pis pour elle ! Ce n'est pas une raison pour que je me prive de chanter un air qui est dans ma voix !

Et si vous n'étiez pas un tyran, un Othello, monsieur Bassinoire, vous me laisseriez chanter cet air-là à un café-concert !...

— Non, Eulalie, non, il ne me convient pas que mon épouse se produise en public et se fasse claque par le premier venu. C'est déjà bien assez que

je vous laisse jouer madame Benetton dans la pièce de ce nom...

Enfin, qui est-ce qui a mis du tabac à priser dans ma pipe?

— Papa, ce doit être M. Pigeonnier, qui jouait hier avec ce qu'il appelle ton brûle-gueule!...

— Ah! Pigeonnier est venu ici?... Tu ne me le disais pas, Eulalie!...

— C'est que je ne m'en souvenais plus...

— Il vient trop souvent ici, ce farceur de Pigeonnier; cela m'offusque!... Que te disait-il de bon, mon épouse?...

— Est-ce que je m'en souviens? est-ce que je fais attention aux cancans qu'il débite?...

— Moi, dit le petit Léandre, je me souviens bien qu'il parlait à maman de *Bataclan*, en répétant toujours:

« On vous y a vue, on vous y a vue!... »

Et toi, maman, tu lui as répondu: « Ne dites pas cela à mon mari surtout. »

La virtuose Eulalie regarde alors son fils, et ses yeux semblent lui promettre une forte raclée. Mais il y a des enfants terribles partout et quand ils sont en train de rapporter, il n'y a plus moyen de les arrêter.

Le petit Léandre ne regarde pas sa mère et continue :

— Et M. Pigeonnier a répondu : « Si, si, je le lui dirai, à moins que vous ne soyez moins cruelle à mon égard. »

— Nom d'une pipe ! qu'est-ce que j'entends là ! s'écrie le portier en jetant de côté le pantalon qu'il tenait sur ses genoux, et qui va servir de couvercle à la marmite qui est sur le poêle.

— M. Pigeonnier se permet donc de vous tenir des propos séducteurs, madame Bassinoire ? prenez garde !... vous savez que je n'entends pas raillerie du côté des principes.

— Mon ami, si vous écoutez les rapports d'un enfant qui entend tout de travers, que voulez-vous que j'y fasse?... M. Pigeonnier me faisait répéter le rôle de *la Belle Hélène* qui va se promener avec Pâris... ce berger qui se connaissait si bien en pommes.

Agamemnon dit à sa femme :

« Vous avez été à Bataclan avec Pâris, on vous y a vue, on vous y a vue... »

C'est là ce que Léandre a entendu !...

— C'est égal, les visites de Pigeonnier ne me plaisent pas... elles sont trop fréquentes, je le lui ferai comprendre à mots découverts.

— Défends-lui de venir si tu veux, cela m'est bien égal, je n'y tiens pas !...

— Et puis, il est embêtant, il connaît la marche à descendre, il ne tombe jamais !... il n'y a plus de plaisir !...

Il se fait un silence au milieu duquel on n'entend que le murmure du haricot de mouton qui mijote sur le poêle.

M. Bassinoire se tourne du côté de sa fille qui soigne le fricot.

— Dis donc, Zirzabelle, il me semble que tu goûtes bien souvent au haricot de mouton qui cuit sur le poêle.

— D'abord, papa, il faut bien que je retire le pantalon que tu as jeté sur la marmite, il y a une jambe qui était entrée dedans... Heureusement le pantalon n'était pas crotté.

Ensuite je goûte pour savoir si c'est assez salé.

— Tu pourrais pour cela te servir d'une cuiller, mais je te vois souvent y tremper ton doigt !...

— Ah ! papa, qu'est-ce que cela fait ? ce n'est pas sale, c'est toujours le même doigt.

— Ah !... si c'est le même doigt !...

Est-on content de toi, à ta classe, Zirzabelle ? fais-tu des progrès dans la danse ?... débutes-tu bientôt à la *Grande Opéra* ?...

— Ah! papa, ça ne va pas si vite! il y a la petite Théodinette, la fille du grainetier, qui a eu bien de la peine à obtenir de faire un vent dans la féerie que l'on répète au théâtre du Châtelet.

— Ah! la petite du grainetier va faire un vent au Châtelet! Pourquoi que tu n'en fais pas un aussi, toi?...

— Parce que Théodinette passe un quatre, et que moi, je ne passe encore qu'un trois,

— Qu'est-ce que tu entends par les trois et les quatre?

— Ce sont des entrechats, mon père, mais j'y arriverai... Mon maître dit que j'ai ma fortune dans mes jambes.

Madame Bassinoire soupire en s'écriant :

— Ah! que tu es heureuse, ma fille, tu seras au théâtre! l'avenir te promet des jours filés d'or et de soie!...

— Je ne crois pas, mon épouse, que tous les artistes dramatiques nagent dans la soie et l'or.

Voilà par exemple le propriétaire de ce pantalon qui me le fait retourner pour la seconde fois, il est dans une dèche bien affligeante!...

— Est-ce qu'il faut appeler cela un artiste!... un figurant!...

— Il remplissait aussi des rôles : il a fait l'ours.

dans la pièce où il y a une laitière qui casse son pot au lait, et on lui avait fait espérer qu'il ferait un chameau dans un ballet asiatique, où il paraît qu'il y aura beaucoup de chameaux !

— Moi, je ne demandais qu'à chanter dans un café-concert ; on y est presque aussi bien payé que dans les théâtres les plus huppés.. J'aurais gagné, en peu de temps, de quoi m'acheter des diamants en strass.

— Eulalie, si vous me parlez encore de vos cafés-concerts, je ne vous permets plus de faire madame Benoîton chez le boulanger !...

Mais ce haricot de mouton répand un parfum bien odorant ! est-ce qu'il n'est pas encore cuit?...

— Si papa, il est joliment bon... nous pouvons diner...

— Eh bien, mets le couvert, Zirzabelle.

— Sur quoi?...

— Sur la table, probablement...

— Il y a déjà dessus une cuvette, mes souliers et la pâtée du chat...

— Alors, dinons sur mon établi, mais prenons garde de le graisser comme l'autre fois, que cela a fait une grande tache à l'habit du cuisinier d'en haut... heureusement c'était dans le dos, il ne s'en est pas aperçu...

La famille Bassinoire se dispose à dîner, déjà quelques assiettes ébréchées sont posées sur l'établi, lorsqu'on entend marcher dans l'allée, et bientôt quelqu'un se montre dans le chemin qui conduit à la loge du portier.

C'est un jeune homme, il est habillé proprement, mais avec ce soin minutieux qui ne sert souvent qu'à dissimuler l'indigence. Sa redingote brune, boutonnée jusqu'au menton, est brossée avec soin et n'a pas une tache; mais son col noir ne laisse pas paraître le plus petit vestige de chemise; son chapeau rond est parfaitement reluisant, sa chaussure très-propre.

Tout cela est irréprochable, et cependant tout cela laisse deviner l'homme qui n'est pas heureux; pourquoi? c'est que celui qui est à son aise, ou porte des vêtements élégants, ou prend fort peu de soin de son costume, en se disant :

« Ceux qui me connaissent savent très-bien que j'ai le moyen de me mettre à la mode... je puis donc porter un vieil habit quand cela me plaît. »

Celui que l'on voit poindre dans l'allée, où il cherche la loge du portier, est un homme de vingt-trois à vingt-quatre ans; sa taille est au-dessus de la moyenne, sa figure très-distinguée; il est fort pâle, mais ses grands yeux bleus ont une expres-

sion de fierté qui semble annoncer qu'il ne supporterait point patiemment la plus légère offense; cependant ces yeux-là deviennent aussi fort doux et leur expression a même du charme, lorsque celui à qui ils appartiennent n'a aucun grief contre vous.

Sa bouche est petite, mais sévère, elle sourit rarement, enfin l'expression habituelle de ses traits est sérieuse et conserve presque toujours une empreinte de tristesse qui surprend chez un jeune homme. Celui-ci s'approche de la loge du portier; les Bassinoire qui le voient s'avancer, s'écrient déjà :

— Ah ! quelqu'un... un étranger !...

— Une tête qui n'est pas du quartier !... chez qui peut-il venir?...

— Il cherche notre loge ! Prends garde, cher ami, tu vas faire de la gymnastique...

Mais contre l'attente des portiers, celui qui cherchait à qui s'adresser, a vu la marche à descendre pour approcher du carreau de la loge et y arrive sans trébucher, ce qui étonne tous les membres de la famille Bassinoire, qui se disent entre eux : — Comment donc qu'il a fait pour ne pas tomber ? c'est pourtant la première fois qu'il vient ici... il faut qu'il ait des yeux aux orteils !...

— Parbleu !... c'est tout simple, il a ce qu'on appelle des yeux de perdrix !...

Cependant celui qui cause tous ces commentaires, a ouvert le carreau de la loge et, saluant poliment, dit : — Mille pardons !... je désirerais vous demander un renseignement...

— Très-volontiers, monsieur ! de quel locataire désirez-vous connaître la moralité ? Nous savons ce qu'ils valent tous, depuis le premier étage jusqu'au dernier... Si c'est de l'argent qu'on vous doit, vous aurez de la peine à vous faire payer, car dans la maison c'est à qui sera le plus gueux !...

— Non, ce n'est pas à vos locataires que j'ai affaire... Dites-moi je suis bien ici rue du Bac ?

— Oui, monsieur, vous y êtes en plein.

— Connaissez-vous, dans cette rue, l'ancien hôtel du marquis de Villagier ?...

— L'hôtel de Villagier !... Oh ! nous ne connaissons que ça !...

— Est-ce près d'ici ?...

— Tout près, la quatrième maison après la nôtre... Vous reconnaîtrez facilement l'hôtel, c'est une vieille maison, bâtie dans l'ancien genre... Une immense porte cochère, ensuite des fenêtres très-hautes... Aujourd'hui, on en ferait deux avec

une de celles-là. Trois étages et les mansardes, pas plus...

— Je vous remercie; et cet hôtel est habité maintenant?

— S'il est habité? Mais certainement! D'ailleurs ce n'est plus un hôtel, c'est une maison qui a des locataires comme les autres.

Elle appartient à un monsieur qui est, dit-on, millionnaire! Il ne l'habite pas et n'y vient jamais, ce qui est très-commode pour le concierge, qui peut faire ce qu'il veut... louer à qui lui plaît et ne balayer que quand ça lui fait plaisir. Ah! c'est une vraie place de *chat moine* et j'avoue que je donnerais bien deux loges comme la mienne pour avoir celle de Robertin!...

Au nom de Robertin, le jeune homme a froncé le sourcil, ses yeux ont pris une expression plus sombre, et il murmure :

— Robertin!... Quoi! le concierge de l'hôtel est toujours ce Robertin... d'autrefois?... Mais cependant... il serait donc bien vieux?

— Ah! monsieur croit que c'est le même que du temps du marquis de Villagier?... Oh! non... il est mort celui-là, mais c'est son fils qui lui a succédé, qui l'a remplacé à l'ancien hôtel!...

— Ah! c'est son fils?

— Son propre fils. Au reste, je pense que monsieur n'a pas pu connaître l'autre Robertin ! Monsieur est bien trop jeune. Monsieur pourrait même être le fils du Robertin qui est concierge maintenant.

Le jeune homme fait comme un mouvement de dégoût, puis il passe sa main sur son front et répond :

— Je vous remercie infiniment, monsieur, pour les renseignements que vous avez bien voulu me donner. Pardonnez-moi de vous avoir dérangé.

— Oh ! il n'y a pas de quoi ! Mais si vous voulez savoir autre chose, ne vous gênez pas. Nous savons tout ce qui se passe dans le quartier, et mieux que qui ce soit ! Tenez, la femme de l'épicer s'est fait poser douze sangsues avant-hier, à un endroit mystérieux ; personne ne le savait encore dans le voisinage que déjà j'en étais instruit !

— Pardi ! belle malice !... dit la portière, c'est moi qui les lui ai posées.

— C'est égal, c'est pour dire à monsieur qu'on n'a rien de caché pour nous.

— Je vous remercie de nouveau, monsieur, je n'ai point d'autres renseignements à vous demander. Je vous salue.

L'inconnu salue tout le monde et s'éloigne.

Bassinoire s'écrie :

— Pourquoi donc voulait-il savoir où est le ci-devant hôtel Villagier?... c'est drôle, tout de même!... Quel peut être ce jeune homme?...

— Pourquoi ne lui as-tu pas demandé ce qu'il fait, papa?

— Ma fille, je n'avais aucune raison plausible pour cela...

— Tu sais bien que quand on vient nous demander quelqu'un, à nous, notre première question est toujours : « Qu'est-ce qu'il fait?... » et ça doit être!... c'est naturel : pour répondre à une question, il faut en faire une autre.

— C'est égal!... dit Eulalie, ce jeune homme a l'air bien comme il faut!...

— Mais son paletot ne l'est pas assez, il est diablement râpé, j'ai vu cela sur-le-champ, en regardant ses coudes...

— Il a une figure bien intéressante... il m'a rappelé monsieur *Laferrière* dans *Antony*... seulement il est plus maigre.

— Qu'est-ce que c'est?... voilà que vous pensez à monsieur *Laferrière* à présent!... Vous aurez donc toujours le théâtre dans la tête!...

— Ne voudriez-vous pas m'empêcher de songer à un artiste qui m'a fait pleurer?

— Comment ! il vous a fait pleurer?... de quel droit ce monsieur vous a-t-il fait pleurer?... Il me semble, Eulalie, que votre époux seul a le droit de vous faire pleurer !...

— Bassinoire, prenez garde, vous tournez au tyran !... Je ferai un coup de ma tête...

— On ne dine donc pas ? crie le petit Léandre.

— Ah ! bon, dit Zirzabelle, voilà le chat qui emporte un morceau du fricot !...

— Et il va le manger sur les *Idées de madame Aubray* !... Polisson de chat ! il n'y a rien de sacré pour lui !

— Allons, il n'y a plus de vin à présent !... Ma fille, cours vite en chercher un litre chez le marchand de vin...

— Duquel, papa ?...

— Parbleu, du même, mais qu'il soit meilleur.

Et madame Bassinoire présente un petit os de mouton à son mari, en chantant :

— *Voilà le sabre !... le sabre de mon père !...*

VII

LA COMTESSE DE MARSANNE ET SA NIÈCE

Dans le ci-devant hôtel de Villagier, le second étage est habité depuis peu de temps par une vieille dame et sa nièce.

Le concierge montre pour ses locataires du second la plus grande considération : il ne leur fait pas payer cher un logement qui est très-grand et fort bien distribué.

La vieille dame est la comtesse de Marsanne, veuve depuis très-longtemps, qui n'a jamais eu d'enfants, et n'a jamais voulu convoler en secondes noces, pour rester fidèle à la mémoire d'un époux qu'elle adorait et qui avait été tué en duel une année après son mariage.

On comprend facilement les regrets que peut laisser un mari avec lequel on n'a connu que la lune de miel, car j'aime à croire que cette lune-là doit durer plus d'un mois.

Madame de Marsanne avait cependant du mérite à être restée veuve, car elle avait été fort belle; mais c'était de ces beautés sévères dont la contenance seule impose, et près desquelles on ne se sent pas l'envie de papillonner.

Ses grands yeux noirs, surmontés d'épais sourcils, son nez aquilin, sa bouche petite, mais dont les lèvres étaient minces et serrées, enfin son front haut et fier, la faisaient ressembler à Junon plutôt qu'à Vénus.

Elle était fort grande, bien faite, mais se tenait roide et marchait toujours d'un pas lent et mesuré, jamais plus vite dans un moment que dans l'autre. Elle eût parfaitement servi de pendant à la statue du Commandeur.

N'ayant point d'enfants, la comtesse de Marsanne avait pris avec elle une nièce restée orpheline et qui n'avait pas un sou de fortune.

De son côté, madame de Marsanne n'avait qu'un revenu fort modeste et qui l'obligeait à vivre avec économie, feu le comte ayant perdu au jeu une grande partie de son bien. Car le mari regretté

était un joueur effréné, ce qui n'empêchait pas sa femme de l'adorer; et peut-être était-ce parce que sa femme l'aimait tant que ce pauvre comte perdait toujours : les proverbes disent vrai quelquefois. Cela prouve qu'il ne faut aimer son mari que modérément.

Madame de Marsanne, fière de son titre, voulait cependant conserver les apparences de l'aisance et tenir son rang dans le monde; elle voulait avoir un beau logement, et, pour cela, se privait de bien des plaisirs.

Elle avait donc été très-heureuse de trouver pour deux mille francs un appartement que, dans toute autre maison, on lui aurait loué au moins quatre mille.

Mais le concierge s'était informé du personnel de madame la comtesse; en sachant qu'il ne se composait que de deux femmes, une vieille bonne aussi âgée que sa maîtresse, et une espèce de femme de chambre qui faisait aussi la cuisine, Robertin s'était montré très-coulant pour le prix de l'appartement.

Seulement, comme madame de Marsanne ne voulait coucher au second qu'une seule de ses domestiques, Robertin n'avait consenti à donner une chambre sous les toits qu'à la condition que

ce serait la vieille bonne qui l'occuperait, prenant pour prétexte qu'il serait plus certain que celle-là ne recevrait aucune visite dans sa chambre.

Il n'y en avait que trois dans les mpsardes; une autre était pour un vieux domestique de bons bourgeois, qui logeait au troisième étage; mais ce domestique n'y couchait que rarement: ses maîtres étant, ou se croyant toujours malades, gardaient François près d'eux, la nuit, afin de l'avoir sous la main en cas de besoin.

Enfin, la chambre dans laquelle le concierge allait souvent s'enfermer, se trouvait tout au fond du corridor et assez éloignée des deux autres.

Dans le fond de la cour, il n'y avait que deux logements assez modestes, celui du premier sur le devant, faisant tout le tour de la maison. Ces deux logements étaient occupés par des rentiers fort tranquilles, dont le personnel ne se composait que d'une domestique, qui couchait au même étage que ses maîtres.

Il était donc difficile de trouver une maison dont l'intérieur fût plus calme que l'ancien hôtel de Villagier; il y avait pourtant écurie et remise au fond de la cour, mais cela faisait partie du bel appartement du premier, et il était toujours vacant.

Faisons maintenant connaissance avec la nièce de madame de Marsanne,

Mademoiselle Adrienne de Courtray a dix-huit ans.

C'est une charmante personne, tant au physique qu'au moral : ses cheveux châtain, très-abondants, encadrent une figure que plus d'un peintre voudrait avoir pour modèle; ses yeux, de la même couleur que ses cheveux, sont doux et gracieux à la fois; sa bouche, petite, est parfaitement garnie.

Je ne vous dirai pas que son teint est d'un blanc *mat*, comme beaucoup de mes confrères en donnent à une femme dont ils vantent la beauté; car, pour moi, le *blanc mat* conviendrait parfaitement à un fantôme, mais chacun a son goût et peint comme il l'entend. Mademoiselle Adrienne a de légères couleurs roses, qui vont bien à sa figure ronde et avenante.

Sa taille est mignonne, elle a un pied qui aurait chaussé la pantoufle de *Cendrillon* et une main qui fond dans la vôtre quand vous avez le bonheur de la tenir.

Cette jeune fille avait le caractère aussi aimable que le visage.

D'une humeur toujours égale, riant facilement, ne boudant jamais, elle se soumettait sans mur-

murés à toutes les volontés de sa tante, qui l'avait élevée avec soin, et qu'elle aimait et respectait comme une mère.

La vie qu'elle menait aurait cependant semblé bien monotone à beaucoup de jeunes filles de son âge, n'allant jamais au bal, parce qu'il aurait fallu dépenser trop d'argent pour la toilette, fort rarement au spectacle, parce que c'est encore un plaisir dispendieux. Ses amusements se bornaient donc à des promenades, que l'on dirigeait toujours du côté du jardin du Luxembourg ou vers celui des Tuileries.

On allait plus rarement dans ce dernier, mais aussi, quand on s'y rendait, on prenait des chaises, on s'asseyait dans la grande allée, et on voyait passer le monde, c'était une récréation ; on faisait plus de toilette pour aller aux Tuileries qu'au jardin du Luxembourg, c'est pourquoi on y allait moins souvent.

Madame de Marsanne recevait peu de monde, les visites n'abondaient point chez elle, par une raison toute simple : elle ne donnait jamais à dîner ; ce grand mobile des réunions, ce moyen presque infaillible d'attirer chez vous non pas des amis, il n'y a pas besoin d'être votre ami pour aller s'asseoir à votre table, mais une nombreuse société,

ces aimables compagnons de la fourchette, toujours à la piste d'une dinde truffée ou du véritable champagne Cliquot.

Si ceci ne prouve pas beaucoup en faveur de l'estime que l'on a pour le vrai mérite, cela prouve, du moins, que nous avons le palais délicat : c'est toujours quelque chose.

La société de la comtesse se composait donc de quelques anciennes connaissances, des messieurs et des dames très-distingués, mais aussi mûrs qu'ils étaient distingués, qui venaient faire la partie de whist et quelquefois de *reversi*, ancien jeu fort savant, et infiniment plus difficile à bien jouer que le whist et le boston, et que l'on a abandonné, comme on a abandonné le *trictrac* pour le *jaquet*, parce qu'on a moins de mal à l'apprendre que l'autre.

Les jeunes figures étaient rares chez madame de Marsanne.

Il en venait cependant quelquefois, les demoiselles avec leurs parents; les jeunes gens que la gentillesse, l'amabilité d'Adrienne avaient charmés, demandaient aussi quelquefois à la comtesse la permission d'aller lui présenter leurs hommages.

Mais quand ils se sentaient dans ce grand salon,

où tout était sévère, et qui ne contenait même pas un piano; quand il leur fallait assister à la partie de reversi; et qu'ils voyaient Adrienne rester presque constamment à côté de sa tante, ils éprouvaient ces inquiétudes dans les jambes, que nous avons tous ressenties, lorsque nous nous trouvons dans une soirée où un monsieur lit des vers.

Les jeunes gens disparaissaient aussitôt qu'ils en trouvaient l'occasion, et on ne les revoyait qu'à cette époque où l'on se fait des visites de cérémonie, qui ne durent que cinq minutes.

Une fois pourtant la comtesse avait interrompu cette existence tranquille, mais monotone. Après avoir complé ses économies, cette dame avait calculé qu'elle pouvait faire un petit voyage de fort bon goût qu'elle n'avait pas fait depuis longtemps, et qui ne manquerait pas d'être fort agréable à sa nièce.

Celle-ci fut donc bien surprise, lorsqu'un matin, en déjeunant, sa tante lui dit :

- Adrienne, serais-tu contente d'aller à Vichy?
- A Vichy? où est-ce donc cela, ma tante?
- C'est dans le Bourbonnais, à soixante-dix lieues de Paris. C'est un endroit où l'on prend des eaux, qui sont très-renommées pour guérir

une foule de maladies, même celles que l'on n'a pas.

— Est-ce que vous êtes malade, ma tante?...

— Pas positivement, ma bonne amie ; cependant depuis quelque temps j'ai moins d'appétit ; les eaux de Vichy en donnent, à ce qu'on assure, elles ne pourront donc me faire que du bien. Tu en prendras aussi.

— Mais moi, j'ai très-bon appétit, ma tante.

— Cela ne fait rien, on ne peut jamais avoir trop de santé, car il arrive toujours un moment où on n'en a pas assez. Est-ce que cela ne te fait pas plaisir d'entreprendre ce petit voyage?...

— Oh ! si, ma tante, je suis bien contente ; moi qui n'ai encore vu que Versailles et Saint-Cloud !... et une fois seulement chaque endroit ! Voyager ! voir un pays nouveau !... des montagnes ! des rochers pour de vrai !... Ce sera bien amusant !... Comment voyagerons-nous, ma tante ?

— En chemin de fer, puisqu'on ne voyage plus autrement. Ah ! du temps de mon mari, nous avions une berline !...

— Qu'est-ce que c'était qu'une berline, ma tante ?

— Une voiture bien douce, bien confortable, dans laquelle on était assis très-douillettement : il y avait des coffres, dans lesquels on pouvai

mettre des provisions de bouche, des tablettes qui formaient table; on avait le loisir de diner tout en roulant, lorsqu'on ne rencontrait pas d'auberges convenables. Enfin, quand un site, un joli paysage vous charmait, on pouvait s'y arrêter, s'y reposer, tant que cela faisait plaisir. Ah! cette manière de voyager avait bien son agrément!...

Aujourd'hui ce n'est plus cela; on ne voyage pas, on s'envole d'un pays à un autre!... et on ne voit pas grand'chose en volant!... Mais les hommes sont devenus si pressés qu'ils ont l'air de se dépêcher de vivre.

Nous partirons demain. J'aurais voulu te faire voyager en première classe, mais c'est trop cher! Nous prendrons des secondes où l'on est encore fort bien.

Ces dames s'étaient donc rendues à Vichy.

Là, elles s'étaient logées dans l'hôtel le plus modeste; mais, comme la société qui fréquente Vichy est généralement fort bien composée, les personnes les plus comme il faut se contentent d'un logement souvent très-exigu, laissant les étrangers s'emparer des plus beaux appartements pour y faire parade de leur luxe et de leur fortune.

Madame de Marsanne, se trouvant fort bien du régime des eaux, avait prolongé son séjour à

Vichy beaucoup plus qu'elle n'en avait d'abord l'intention.

La vie qu'on y menait était aussi régulière que celle de Paris : on allait deux fois par jour prendre des eaux à la fontaine, puis on se promenait, on dînait chez soi, l'hôte se chargeant de fournir les repas; ensuite, on retournait à la promenade et l'on se couchait de bonne heure.

Dans ces promenades si fréquentes, on rencontrait souvent les mêmes personnes.

La comtesse de Marsanne, toujours roide et compassée, faisait peu attention aux figures qui passaient devant elle ; il est probable qu'on en usait de même à son égard. Mais avec sa nièce, cela était différent : Adrienne était assez jolie, assez gracieuse pour être remarquée; parmi tout ce monde qui allait boire de l'eau à la même source que la comtesse, on s'était informé de cette charmante jeune fille, qui n'avait pas l'air malade du tout, mais qui buvait de l'eau pour faire plaisir à sa tante. En sachant qui elle était, on avait compris que ces dames n'étaient pas de celles qui vont à Vichy pour y faire des conquêtes, et l'on s'était contenté d'admirer Adrienne.

Un jeune homme, qui pourtant se tenait toujours loin de la foule, et semblait rechercher de

préférence les promenades les moins fréquentées, avait aussi remarqué la nièce de la comtesse, et sa vue avait fait sur son cœur la plus vive impression.

Le hasard l'avait servi, car, de son côté, madame de Marsanne cherchant pour ses promenades à ne pas se trouver sans cesse au milieu d'un monde dont les toilettes faisaient beaucoup pâlir la sienne, elle dirigeait souvent ses pas vers des sentiers solitaires où le jeune homme ne manquait pas de se trouver.

D'abord ce monsieur s'était contenté de s'incliner devant ces dames, puis il les avait saluées plus profondément.

Adrienne avait alors remarqué cet inconnu qui se trouvait presque toujours sur sa route, elle avait fait plus attention à lui, et l'examen n'avait pas été défavorable au jeune homme.

Il avait une figure distinguée et cet air mélancolique qui généralement intéresse les demoiselles, je ne dis pas les dames, parce que celles-ci, ayant plus d'expérience, se méfient quelquefois de ces airs-là.

Celui-ci était pâle et maigre, on pouvait présumer que le séjour de Vichy lui avait été ordonné par les médecins; d'ailleurs, sa mise, quoique

convenable, était tellement modeste, que rien n'annonçait en lui un homme qui voyage seulement pour son plaisir.

Un jour, la tante et la nièce s'étant aventurées plus avant dans les montagnes pour admirer un site magnifique, en franchissant un passage difficile, le pied avait glissé à la comtesse, qui allait descendre plus vite qu'elle ne le voulait une pente fort rapide; mais Adrienne avait poussé un cri, et presque aussitôt le jeune homme pâle, que l'on n'avait pas encore aperçu, était sorti de derrière un bouquet d'arbres et s'était élancé à temps pour empêcher madame de Marsanne de dégringoler.

La vieille dame, qui avait eu très-peur, remercia beaucoup celui qui l'avait arrêtée dans sa chute. La nièce en fit autant, car elle avait tremblé pour sa tante.

Le jeune homme répondit en fort bons termes aux remerciements de ces dames; sa manière de s'exprimer annonçait quelqu'un de très-bien élevé; la comtesse n'avait pas trouvé mauvais que ce monsieur continuât de marcher près d'elles, tout en causant; et, dans la conversation, le jeune homme avait répondu aux questions un peu curieuses qu'elle lui avait adressées, qu'il se nom-

mait Saintclair; qu'ayant perdu ses parents et n'ayant point de fortune, il s'était vu forcé d'utiliser son talent pour le dessin, il donnait des leçons; puis, comme il dessinait aussi bien la figure que le paysage, il faisait des portraits au crayon, au fusain ou à l'aquarelle.

Les médecins lui avaient ordonné le séjour de Vichy pour rétablir sa santé un peu chancelante, et il se trouvait fort bien de ce séjour, ayant plusieurs fois pu utiliser son talent en faisant les portraits des étrangers qui venaient aux eaux.

Alors, comme si le hasard avait parfaitement arrangé les choses, il se trouva que la charmante Adrienne avait un goût très-prononcé pour le dessin.

Plusieurs fois, elle avait témoigné à sa tante le plaisir qu'elle goûterait à reproduire sur le papier les sites pittoresques qu'elle avait sous les yeux, et sa tante avait soupiré en lui répondant qu'elle regrettrait bien que son peu de fortune ne lui eût pas permis de lui avoir tous les maîtres que l'on donne habituellement aux demoiselles bien nées.

Mais cette rencontre n'avait pas manqué d'augmenter la vocation de la jeune fille pour dessiner le paysage, et elle s'était écriée, un peu imprudemment peut-être :

— Ah! monsieur... que vous êtes heureux de savoir le dessin!... C'est un talent que j'aurais bien voulu posséder; il me semble que l'on ne doit jamais s'ennuyer quand on peut, avec un crayon, copier tout ce qui nous plaît.

La musique, c'est bien agréable, assurément; mais on ne peut pas emporter son piano à la promenade, tandis que l'on peut toujours avoir sur soi son carnet et des crayons.

A cela, le jeune Saintclair n'avait pas manqué de répondre que, pendant le séjour de ces dames à Vichy, il s'estimerait fort heureux de pouvoir donner des leçons de dessin à une personne qui avait tant de vocation pour cet art. Il avait ajouté qu'il le ferait sans intérêt, se trouvant trop heureux d'avoir fait la connaissance de personnes aussi distinguées; que, d'ailleurs, cela lui rendrait un véritable service, parce que, reçu chez la comtesse de Marsanne, cela lui ouvrirait les portes de toutes les personnes du grand monde qui se trouvaient à Vichy.

Enfin, le jeune homme avait été si poli, si convenable, que la tante s'était laissé convaincre, et dès le lendemain sa nièce recevait des leçons de dessin de M. Saintclair.

La jolie demoiselle avait fait des progrès rapides.

Il est à remarquer qu'une élève fait toujours des progrès rapides quand son maître lui plaît. Elle étudiait son dessin toute la journée; quand on allait en promenade, M. Saintclair accompagnait ces dames, et lorsqu'on découvrait un point de vue digne d'être saisi, on s'asseyait sur l'herbe. Adrienne ouvrait bien vite l'album qu'elle avait acheté, et, guidée par les conseils de son maître, se mettait à copier le paysage.

Madame de Marsanne se montrait peut-être imprudente en permettant au maître de dessin de les accompagner sans cesse. Mais celui-ci était si respectueux, si circonspect près de son élève, que cela devait éloigner toute crainte; d'ailleurs, la tante assistait toujours aux leçons que prenait sa nièce et ne laissait jamais le jeune Saintclair en tête-à-tête avec son élève.

Tout cela n'empêcha pas le maître de dessin de devenir bien triste, et la jeune fille de pousser un gros soupir, lorsque la comtesse annonça un matin à sa nièce que leur séjour à Vichy ne pouvait pas se prolonger plus longtemps, et que le lendemain elles retourneraient à Paris.

Le maître et l'élève s'étaient compris sans se parler; on parle si bien avec les yeux! Mais il n'y avait pas moyen d'éviter cette séparation; il fallut

faire ses adieux; seulement, Saintclair demanda à la comtesse la permission d'aller quelquefois connaître les progrès de son élève et lui donner encore quelques conseils, lorsqu'il serait à Paris.

Cette permission lui fut accordée sans difficulté, et l'on se sépara moins malheureux, puisqu'on avait en perspective l'espérance de se revoir; l'espérance!... cette étoile qui brille à nos yeux dans tout le cours de notre carrière et qui ne s'éteint ordinairement qu'avec nous.

Vous connaissez maintenant ces dames qui occupaient, depuis leur retour de Vichy, le second étage dans l'ancien hôtel de Villagier, et auxquelles Robertin témoignait tant de considération. De son côté, la comtesse était enchantée de son logement et fort satisfaite de son concierge.

Une fois, cependant, un incident imprévu avait failli la faire changer de sentiments et lui donner un moment la pensée de déménager.

C'était une après-midi : tout d'un coup la bonne, cuisinière de la comtesse, arrive devant sa maîtresse d'un air effaré en s'écriant :

— Mon Dieu ! madame, je ne sais pas comment cela s'est fait... c'est-à-dire si ; je présume que c'est en faisant de la friture... enfin j'en aurai renversé sur le feu, et il a pris à la cheminée...

— Comment! vous avez mis le feu dans la cheminée?...

— Oui, madame; cela sort déjà en flammes par le tuyau sur le toit... Le monsieur du troisième vient de m'en avertir...

— Oh! mais il faut aller chercher les pompiers... courez bien vite... demandez au concierge où est le poste le plus voisin... Allez, allez!... hâtez-vous!...

La domestique descend rapidement l'escalier; elle trouve en bas le concierge, qui lui dit :

— Où courez-vous ainsi?

— Ah! monsieur Robertin, le feu est dans la cheminée de ma cuisine!... Où trouve-t-on les pompiers? Je cours vite les chercher... Il faut qu'ils montent sur le toit pour éteindre le feu... Indiquez-moi bien vite un poste...

Mais, au lieu d'indiquer un poste de pompiers, le concierge, dont les traits se sont contractés, court à la porte cochère, la ferme et en fait autant de la porte de sa loge, pour que personne ne puisse se tirer le cordon.

— Eh bien, monsieur Robertin, que faites-vous donc là?... Vous fermez la porte au lieu de l'ouvrir, quand je vous dis qu'il faut que j'aille chercher les pompiers?

— C'est inutile, mademoiselle, nous n'avons pas besoin de pompiers, j'éteindrai moi-même le feu...

— Mais ce n'est pas votre état de marcher sur les toits; il vaut toujours bien mieux avoir des gens qui s'y entendent... Ouvrez-moi... laissez-moi sortir...

— Non, mademoiselle, personne ne sortira! Je ne veux pas que ma maison soit envahie par la foule... dans laquelle se glissent souvent des gens qui profitent du désordre pour voler... Je vous répète que personne ne sortira avant que le feu ne soit éteint!...

— Ah! par exemple, c'est trop fort, cela! et si le feu fait des progrès... s'il gagne les appartements, vous nous empêcherez donc de nous sauver?... Mais vous n'en avez pas le droit, concierge, vous n'en avez pas le droit!...

Robertin n'écoutait plus la cuisinière; il avait été à sa pompe emplir deux seaux d'eau, avec lesquels il était monté jusqu'au dernier étage. Là, il avait trouvé la vieille bonne se lamentant dans le corridor, en s'écriant qu'on allait la laisser brûler. Le concierge, sans lui en demander la permission, était entré dans sa chambre, avait ouvert la fenêtre et grimpé sur le toit; le locataire du troisième,

qui l'avait vu passer, l'avait suivi, apportant aussi deux seaux pleins d'eau. Il avait passé les seaux à Robertin ; celui-ci avait marché sur le toit avec la même assurance qu'un pompier. Il s'était dirigé vers le tuyau d'où sortait la flamme, avait versé de l'eau dedans, et, après le quatrième seau, le feu était complètement éteint.

Pendant que Robertin travaillait sur le toit, la cuisinière était retournée près de sa maîtresse, en s'écriant :

— Ah ! madame ! nous sommes perdues... nous allons toutes rôtir !...

— Comment ! que me dites-vous là, Marguerite ? est-ce que vous n'avez pas trouvé de pompiers ?

— Eh ! madame ! comment les trouver, puisqu'il n'y a pas moyen de sortir... puisque ce monstre de concierge a fermé à clef sa porte cochère, et m'a déclaré que personne ne sortirait de la maison tant qu'il y aurait le feu ?

— Quoi !... le concierge vous a empêchée d'aller querir les pompiers ?

— Oui, madame... Nous sommes bloquées ici ! il nous est même défendu de nous sauver, si le feu nous gagne.

— Mais ce n'est pas possible ! cela ne s'est ja-

mais vu... Ah! je vais aller lui parler, moi, à ce concierge!... Être enfermée dans sa maison par son portier!...

— Il faudra déménager, madame, si toutefois nous ne sommes pas bientôt rôties.

Au moment où la comtesse se disposait à sortir, Robertin entre brusquement chez elle et lui dit :

— Madame la comtesse, j'ai l'honneur de venir vous annoncer que le feu est complètement éteint, et que vous n'avez pas la plus légère crainte à avoir.

Madame de Marsanne demeure interdite, mais bientôt elle répond :

— Le feu est éteint ? et qui donc l'a éteint, monsieur, puisque vous avez empêché ma domestique d'aller chercher les pompiers ?

— Moi, madame.

— Vous ! quoi ! vous ?... tout seul ?

— Oui, madame, et je savais bien que je saurais l'éteindre seul. Un feu de cheminée n'est pas une chose bien effrayante, et cela ne valait vraiment pas la peine de déranger les pompiers.

— Pourtant, monsieur, si cela me rassurait, moi, d'avoir les pompiers, pourquoi empêcher ma

bonne de sortir? Pourquoi nous enfermer dans la maison? Vous n'en avez pas le droit.

— Madame, en laissant sortir votre cuisinière, qui n'aurait pas manqué de dire à tous les voisins que nous avions le feu; j'aurais d'abord répandu l'alarme dans le quartier : de peu de chose on fait sur-le-champ une grande affaire. La foule se serait précipitée dans la maison avec les pompiers, et dans les foules il se glisse toujours des gens qui cherchent à voler.

« Voilà, madame la comtesse, ce dont j'ai voulu vous garantir, sachant fort bien, du reste, que vous ne couriez pas le moindre danger. »

Le concierge salue respectueusement et se retire.

Quand il est parti, la cuisinière s'écrie :

— C'est égal, madame, vous ferez bien de déménager; il ne faut pas rester dans une maison où un portier se permet de vous empêcher de sortir...

La comtesse se contente de secouer la tête et renvoie sa domestique, en lui disant :

— Il faudra aussi, Marguerite, tâcher de ne plus mettre le feu quand vous ferez de la friture.

Puis madame de Marsanne réfléchit et se dit :

— Non, je ne quitterai pas mon logement, qui est si beau et si peu cher!... Ce concierge avait un but louable en agissant comme il l'a fait!... Et puis, après tout, on ne met pas le feu tous les jours!

VIII

EN BALLON

Pigeonnier vient d'entrer dans la belle loge de Droguin, qu'il trouve attaquant sa choucroute et l'arrosant avec de la bière de Strasbourg.

Il se pose devant lui en hereule et s'écrie :

— Suisse incorruptible, je viens vous apprendre une bonne nouvelle : on monte maintenant en ballon et l'on va dans les airs pour cinq francs !... Il y a quelques jours, c'était encore dix francs, aujourd'hui c'est cinq francs.

« Il faut profiter de cette baisse, voisin, car cela pourrait remonter : avec les ballons il doit y avoir souvent de la hausse et de la baisse.

« Voyons, quand faisons-nous notre voyage aérien ?

— Comment ! Pigeonnier, on peut se faire enlever le ballon ?... je veux dire en ballon pour cinq francs ! Vous en êtes sûr ?

— Parbleu ! c'est affiché, vous pouvez vous en assurer vous-même.

— Oh ! mais c'est charmant ! Comme vous dites, il faut profiter du bon marché. Justement mon tailleur m'a apporté mon habit neuf, qui me va comme un gant... Je vais courir chez le charcutier, savoir s'il peut me remplacer demain... cela vous va-t-il, à vous, demain ?

— Tout me va, à moi, je suis libre comme l'air, depuis que j'ai dit adieu aux pruneaux, que je ne regrette pas.

— Alors, nous irions demain dans le sein des airs !... O Dieu !... le sein des airs !... comme on doit y être mollement !... Comme je prendrai des notes sur les impressions que l'on doit éprouver !

— Alexandre Dumas a fait ses impressions de voyage, vous ferez vos impressions de ballon, comme pendant.

— Je cours chez le charcutier... Ah ! diable ! mais ma fille n'est pas là pour garder ma loge.

— Votre fille ! il me semble qu'elle n'y est jamais, ici.

— Ah ! elle a tant d'élèves !... et pourtant elle ne gagne pas encore assez d'argent pour subvenir à sa toilette.

« Mais aussi quelles toilettes, Pigeonnier ! elle éclipse toute la rue. Quand elle sort, tous les voisins se mettent sur leur porte. C'est au point qu'elle m'a dit dernièrement :

« Mon père, si cela continue, il faudra que je ne sorte plus à pied, car il accourt tant de monde pour me voir passer, que cela m'empêche de marcher. »

« Hein ! Pigeonnier, il me semble qu'on a le droit d'être fier quand on a une fille qui produit autant d'effet que le bœuf gras ?

— Cela dépend de la manière de voir. Allez donc trouver votre remplaçant, moi je garderai votre loge.

— Vous auriez cette complaisance ? Alors, j'y cours. Ah ! en mon absence, afin que mes escaliers ne soient point foulés par des gens sales ou crottés, si l'on vient demander quelqu'un, répondez toujours : « Il n'y a personne ! »

— Pour tout le monde ?

— Pour tout le monde indistinctement.

— Mais si les personnes y sont ?

— Ça ne fait rien. C'est une mesure que je prends souvent quand je ne veux pas être dérangé. On répond : « Ils sont sortis ! » Le monde s'en va ; il en est quitte pour revenir !

— Il suffit, suisse, on observera la consigne.

Droguin est parti ; il n'y a pas deux minutes qu'il a quitté sa loge, lorsqu'un vieux monsieur, fort bien couvert, mais porteur d'une de ces figures qui annoncent quelqu'un habitué à gober tout ce qu'on lui débite, entr'ouvre doucement la porte à glace, en disant d'une voix flûtée :

— Je vais chez madame Mariné !...

— Il n'y a personne !...

— Comment ! il n'y a personne ?... Mais madame Mariné doit y être toujours ?

— Elle est sortie.

— Sortie !... Mais avant-hier je suis venu ; elle était gravement malade... on en désespérait... ses jambes étaient enflées... et vous me dites qu'elle est sortie...

« Mon Dieu ! portier, vous me faites trembler... Est-ce qu'un malheur serait arrivé ? est-ce qu'elle serait morte ?... »

— Elle est sortie !

— Ah! plus de doute... Je vous comprends...
Sortie! pour ne plus rentrer!

— Il n'y a personne!...

— Ah! cette pauvre madame Mariné!...

Le vieux monsieur tire son mouchoir, se mouche trois fois de suite, essuie ses yeux, puis balbutie :

— Ah! cela me fait bien de la peine!... Je connaissais Virginie, — c'était son nom de demoiselle, — depuis plus de trente ans... Elle me confiait ses pensées les plus intimes... Il n'y a pas encore trois semaines qu'elle me dit : « Floricourt... c'est mon nom, je veux goûter de la célèbre *Revalessière Dubary*; vous m'en achèterez un paquet quand j'irai mieux. » Hélas! elle n'a pas eu le temps de prendre son paquet.

« Ah! quel coup cela va porter à sa sœur, cette bonne madame Mitonneau!... Elle ne se doute de rien... On lui a caché la fatale nouvelle!... Mais je crois qu'il est de mon devoir de la préparer doucement à cet événement... Elle est souffrante aussi, quelqu'un pourrait lui annoncer brusquement la mort de Virginie... Ce serait dangereux, je vais aller la préparer.

« Ah! mon Dieu! ce que c'est que de nous!...

Et dire qu'on est encore vivant cinq minutes avant d'être mort!... »

Le vieux Floricourt s'éloigne en tenant son mouchoir sur ses yeux, tandis que Pigeonnier étouffe de rire dans la loge, en se disant :

— Va donc, vieux *la Palisse*, va donc apprendre la mort de madame Mariné à sa sœur! Je t'ai dit qu'elle était sortie. Tu veux qu'elle soit défunte, ça ne me regarde pas, j'ai suivi ma consigne.

Droguin ne tarde pas à revenir; il est fort content : le charcutier peut venir le remplacer le lendemain. De deux heures à cinq, on aura tout le temps d'aller à l'Hippodrome.

Pigeonnier promet de venir prendre Droguin à deux heures précises, et s'en va sans avoir conté au suisse l'affaire touchant madame Mariné.

Le lendemain, le suisse se fait superbe : il a un habit neuf, un gilet blanc, un pantalon de nankin, qui lui est trop étroit, et des souliers vernis. Il va se montrer à sa fille, qui est prête à partir pour donner ses leçons et lui dit :

— Comment me trouves-tu, toi, qui maintenant te connais en beau monde?

— Vous êtes très-bien mis, mon père; il n'y a que le pantalon de nankin qui jure un peu avec le

reste de votre toilette : d'abord on ne porte plus de nankin.

— Pourquoi cela ? c'est très-frais.

— Ce n'est plus la mode. Ensuite le vôtre a l'air de vous gêner beaucoup ; je gagerais que vous n'êtes pas à votre aise dedans.

— Je conviens qu'il me gêne un peu. Il paraît que j'ai pris du ventre ; ça ne fait pas de mal pour un suisse, mais ça ne fait pas de bien pour les pantalons.

« N'importe, ça ira... d'ailleurs je n'ai pas d'autres pantalons d'été... pour être élégant.

— Où donc allez-vous, mon père, que vous vous êtes fait si beau ?

— Ma fille, soyez fière de votre père !... Je vais aller en ballon. Il me semble que c'est un titre à la gloire. Quand on te demandera ce que fait l'auteur de tes jours, tu pourras, sans mentir, répondre : Il va en ballon !...

— Ah ! vous allez monter en ballon ! Mais, en effet, cela prouve déjà que vous êtes courageux ! car tout le monde n'ose pas s'aventurer dans les airs.

— Oh ! pour le courage, Iphigénie, tu peux te flatter d'avoir tout ce qu'il y a de mieux en père !... Je suis très-calme dans le danger !... Je ne m'y

suis jamais trouvé, c'est vrai, mais je sens que je le braverais, et, dans un combat, je défilerais trois hommes... peut-être quatre!... Je ne me suis jamais battu, c'est vrai! mais pourquoi? Parce que je connais ma force et que je crains d'en abuser. L'homme fort, vois-tu, ma fille, l'homme fort ne se bat jamais! Il sait qu'il est fort, et ça lui suffit.

— Eh bien, mon père, je vous souhaite un heureux voyage.

— Je te raconterai tout ce que j'aurai observé dans les airs; je prendrai des notes, que je te communiquerai.

Iphigénie est partie. Le suisse se promène toute la matinée de long en large dans sa loge : il espère, en marchant, donner plus de jeu à son pantalon.

Le charcutier est ponctuel, il arrive un peu avant deux heures, ainsi qu'il l'avait promis. C'est un homme colossal; il est plus grand et beaucoup plus gros que Droguin, qui le regarde avec admiration, en se disant :

— Je serai suffisamment remplacé; l'étoffe ne manque pas.

Le remplaçant examine le fauteuil dans lequel il doit s'asseoir, il l'essaye, le trouve un peu petit, mais il finit par s'y introduire.

On n'attend plus que Pigeonnier, mais il se montre exact aussi. A deux heures précises il pénètre dans la loge. Pimpant, frétilant et toujours disposé à rire. Il a fait une espèce de toilette; cependant il a un paletot très-long et très-fripé.

Le suisse lui dit d'un air d'importance:

— Comment! mon cher voisin, vous n'avez pas mis un habit pour aller en ballon?

— Mais je n'en vois pas trop la nécessité. Je n'ai pas lu dans les journaux que l'habit était de rigueur pour faire une promenade en l'air.

— Il y a de ces choses qu'on n'a pas besoin de dire et qui se devinent. Nous allons nous trouver avec un monde très-élevé!

— Nous serons aussi élevés que lui quand le ballon montera. Au reste, j'avais une excellente raison pour ne pas mettre un habit... c'est que je n'en ai pas.

— Ceci coupe court à tout. Partons! Monsieur Beaulard, je vous ai donné mes instructions, ne vous en écartez pas.

— Soyez tranquille, monsieur Droguin!... Je ne suis pas un enfant!

— Fichtre! vous n'en avez pas l'air.

— Si ses instructions sont dans le genre de

celles qu'il m'a données, se dit Pigeonnier, ça doit être bien agréable pour les locataires !

On part pour l'Hippodrome. Le temps est superbe. Droguin se carre dans sa toilette et dit à son compagnon :

— Avouez que j'ai un bien bel habit ! Comme c'est coupé ! comme c'est bien fait !

— Oui, mais un peu court par derrière.

— C'est la mode, cela donne l'air plus jeune

— Il est presque aussi court que les *ne te gêne pas dans le parc*, que portent les gandins.

— C'est plus dégagé, c'est bon genre. Tenez, soyez franc : vous voudriez bien avoir mon habit ?

— Ma foi, non, je le trouverais trop écourlé.

— Mon cher, avec votre immense redingote à la propriétaire, qui ne se porte plus, je suis forcé de vous dire que vous avez l'air d'un cocher... ah ! ah ! ah !

— Riez tant que vous voudrez, je m'en moque. Au reste, si vous avez un bel habit, vous avez un bien drôle de pantalon !

— Qu'a-t-il de si drôle ? c'est du nankin.

— Oui, mais ce nankin-là est d'un jaune... ou plutôt il est couleur de chair, et le pantalon vous colle tellement, que vous avez l'air de n'en pas avoir du tout !

— Oh ! quelle mauvaise plaisanterie !... farceur de Pigeonnier !... il me dit cela parce qu'il est vexé de n'avoir pas un habit comme le mien.

Ces messieurs arrivent à l'Hippodrome.

Il y avait beaucoup de monde ; les curieux qui voulaient voir l'ascension, les amateurs qui se demandaient s'ils monteraient dans le prochain convoi, ou attendraient que la journée fût plus avancée.

En apercevant cet énorme ballon, qui se balançait à peine dans l'air, et la nacelle qui est dessous, le suisse a changé de couleur ; il presse le bras de son compagnon en lui disant :

— Est-ce que c'est là dedans que nous irons ?

— Assurément, le ballon est superbe !...

— Oui, mais cette corbeille qui est en dessous, ça ne m'a pas l'air bien solide...

— C'est assez solide, apparemment. Croyez-vous donc que l'on n'a pas étudié ce qu'il fallait employer pour faire la nacelle ?

— Si... mais celle-ci m'a l'air bien léger !...

— Est-ce que vous auriez voulu qu'elle fût en moellons ?... Approchons-nous...

— Vous croyez qu'il faut nous approcher ?...

— Si nous voulons monter !... croyez-vous que le ballon viendra nous chercher ?... Venez donc...

Voilà déjà des personnes qui se placent... Vous n'avancez pas?...

— C'est mon pantalon qui me gêne un peu pour marcher... mais il ne peut pas tenir beaucoup de monde dans cette corbeille?...

— Soyez tranquille, on n'y reçoit que le nombre qui peut tenir... Voyons, papa Droguin, venez-vous?... Est-ce que vous reculez, maintenant?

— Moi, reculer! par exemple!...

Et M. Droguin, qui ne songe plus à se fâcher parce que Pigeonnier l'appelle papa, se décide enfin à s'approcher du ballon, mais il y va comme une victime qu'on mène au supplice.

Cependant ces messieurs payent leurs places et se dirigent vers la nacelle, dans laquelle il y a déjà sept messieurs et une dame.

— Prenez place, messieurs, nous allons bientôt partir, dit l'aéronaute qui accompagne les voyageurs.

— Je crois qu'il n'y a plus de place, dit Droguin.

— Oh! pardonnez-moi, monsieur, on peut y tenir quatorze...

— Allons, cher ami, levez la jambe, et en nacelle!...

Il n'y avait pas moyen de tergiverser, à moins

de déclarer qu'on ne voulait plus se faire enlever. Droguin lève la jambe, manque d'écraser le pied d'un monsieur, et se trouve enfin dans la nacelle ; Pigeonnier est presque aussitôt à son côté.

Le suisse regarde autour de lui, en faisant des yeux effarés ; il se cramponne au bras de son compagnon, en murmurant :

— On n'est pas solide, ici... la terre remue sous moi...

— Mais vous n'êtes plus sur la terre, puisque vous êtes dans la nacelle.

— C'est vrai... nous avons peut-être eu tort de nous aventurer dans toutes ces ficelles...

— Comment ! papa Droguin, est-ce que vous avez peur ?

— Peur !... par exemple !... mais je réfléchis que j'ai été bien imprudent de confier ma porte à Beaulard...

Un monsieur entre encore dans la nacelle ; l'aéronaute s'y place aussi, en disant :

— Allons, messieurs, asseyez-vous, nous allons partir !...

— Asseyons-nous, papa Droguin...

— Où cela ? je ne vois pas de place.

— Si fait, en voilà près de ce beau monsieur à

favoris à côtelettes et que je parierais être un Anglais...

— Parce qu'il a des favoris en côtelettes?...

— Non, mais parce qu'il vient de dire : *God dem !*

— Moi aussi, je dis quelquefois *God dem !* quand je suis en colère, et je ne suis pas Anglais pour ça!...

— Asseyez-vous donc, messieurs !

Pigeonnier fait asseoir son compagnon près de l'individu qui, en effet, est un Anglais ; il se place à côté de lui, le ballon monte dans les airs!...

La dame qui est dans la nacelle pousse un petit cri de joie en disant :

— Ah ! que c'est gentil de se sentir enlevée ainsi !

— Ça ne va pas assez vite, dit un jeune homme.

— Moa, dit l'Anglais, je me ferai faire des ailes, et j'irai dans les airs bien plus rapidement que ce grosse machine !

— Prenez garde, milord, beaucoup d'inventeurs ont voulu aussi se faire des ailes et ont essayé de planer dans les airs ; aucun n'y a réussi, et quelques-uns y ont trouvé la mort...

— Aoh !... je volerai autrement que les autres.

Cependant, depuis que le ballon monte, Droguin est devenu verdâtre. Il balbutie :

— Ça me fait un singulier effet... ça me donne le mal de mer...

Pigeonnier, qui veut toujours faire le loustic, s'écrie :

— Mais regardez donc au-dessous de vous, c'est très-amusant : on voit tout Paris en bas de soi !

Les voyageurs daignent rire du calembour, mais Droguin, qui a avancé sa tête pour regarder en bas, la rentre aussitôt dans la nacelle, en murmurant :

— Ah ! je vais me trouver mal !... Conducteur, je veux descendre, arrêtez-moi !

Tout le monde se met à rire, et la dame s'écrie :

— Ce monsieur se croit apparemment dans un omnibus !

— Mon cher Droguin, quand on est en ballon, c'est comme en chemin de fer, on ne s'arrête qu'aux stations. C'est même fort rare, en ballon, de trouver une station.

— Je vous dis, Pigeonnier, que la tête me tourne... Je vais tomber...

— Il n'y a pas de danger.

— Si... si... ce vide me fait mal à voir, il m'attire...

— Fermez les yeux.

— Je suis capable de me précipiter en dehors.

— Je vous retiendrai...

— Non... Alors, laissez-moi me coucher à plat ventre dans cette balançoire...

— Quelle idée! vous allez gâter votre bel habit!...

Mais Droguin n'écoute plus rien; il se coule dans le fond de la nacelle et s'y étend sur le ventre.

— Qu'est-ce que ce *mossieur* il *volait* chercher sous nos pieds? dit l'Anglais.

— Ne faites pas attention, milord; mon ami est un original, il veut faire des observations géologiques...

— Jolie manière d'aller en ballon! s'écrie la dame.

— Mais il est toqué, votre ami! dit un autre voyageur en poussant un peu Droguin avec son pied.

Le suisse, qui a senti un pied se poser sur son dos, fait un mouvement brusque pour se reculer... Ce mouvement donne lieu à un craquement très-fort, annonçant une étoffe qui se déchire.

— Ah! mon Dieu! est-ce que le ballon crève? s'écrie la dame, qui a entendu le bruit produit par le craquement de la culotte de M. Droguin.

— Nous allons tous périr ! crie un vieux monsieur.

— Non, non, que tout le monde se rassure, dit Pigeonnier. Ce n'est pas le ballon qui a craqué, c'est le pantalon de mon ami... Il était fort gêné dedans, et en se retournant... vous comprenez... Je crains même que la déchirure ne soit considérable.

« Ne bougez plus, papa Droguin, ne remuez pas !... sans quoi vous pourriez offenser la vue des voyageurs et surtout de la dame qui est avec nous dans la nacelle... Avec cela que vous avez un habit si écourté !... Enfin, je vais veiller sur les pans et faire en sorte qu'ils ne s'écartent pas.

M. Droguin ne répond que par un grognement sourd, et l'Anglais s'écrie :

— C'est la première fois que je vois aller en ballon de cette manière... c'est peut-être fort agréable... J'ai envie de m'étendre aussi sur le ventre à côté du *grosse monsieur* !

— De grâce, milord, ne faites pas cela ! dit la dame, nous ne saurions plus où mettre nos pieds.

— Pigeonnier !... Pigeonnier ! murmure le suisse sans relever la tête : Est-ce que nous allons jusqu'au soleil ?

— Non, je ne pense pas que nous allions jusque-là... Je crois même que nous ne montons plus...

« O le beau coup d'œil, cher ami, le beau coup d'œil!... Si vous saviez ce que vous perdez, vous quitteriez bien vite votre position horizontale!...

— Ah! s'il pouvait passer un oiseau, dit l'Anglais, j'ai apporté un revolver, je le tirerais au vol.

— Tirer des coups de feu en ballon, cela me semble bien imprudent, réplique un voyageur, la balle peut se diriger de travers, vous pourriez tuer le ballon et nous avec!...

— Je veux descendre!... je veux descendre! crie Droguin d'une voix altérée par la frayeur.

— Soyez satisfait, répond Pigeonnier, il paraît que nous avons fait notre demi-heure, car nous descendons.

« Ah! comme le temps passe vite en l'air!

— Saperlotte! il m'a semblé bien long à moi!

IX

UN REVENANT

Le ballon est descendu, la nacelle touche la terre. Chacun se précipite alors pour en sortir. Mais Pigeonnier dit à Droguin :

— Ne vous pressez pas, levez-vous doucement, avec précaution... Vous allez vous apercevoir de quelque chose.

— Quoi donc ? est-ce que je suis blessé ?

— Ce n'est pas vous qui êtes blessé, c'est votre pantalon.

Droguin se lève, se regarde, et pousse un cri d'effroi en voyant cette solution de continuité qui, du fond de son pantalon, arrive jusque sur le devant.

Il demeure stupéfait et n'ose plus bouger. Il regarde Pigeonnier, qui rit de la figure qu'il fait et balbutie :

— Ah ! mon Dieu ! mais il m'est impossible de me montrer comme cela dans la rue !

— Oui, car vous vous montreriez trop.

— Que vais-je devenir ? Encore s'il faisait nuit !

— Écoutez : restez dans cette nacelle, reprenez votre position horizontale et faites toutes les ascensions jusqu'à la nuit. Alors vous vous risquerez.

— Que je fasse toutes les ascensions ! merci ! Il est joli, votre conseil. Non, il faut que je retourne chez moi... Ah ! il y a un moyen de me tirer d'affaire.

« Pigeonnier, mon cher ami, prêtez-moi votre redingote à la propriétaire, elle est très-longue, très-ample, elle cachera parfaitement mon pantalon,

— Ah ! vous ne la trouvez plus ridicule à présent, ma vaste redingote ! mais je n'ai pas de rancune, moi, je veux bien vous la prêter... alors donnez-moi votre habit.

— Mon habit ? pourquoi ? Je mettrai fort bien votre redingote par-dessus mon habit.

— Il est charmant ! D'honneur, papa Droguin, je

vous trouve charmant ! Alors, moi, je m'en irai en manches de chemise?...

— Ah ! c'est juste !... pardon, je n'y pensais pas... je vais vous donner mon habit... mon superbe habit ! Vous en aurez bien soin, Pigeonnier... ?

— Dépêchez-vous donc ! voilà déjà plusieurs fois que l'on me fait signe de quitter la nacelle.

L'échange se fait. Droguin ôte son habit et endosse la redingote, qu'il boutonne avec soin jusqu'en bas. Pigeonnier met le bel habit, qui lui est trop large, mais dans lequel il se pavane.

Ces messieurs quittent l'Hippodrome, le suisse marchant à petits pas pour que les pans de sa redingote ne voltigent pas, Pigeonnier souriant, faisant le beau et regardant son compagnon d'un air railleur en lui disant :

— Cher ami, écrirez-vous vos impressions de ballon ?

— Monsieur Pigeonnier, votre air moqueur ne saurait m'attaquer. J'ai eu mal au cœur. Je me suis senti indisposé, ce n'est pas ma faute, je me suis étendu dans le fond de la nacelle, parce que, la tête me tournant, je craignais de trébucher et de tomber sur la société. Que voyez-vous dans tout cela de risible ?

— Rien, oh ! rien... excepté la figure que vous faites dans ma redingote.

— Si vous croyez que vous êtes bien avec mon habit... !

— Voulez-vous que nous reprenions chacun ce qui nous appartient ? Soit, je le veux bien.

— Pigeonnier, vous abusez de votre position.

— Laissez-moi donc rire de la vôtre, il y a de quoi.

Mais lorsque ces messieurs arrivent dans leur quartier, les voisins qui les connaissent et les ont vus partir, les regardent cette fois avec étonnement, en se disant :

— C'est bien singulier ! tantôt le père Droguin était en habit, il se carrait même dedans, et Pigeonnier portait une redingote... A présent c'est le suisse qui est enveloppé dans la redingote et Pigeonnier qui a l'habit. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Nous nous sommes sans doute trompés.

— Nullement. D'ailleurs on voit bien que Pigeonnier a un habit du père Droguin, il danse dedans.

Le suisse, qui s'aperçoit qu'on le regarde en riant, a hâte d'arriver chez lui. Mais lorsqu'ils ap-

prochent de sa maison, il voit beaucoup de monde rassemblé devant sa porte cochère, on parle avec vivacité, les voisins sont aux fenêtres, il y a même un sergent de ville au milieu d'un groupe et un liacre stationne dans la foule.

— Ah! mon Dieu! qu'est-il donc arrivé dans ma superbe maison? s'écrie Droguin.

— A coup sûr il s'y passe quelque chose d'extraordinaire! dit Pigeonnier, et tout ce monde n'est pas amassé là pour rien.

La cause de tout ce bruit, de ce remue-ménage, n'était que la suite de la consigne donnée la veille à Pigeonnier, et que celui-ci avait si rigoureusement suivie.

Le sensible Floricourt, tout en se mouchant et en pleurant son ancienne amie Virginie Mariné, qu'il croyait morte, s'était rendu chez la sœur de celle-ci.

Madame Mitonneau a soixante ans, elle est très-délicate, mange beaucoup, en se plaignant continuellement de ses nerfs; enfin c'est une femme qui s'écoute et qui n'allait pas voir sa sœur malade parce que cela lui aurait fait trop de peine, et puis, qu'elle redoutait le mauvais air que l'on respire toujours près des personnes alitées depuis longtemps.

En voyant arriver Floricourt, qui a le nez comme une betterave, elle lui dit :

— Mon ami, vous avez attrapé un coryza!... cela se voit; votre cerveau est pris.

Floricourt pousse un soupir à éteindre trois chandelles, en balbutiant :

— Ah! ce n'est pas de moi qu'il s'agit... Que ne puis-je, au prix d'un rhume de cerveau, changer l'ordre du destin!

— Mon Dieu, Floricourt, où voulez-vous en venir?... Vous avez une nouvelle fatale à m'apprendre, et vous n'osez pas parler de peur de me faire du mal... avouez-le.

— Ma foi, chère amie, vous lisez si bien sur les physionomies, qu'il est difficile de vous cacher quelque chose!... Je cherchais un biais...

— Non, point de biais... allez droit au but, les réticences ne servent qu'à nous impatienter. Je gage qu'il s'agit de ma sœur?...

— Hélas! oui.

— La dernière fois que vous l'avez vue, elle était très-mal, m'avez-vous dit?

— Hélas! hélas!

— Elle est morte, n'est-ce pas!

— Voilà ce que je n'osais vous avouer... mais je vois que vous savez supporter ce coup.

— Mon ami, je m'y attendais. Si l'on s'attend à une chose, lorsqu'elle arrive, elle ne nous fait plus d'effet.

« Pauvre sœur!... de quand est-elle morte?

— On l'a enterrée hier, à ce qu'il paraît.

— Savez-vous quelques détails sur ses derniers moments?... pas beaucoup, parce que cela me ferait du mal... mais un ou deux...

— Je ne sais absolument rien. Le portier m'a appris brusquement sa mort, cela m'a saisi... Je suis parti tout étourdi du coup!... Je n'ai rien demandé à ce portier.

— Alors vous n'avez pas vu Louise, la servante de ma sœur?

— Je n'ai vu personne, je m'en suis allé tout de suite... je voulais vous préparer...

— Me préparer! me préparer!... ce n'est plus de cela qu'il s'agit; je suis héritière de ma sœur... a-t-on mis les scellés?

— Je ne saurais vous dire... je suis tout de suite venu chez vous pour...

— Pour me préparer... vous me l'avez dit. Mais moi, je n'ai pas une extrême confiance dans cette Louise, une écervelée, qui aime trop à sortir. Il faut que je sache ce qui se passe chez ma sœur,

que j'aïlle prendre possession de tout ce qui m'appartient. Vous m'accompagnerez, Floricourt.

— Désirez-vous que nous y allions tout de suite?

— Oh ! non... enterrée d'hier... l'air doit être encore bien mauvais chez elle... Demain il sera assez temps. Demain, venez me prendre de trois à quatre ; mettez du vinaigre des Quatre-Voleurs dans votre poche. Moi, je me garnirai de camphre, de vétyver... nous pourrons aussi prendre un flacon de chlore... ça ne peut jamais nuire. Ma pauvre sœur!... la dernière fois que vous l'avez vue, sentait-elle mauvais?

— Je ne m'en suis pas aperçu.

— N'importe, je me bourrerai le nez de tabac. Fumez-vous, Floricourt?

— Oh ! jamais, madame.

— Pour demain, tâchez donc de fumer un cigare ; vous l'allumerez un peu avant d'entrer chez ma sœur, l'odeur du cigare chasse le mauvais air.

— Mais, madame, moi qui n'ai jamais fumé de ma vie, je ne sais pas si je pourrai supporter un cigare.. Je n'ai même jamais essayé.

— Eh bien, Floricourt, d'ici à demain, il faut tâcher de vous y habituer.. fumez chez vous des cigarettes. Allez vous préparer, mon ami, et de-

main munissez-vous d'un gros cigare. Vous me ferez bien plaisir.

« Allez, mon ami ; à demain, de trois à quatre. »

Le sensible Floricourt n'est pas enchanté de la besogne qu'on lui impose. Cependant il achète quelques cigarettes de maryland, rentre chez lui, essaye de fumer, tousse, crache, se sent étourdi ; alors il jette sa cigarette au diable, en se disant :

« Demain, j'aurai un énorme cigare, je le mettrai dans ma bouche, je ne l'allumerai pas. Madame Mitonneau me verra aux lèvres un cigare... c'est tout ce qu'il faut. »

Le lendemain, à l'heure dite, Floricourt est allé chercher la sœur de Virginie. On fait venir une voiture et l'on se fait conduire rue du Bac.

Madame Mitonneau a sur elle du camphre, du chlore, du vétyver, des flacons de sels et de vinaigre. Elle est capable d'asphyxier quelqu'un.

— Où est votre cigare ? dit-elle à son cavalier.

Celui-ci lui montre un superbe londrès, et elle lui recommande de l'allumer en descendant de voiture.

On arrive. Pendant que cette dame défripe sa robe sous la porte cochère, Floricourt fait semblant d'allumer son cigare, madame Mitonneau s'appro-

che de la belle loge du suisse, voit un colosse étalé dans un fauteuil et lui dit :

— Nous allons chez ma défunte sœur, madame Mariné. Je pense que sa servante Louise doit être là-haut.

Mais le charcutier, qui s'était profondément endormi, ne répond que par un ronflement très-prononcé.

— Je crois que cet homme dort, dit la dame.

— Ça me fait le même effet, murmure Floricourt.

— Peu importe ! nous n'avons pas besoin de lui pour aller chez Virginie... pourvu que sa bonne y soit...

La bonne n'y était pas. Mais, ainsi que cela lui arrivait souvent quand elle allait dans le voisinage, elle avait laissé la clef après la porte d'entrée.

Madame Mariné demeurait au troisième étage. On monte le premier étage assez vite, le second plus lentement ; au troisième, on s'arrête plusieurs fois.

— Je me sens très-émue, dit madame Mitonneau.

— Et moi aussi, belle dame.

— Mais je ne sens pas votre cigare.

— Il n'est pas encore bien pris.

On arrive sur le palier du troisième. Madame Mitonneau, qui regarde la porte de chez sa sœur, s'écrie :

— La clef est dans la serrure !... Comme cette Louise a peu d'ordre !... On ne doit jamais laisser la clef aux portes, c'est un moyen de se faire voler.

— La domestique est peut-être sortie.

— Elle n'en serait que plus coupable... Entrons.

L'appartement de madame Mariné était tout en enfilade : d'abord une petite antichambre, puis la salle à manger, puis le salon et enfin la chambre à coucher. La cuisine était plus haut.

Madame Mitonneau pénètre dans la petite antichambre et crie :

— Louise, êtes-vous là ?

On ne reçoit aucune réponse.

— Il paraît qu'elle n'y est pas ! dit Floricourt.

— Voilà bien les domestiques ! elle laisse à l'abandon l'appartement de feu sa maîtresse...

« Avançons, Floricourt !... »

On entre dans la salle à manger. Là on s'arrête un moment.

Madame Mitonneau fourre un flacon de vinaigre sous son nez, en disant :

— Cela sent quelque chose ici... Sentez-vous, Floricourt ?

— Non, je ne crois pas !...

— Et votre cigare... pourquoi ne jette-t-il pas de fumée ?

— C'est que je l'avale au lieu de la rendre.

— Vous avez tort... Rendez-la, au lieu de l'avaler... Vous êtes un pauvre fumeur !...

— Je vous avais prévenue.

— Allons, passons dans le salon... Je ne sais pas ce que j'ai... je suis émotionnée.

— Et moi de même. Ah ! c'est que tout nous la rappelle ici...

— Oh ! ce n'est pas cela... c'est l'odeur...

On arrive au salon. Les rideaux rouges des fenêtres sont fermés avec soin, ce qui rend cette pièce assez sombre.

Floricourt semble mal à son aise. La sœur de Virginie inspecte de tous côtés en disant :

— Je ne vois rien de changé ici... Mais quelle idée de fermer tous les rideaux !... on y voit à peine.

— Est-ce que vous irez jusque dans la chambre à coucher de la défunte ?

— Il le faut bien, c'est là où est son secrétaire et où elle serrait son argent.

— Il y fait encore plus noir qu'ici, car les persiennes n'en sont pas ouvertes, autant que j'ai pu voir par la porte à demi fermée.

— Nous ouvrirons les persiennes.

« Eh bien, Floricourt, qu'avez-vous donc ? vous avez la figure toute bouleversée... Vous avalez trop de fumée, mon ami !

— Ah ! madame, ce n'est pas cela... mais votre pauvre sœur !... il me semble que je la vois encore...

— Ma sœur est morte et enterrée... il faut de la philosophie, Floricourt !... Allons, suivez-moi... vous ouvrirez les persiennes.

En disant cela, madame Mitonneau poussait la porte de la chambre à coucher, où Floricourt la suivait en tremblant ; le secrétaire étant près de l'alcôve, elle se dirige de ce côté ; mais à peine a-t-elle fait quelques pas, qu'une tête se soulève un peu de dessus l'oreiller, et une voix prononce d'un ton de mauvaise humeur :

— Qui est-ce qui est donc là ?

Aussitôt madame Mitonneau pousse un cri, Floricourt en pousse deux ; c'est à qui se sauvera le plus vite. Dans sa précipitation, la dame bouscule et jette à terre son compagnon, et elle saute par-

dessus lui comme une écuyère du cirque, en s'écriant :

— Ma sœur revient !... son spectre est dans l'alcôve... il m'a fait des yeux horribles !...

— Oui, j'ai reconnu sa voix ! dit Floricourt en se ramassant et en courant derrière madame Mitonneau.

Tous deux, arrivés sur l'escalier, le descendent quatre à quatre, croyant toujours avoir un fantôme à leurs trousses, et poussant des cris tels que les habitants de la maison sortent de chez eux pour savoir la cause de ce tapage. Mais on ne peut obtenir de ceux qui se sauvent que des paroles incohérentes.

Cependant une vieille bonne a entendu ces mots : « Il y a au troisième un fantôme, » et elle court répéter cela aux voisines.

On ne croit pas beaucoup aux fantômes en plein jour, mais le merveilleux a toujours de l'attrait, et de tous côtés on accourt pour savoir quel est ce fantôme qui a effarouché le vieux couple au point que la dame se trouve mal chez le suisse et que Floricourt est obligé de courir... quelque part.

C'est en ce moment que Droguin arrive avec l'Pigeonnier; le suisse repousse cette foule qui lui fait obstacle; il entre dans sa loge et trouve Beau-

lard en train d'asperger madame Mitonneau, avec une bouteille contenant du vin, qu'il a pris pour du vinaigre, l'odeur étant la même.

— Qu'est-ce qu'il y a, Beaulard ? que s'est-il passé dans la maison ? quelle est cette femme que vous inondez avec mon vin ?

— C'est du vin ?... parole d'honneur, j'ai cru que c'était du vinaigre ..

— Il était en vidange depuis plusieurs jours, parce que j'ai bu de la bière...

— Cette dame a vu un revenant au troisième étage, dans le lit de sa sœur, madame Mariné ; qu'on a enterrée avant-hier.

— Que me chantez-vous là ?... On a enterré avant-hier ma locataire du troisième !... Qui est-ce qui dit cela ?

— Cette dame...

— Cette dame est folle !

— Et un vieux monsieur qui était avec elle et qui a eu tellement peur... qu'il m'a demandé la clef... du cabinet.

— Tous ces gens-là ont perdu la tête !... Pigeonnier, qu'est-ce que vous avez donc à rire ?...

— Moi, rien... c'est de souvenir.

Cependant madame Mitonneau revient à elle ; Floricourt reparait, en se tenant le ventre, et ma-

demoiselle Louise, la domestique de madame Mariné, accourt tout ahurie, en s'écriant :

— Qui est-ce qui dit qu'il y a un esprit dans le lit de madame?... un fantôme... un revenant?... En voilà une blague!...

— Mademoiselle, ne soyez pas impertinente!... Ma sœur, Virginie Mariné, morte il y a trois jours, a reparu dans son alcôve... je l'ai vue!... Elle a donc été bien mal enterrée!...

— Ma maîtresse, madame Mariné, morte il y a trois jours!... Qu'est-ce qui vous a fait ce conte-là, madame? Ma maîtresse ne songe pas à mourir, au contraire, elle va beaucoup mieux depuis avant-hier; à preuve que je viens de lui acheter un joli poulet tout rôti, parce qu'elle veut en manger une aile à son dîner.

La domestique termine son discours en mettant un poulet rôti sous le nez de madame Mitonneau; celle-ci le repousse, se lève avec colère, cherche des yeux Floricourt, qui a envie de retourner d'où il vient, et lui dit :

— Monsieur! vous avez donc voulu vous moquer de moi?... Vous venez m'annoncer que ma sœur est morte, lorsqu'elle va mieux!... Si c'est une plaisanterie que vous avez voulu faire, elle est de bien mauvais goût!...

— Chère et honorée dame, je vous jure...

— Assez !... Partons, remontons en voiture, car tout ce monde a une odeur que je ne puis définir.

— Madame ne monte pas voir sa sœur ? dit la bonne.

— Ce n'est pas la peine, puisqu'elle va mieux et va manger du poulet... Mon Dieu ! qu'est-ce qu'on m'a donc mis au nez... aux tempes... sur moi?... Qu'est-ce que je sens?...

Cette dame remonte en fiacre avec son cavalier, qui s'écrie au bout d'un moment :

— Ah !... suis... vous sentez la matelote !...

X

JULIEN ET ADELINÉ

Le jeune Julien sait que son père a été en ballon ; il ignore tous les incidents qui ont fait partie de cette ascension, le suisse n'a pas jugé nécessaire de raconter à son fils les malheurs arrivés à son pantalon. A ceux qui le questionnent sur les impressions qu'il a ressenties pendant son voyage aérien, il se borne à répondre :

— C'est très-beau ! c'est magnifique !... Mais, pour se trouver bien là dedans, je prétends qu'il faut avoir le pied marin ; moi, ça m'a donné le mal de mer !...

Julien n'a pas besoin d'en savoir davantage, il

se rappelle que son père lui a dit qu'il irait voir le concierge de l'ancien hôtel Villagier, lorsqu'il aurait satisfait le vif désir qu'il éprouvait de se faire enlever.

Ce désir étant contenté, il se flatte que son père tiendra sa promesse. En attendant, il voudrait bien causer avec Adeline, la pressentir sur cette visite et savoir par elle si Robertin le voit d'un œil favorable.

Mais il est bien difficile de rencontrer la petite couturière, qui, obéissant strictement aux ordres de son père, ne s'arrête plus dans les rues et ne veut plus causer sous les portes cochères.

Impatient de voir celle qu'il aime, de savoir ce qu'il peut espérer dans ses amours, Julien se dit un jour :

— Après tout, je puis bien aller dire bonjour à M. Robertin, il m'a toujours bien reçu ; c'est même malhonnête à moi de ne pas aller plus souvent m'informer de sa santé. Adeline travaille ordinairement près de son père, et si je ne puis pas lui dire un mot à part, je la verrai, et c'est toujours quelque chose.

Le hasard a servi Julien : lorsqu'il se présente chez le concierge de l'hôtel Villagier, la gentille Adeline est seule dans la loge.

Elle rougit en voyant venir Julien, qui reste à l'entrée de la loge en balbutiant :

— Pardon, mademoiselle... M. Robertin n'est pas là?...

— Non, monsieur... Vous vouliez lui parler?

— Oh ! c'est-à-dire... je venais, en passant m'informer de sa santé, et... de la vôtre, mademoiselle...

— Vous êtes bien bon. Mais entrez donc, monsieur, et asseyez-vous... Mon père va revenir, il est dans la maison.

— Ah ! il est dans la maison !

Julien entre dans la loge, s'assied en face d'Adeline et la regarde... comme on regarde une personne que l'on aime et qu'on ne peut voir que rarement : c'est comme un grand appétit que l'on éprouve le besoin de satisfaire ; on dévore des yeux celle que l'on a été trop longtemps privé de voir.

Adeline continue de travailler, du moins elle en a l'air, mais elle se pique les doigts bien souvent.

Pendant quelques instants les deux amoureux restent ainsi, gardant le silence... mais c'est absolument comme s'ils parlaient.

Enfin c'est Adeline qui le rompt la première :

— Vous êtes peut-être pressé, monsieur Julien ; si je le pouvais, j'irais chercher mon père...

— Moi, pressé ! quand je suis à côté de vous ! Ah ! mademoiselle Adeline, vous savez bien que c'est mon plus grand bonheur !... et depuis quelque temps vous semblez me fuir ; quand je vous rencontre dans la rue, vous ne voulez plus vous arrêter...

— C'est que mon père me l'a défendu, parce qu'il y a toujours des gens méchants, qui tournent en mal les actions les plus simples.

— Est-ce que monsieur votre père n'a pas un peu d'estime pour moi ?

— Oh ! pardonnez-moi... mon père vous aime bien ; je l'ai entendu plusieurs fois faire votre éloge...

— Vraiment ? Ah ! si vous saviez, mademoiselle, quel plaisir vous me faites !... Tenez... je ne peux plus vous le cacher : mon père doit venir bientôt voir le vôtre...

— Et pourquoi faire, monsieur Julien ?

— Vous ne devinez pas un peu ?...

— Non... je n'ose pas chercher...

— Eh bien, mon père doit venir trouver le vôtre pour lui demander s'il consent à ce que vous soyez ma femme... Mais moi, mademoiselle Ade-

line, j'aurais dû commencer par vous demander si vous voulez bien que je sois votre mari..

La jeune fille sourit et répond par un regard si doux; que Julien s'empare de sa main, qu'il presse tendrement, en s'écriant :

— Oui, oui, vous le voulez bien... Alors je vais dire à mon père de venir vite voir le vôtre... On ne saurait trop se hâter d'être heureux.

— Oh! en ce cas, notre mariage se fera bien vite, car je suis certaine que la réponse de mon père vous sera favorable.

Mais tout à coup la joie de Julien disparaît : il se rappelle les conditions que son père a mises à son mariage avec la fille de Robertin : Broguin veut une dot; il refuse si Adeliné n'a pas cinq ou six mille francs à offrir à son mari.

En voyant Adeline, en ne songeant plus qu'à son amour, le jeune amoureux avait tout oublié. Maintenant cela lui revient subitement à la mémoire, et cela arrête les élans de sa joie.

Adeline remarque le changement qui vient de s'opérer dans les traits de Julien et dit :

— Qu'avez-vous, mon ami?... quelque chose semble vous attrister maintenant... Est-ce que vous prévoyez un obstacle?

— Un obstacle! oh! non... En tous cas, il ne viendrait pas de moi!...

— Ni de moi!

— Mais, vous le savez, les parents ont souvent une autre manière de voir les choses!

— Dame! ils ont pour eux l'expérience, ils doivent nous guider...

— Oui... malgré cela, il ne faut pas que leurs calculs pour notre avenir empêchent notre bonheur... Quand on est jeune et qu'on aime le travail, est-ce qu'on doit redouter l'avenir?...

— Oh! pas du tout!

Julien ne savait comment se faire comprendre, car il ne voulait pas demander à Adeline si elle avait une dot. Il tourne la question en lui disant :

— Tenez, moi, mademoiselle, je dois vous avouer une chose... c'est que je n'ai point d'argent en me mariant...

— Vraiment! eh bien, ni moi non plus, monsieur Julien. Ainsi vous voyez que nous serons bien ensemble!...

Julien se mord les lèvres en répondant :

— C'est juste, nous n'aurons rien à nous reprocher.

« Et pourtant, je craignais, au contraire, que M. Robertin n'eût une grosse dot à vous donner...

et je me disais : Il ne voudra pas pour son gendre de moi, qui n'ai rien que ma place et l'espoir d'avancer.

— Non, non, soyez tranquille, mon père ne me donnera pas de dot. S'il n'y a que cela qui vous tourmente, n'ayez aucune crainte de ce côté.

— Mais vous m'affirmez là une chose dont vous ne pouvez pas être sûre. Je gagerais bien que vous n'avez pas questionné monsieur votre père à ce sujet.

— Oh! non! Mais c'est lui qui, plus d'une fois, en me regardant, m'a dit :

« Travaille bien, ma pauvre fille, travaille, acquiers du talent, car ce sera là la seule dot que tu pourras offrir à celui qui voudra t'épouser... »

Le front de Julien se rembrunit, il soupire en balbutiant :

— Ah! votre père vous a dit cela...!

— Oui, ce sont ses propres paroles.

— Il y a peut-être longtemps déjà?

— Non, il n'y a pas encore quinze jours.

— Mais les parents ne disent pas toujours à leurs enfants tout ce qu'ils veulent faire pour eux. Il y en a qui, pour s'assurer si l'on aime véritablement leur fille, font un mystère de la dot qu'ils ont l'intention de lui donner.

— Oh ! ce n'est pas mon père qui voudrait avoir de tels secrets pour moi !...

— C'est singulier !

— Pourquoi est-ce singulier ?

— Monsieur votre père n'a point de secrets pour vous à ce que vous prétendez, et cependant...

— Et cependant... achevez !

— Il y a des choses qu'il vous cache ; car, d'après tout ce qui se dit dans le quartier, il y aurait dans cette maison une chambre, tout en haut dans les mansardes. Cette chambre, que personne n'habite, votre père va, dit-on, souvent s'y enfermer. Pourquoi faire ? on l'ignore, il y va seul, il n'en permet l'entrée à personne ; pas même à vous, à ce qu'on assure.

— En effet, mon père ne m'a jamais laissé pénétrer dans cette chambre, et lorsque je lui ai offert de m'y rendre pour la nettoyer, il m'a refusée, en m'ordonnant de ne plus lui en parler ni de ne jamais m'en occuper. Mais voyez-vous là dedans quelque chose de grave et qui puisse apporter un obstacle à notre union ?

« Moi, monsieur Julien, je n'ai jamais cherché à savoir ce que mon père veut tenir caché ; le sachant honnête homme, le trouvant toujours bon et disposé à être utile aux malheureux, je n'ai

jamais soupçonné une mauvaise action dans sa conduite. S'il a un secret pour moi, c'est que sans doute il a de fortes raisons pour agir ainsi, et ces raisons, je n'ai pas le droit de lui demander à les connaître.

Julien s'aperçoit que ses questions sur la chambre des mansardes ont attristé Adeline, et il s'empresse de lui répondre :

— N'allez pas croire, chère Adeline, que je veuille en rien blâmer la conduite de votre père ni pénétrer ses secrets ! Je le tiens pour un homme honorable et m'inquiète peu des propos que des mauvaises langues répandent dans le quartier. Que vous soyez ma femme, c'est tout ce que je désire, tout ce que je demande...

« Malheureusement mon père..., malheureusement, dis-je... Ah ! c'est bien singulier ! encore ce même personnage... »

Julien vient de s'arrêter pour regarder dans la rue.

Il est bon de dire que de l'intérieur de la loge du concierge on pouvait apercevoir les personnes qui passaient devant la maison, la porte cochère était grande et toujours ouverte, la porte de la loge se trouvait sur le côté, mais lorsqu'elle n'était pas fermée, de l'intérieur on pouvait fort bien voir

passer le monde, et si quelqu'un s'arrêtait devant la porte cochère, on avait alors tout le loisir de l'examiner à son aise.

En causant avec la gentille Adeline, Julien avait vu, d'abord sans y faire attention, passer un jeune homme de bonne tournure, mais mis fort modestement, et dont nous ne ferons pas le portrait, car c'est le même que nous avons déjà vu venir demander un renseignement dans la loge occupée par la famille Bassinoire.

Ce jeune homme ayant repassé plusieurs fois en peu de temps et toujours en regardant avec curiosité le ci-devant hôtel de Villagier, Julien avait fini par le remarquer. Puis le passant s'était arrêté devant la porte cochère, avait regardé dans la cour, comme une personne qui cherche à prendre connaissance des lieux. C'est alors que l'amoureux d'Adeline avait poussé cette exclamation.

— Qu'avez-vous donc, monsieur Julien? demande la jeune fille.

— Ce que j'ai, mademoiselle, c'est que tout en vous parlant, depuis quelques instants mes regards se sont portés vers la rue. Alors j'ai remarqué un jeune homme qui passe et repasse à chaque instant devant cette maison et toujours en l'exami-

nant du bas en haut, comme s'il en voulait faire l'inspection... ou plutôt peut-être comme s'il cherchait à y apercevoir quelqu'un...

« Tout à l'heure il s'était même arrêté devant la porte cochère... il n'y est plus maintenant... mais s'il y revient, certainement j'irai lui demander ce qu'il veut.

— Un jeune homme, très-pâle, très-mince, de taille moyenne, et qui a un air triste, n'est-ce pas ?

— C'est bien cela, mademoiselle; vous le connaissez donc ?

— Oui, moi aussi je l'ai remarqué, car voilà quelques jours que je le vois également passer fort souvent dans la rue et en regardant toujours notre maison.

• Le front de Julien est devenu soucieux et sa voix est altérée en murmurant :

— Ah ! si vous l'avez remarqué... il vous aura vue aussi sans doute... et je comprends à présent pourquoi il passe si souvent et toujours en regardant ici... c'est vous qu'il veut voir.

— Moi ! et pourquoi cela ?

— Pourquoi ? mais pour vous voir !... pour tâcher ensuite de vous parler quand vous serez seule... Mais qu'il s'arrête encore sous la porte

cochère ! et j'irai causer avec lui... et il aura affaire à moi. Je lui demanderai ce qu'il veut, ce qu'il vient faire là...

Julien était jaloux parce qu'il était excessivement amoureux et qu'il n'y a pas de véritable amour sans jalousie; ceux qui disent le contraire n'ont jamais aimé qu'à demi.

La petite Adeline est toute surprise en voyant son amoureux lui lancer des regards où brille la colère. Elle s'écrie :

— Mon Dieu ! Julien, qu'est-ce que j'ai donc fait pour que vous me regardiez ainsi ?

— Vous avez fait... vous vous êtes laissé regarder par ce monsieur...

— D'abord, est-ce que ce serait ma faute si ce monsieur passait pour me voir ?

— Oui, c'est toujours la faute de la femme quand on la regarde.

— Mais je suis bien sûre que ce jeune homme ne pense pas à moi, que ce n'est pas pour me voir qu'il passe si souvent par ici.

— Et moi, je ne croirai jamais que c'est uniquement pour regarder les murs d'un vieil hôtel qu'un monsieur passe sans cesse devant chez vous.

Adeline réfléchit un moment, puis elle reprend :

— Ah! vous avez raison, monsieur Julien. Oui, ce monsieur doit avoir un autre motif. Et maintenant, je crois que je devine pourquoi il porte sans cesse ses regards vers la maison:

— Ah! vous devinez maintenant seulement! Vous avez remarqué l'assiduité de ce jeune homme à passer par ici, et vous ne m'en disiez rien... Fi! mademoiselle, que c'est vilain!... Vous avez donc aussi des mystères, des secrets, vous? Vous êtes donc flattée qu'un étranger, qu'un homme qui n'est connu de personne, soit amoureux de vous!...

— Mon Dieu! que vous êtes injuste!... me soupçonner!... moi! croire que je pense à un autre... qu'à lui!... Ah! c'est bien mal... ce que vous me dites là!

Et la jeune fille a déjà les yeux pleins de larmes. Julien se sent tout honteux d'avoir cédé à un mouvement de jalousie, mais Adeline poursuit, presque en sanglotant :

— Ce n'est jamais pour moi que ce monsieur a passé par ici..., mais depuis quelques mois, nous avons dans la maison, au second étage sur le devant, deux dames pour locataires, madame de Marsanne et sa nièce.

« La tante est âgée, mais sa nièce, mademoiselle

Adrienne, est jeune et bien jolie. Croyez-vous donc, monsieur, que cette demoiselle-là ne puisse pas avoir charmé quelqu'un et qu'elle ne mérite pas qu'on passe dans la rue pour essayer de la voir à sa fenêtre?... et pour cela, me dire que j'ai eu des mystères... hi! hi! hi!... comme si je pouvais empêcher que l'on soit amoureux de... hi! hi! hi!...

Adeline pleurait tout à fait, cette fois; et Julien, dont les soupçons se sont évanouis, depuis qu'il sait qu'une jeune et jolie demoiselle habite au second étage, tombe aux pieds d'Adeline en la suppliant de lui pardonner, en lui jurant qu'à l'avenir il ne sera plus méfiant.

Les querelles d'amoureux finissent bien vite, quand on aime encore des deux côtés.

Adeline pardonne et Julien s'éloigne, en se promettant à lui-même de ne plus faire de chagrin à celle qu'il aime, de ne jamais être jaloux...

Vains serments! promesses inutiles! la jalousie ne se corrige pas.

XI

MADemoisELLE IPHIGÉNIE

Droguin est en train de regarder travailler son frotteur, qui cire et embellit sa loge.

Tout en frottant, celui-ci lui dit :

— Mademoiselle votre fille s'est levée plus tôt aujourd'hui, et nous avons pu finir sa chambre de bonne heure... c'est plus commode.

— Ma fille ne pouvait pas vous gêner, répond le suisse, en examinant son habit neuf, pour s'assurer si Pigeonnier ne l'a pas taché quelque part ; Iphigénie n'a pas couché ici.

— Ah ! bah !... mademoiselle votre fille a dé-couché ?... Elle a donc passé toute la nuit au bal ?

— Ce n'est pas cela. Iphigénie a maintenant

une élève à Argenteuil, dans une superbe maison de campagne, où l'on est heureux de la posséder ; si heureux qu'on la garde quelquefois pendant huit jours de suite. . d'autant plus que son élève prend le lait d'ânesse, et ma fille, dont la poitrine est fort délicate, prend du même lait à la même ânesse... C'est une maison riche, où l'on ne se refuse rien... on y a des ânes toute la journée, si on veut, et on va à cheval dessus, se promener dans les environs.

« Iphigénie doit y aller souvent : elle adore le cheval.

— Mais, puisque c'est un âne ?

— Ça ne fait rien, c'est toujours comme si l'on allait à cheval.

— C'est bien agréable... ma femme aime mieux une chèvre...

— Pourquoi faire ?

— Pour prendre de son lait.

— Ah ! si !... le lait de chèvre a un goût sauvage très-prononcé.

— Mais ma femme ne le boit pas !

— Qu'en fait-elle donc ?

— Du fromage à la crème.

— Cela doit faire de tristes fromages...

— Ça fait du géromé.

— Pour en revenir à ma fille, elle m'avait prévenu cette fois qu'elle passerait plusieurs jours à la campagne... Elle a emporté toutes ses plus belles toilettes et ses bijoux... parce que c'est une campagne où l'on reçoit beaucoup de monde, où l'on donne des fêtes...

« Tiens, voilà le facteur.

— Une lettre pour vous, monsieur Droguin!...

— Pour quel locataire?

— Je vous dis qu'elle est pour vous.

— Pour moi?... Ah! vous m'étonnez... Qui donc peut m'écrire?

— Donnez-moi trente centimes, ou six sous, que je me sauve...

— Comment! six sous?... on n'a pas affranchi?

— Non, rien du tout.

— Voilà un procédé bien malpropre!... six sous? et c'est pour moi? D'où vient-elle?

— De Boulogne.

— Du bois de Boulogne, et vous voulez me faire payer six sous?

— Je vous dis de Boulogne-sur-Mer.

— Sur mer!... voilà qui est singulier!... Mais je ne connais personne, sur mer, moi, je refuse...

— Comme vous voudrez!

Le frotteur dit :

— On a quelquefois eu tort de refuser une lettre qui vient de loin... Cela peut vous annoncer une nouvelle importante, comme un héritage qu'on n'attend pas. On n'a pas de parents, mais il y a des amis qui vous lèguent leur bien.

— Au fait, vous avez raison, frotteur, et pour six sous, il ne faut pas refuser sa fortune.

— Holà ! eh ! là-bas !... facteur !... N'allez pas si vite !

— Que me voulez-vous ?

— Décidément, je prends la lettre.

— Il faudrait tâcher de vous décider... Vous voulez, vous ne voulez pas...

— Je vous dis que je la prends. Tenez, voilà vos six sous.

« Font-ils de l'embarras, ces facteurs ! Parce que ce sont des gens de lettres !... »

Droguin ouvre la lettre, regarde la signature et s'écrie :

— Tiens ! c'est de ma fille !... Comme c'est heureux que je n'aie pas refusé la lettre !

— De votre fille ! et la lettre vient de Boulogne-sur-Mer !... Elle n'est donc plus à Argenteuil, votre fille ?

— En effet, ceci est singulier. Est-ce que les

ânes l'auraient menée jusque-là?... Enfin, je vais savoir ce qui en est.

« Écoutez un peu ce style-là, frotteur ; on lit bien des choses dans les journaux qui ne méritent pas l'impression comme ceci.

— Ma petite dernière écrit bien aussi ! mais c'est en bâtarde...

— Je ne vous parle pas de la beauté de l'écriture... sapristi ! entendons-nous ! je vous parle des pensées, des idées que renferme cette missive...

— Ah ! c'est différent, je comprends !

— « Mon cher et aimable père... »

« Hein ! c'est déjà gentil ce début-là, il y en a qui auraient mis :

« Mon cher père, » tout sec ! ou « mon petit père, » ce qui est commun. Mais Iphigénie a mis tout de suite : « Mon cher et aimable père !... »

« Je poursuis :

« Ne soyez pas surpris si je suis à Boulogne-sur-Mer, au lieu d'être à Argenteuil. Le lait d'ânesse ne suffisait plus à la poitrine de mademoiselle de Filenville, on lui a ordonné les bains de mer ; et comme ma santé est aussi délicate que celle de mon élève, mademoiselle de Filenville m'a dit :

« Venez avec moi, à Boulogne-sur-Mer, nous

« prendrons des bains dans la même baignoire... »

— Si ces demoiselles se baignent dans la mer, la baignoire est grande, en effet...

— Frotteur, vous ne comprenez pas que ceci est une manière élégante de parler. Ah ! comme c'est heureux pour ma fille d'avoir la même poitrine que son élève ! Elle suit tous ses traitements !...

« Je continue :

« Il est donc possible que nous restions assez longtemps ici, et même, si les médecins pensaient qu'un voyage en Angleterre peut entièrement rétablir la santé de mademoiselle de Filenville, je ne pourrais pas faire autrement que de l'y accompagner... mais, dans ce cas, je vous enverrais du plum-pudding !... »

« Chère enfant ! du plum-pudding !... la friandise que j'aime le mieux de tout ce qui est anglais !

— Moi, je n'aime que les poires d'Angleterre.

— « Adieu donc, mon cher père... »

« Ici, elle n'a pas mis *aimable*, mais comme elle l'a mis là-haut, c'est sous-entendu.

« N'ayez aucune inquiétude sur moi ; si je ne vous écris pas souvent, c'est que les bains de mer prendront tout mon temps.

« Votre bien-aimée Iphigénie. »

« Allons, décidément la voilà lancée. Ça me fait de la peine d'être privé de sa présence, mais d'un autre côté, je suis fier d'avoir une fille qui voyage avec la famille d'un banquier.

— Ah ! ben moi, si mes filles voulaient tant seulement aller à Saint-Cloud sans leur mère, ça ne me conviendrait pas du tout.

« Bonjour, monsieur Droguin !

— Ce frotteur n'est pas fort, se dit le suisse ; il laissera ses filles végéter dans leur intérieur, il ne veut pas qu'elles sortent sans leur mère !... il ne comprend pas le progrès ! c'est un homme encroûté !...

Et Droguin tenait encore dans sa main la lettre de mademoiselle Iphigénie, lorsque son fils entre dans sa loge.

— Ah ! te voilà, Julien ! tu arrives bien. Je viens de recevoir une charmante lettre de ta sœur. Iphigénie est dans la mer à Boulogne, avec mademoiselle de Filenville ; elles vont y prendre des bains pour leur santé... Ta sœur est, à ce qu'il paraît, traitée dans cette famille comme l'enfant de la maison ; cela peut la mener très-loin...

« Eh bien, au lieu d'avoir l'air enchanté de ce que je t'apprends, tu fronces le sourcil !... tu sembles mécontent !...

— En effet, mon père, je suis désolé d'avoir vu qu'on vous trompe sans cesse !... répond le jeune homme en se laissant tomber sur un siège. Je vous ai caché longtemps ce que je savais sur ma sœur, parce que je ne voulais pas vous faire de peine... vous ôter vos illusions... mais je vois bien qu'il faut enfin que vous sachiez la vérité !...

— La vérité ? mais assurément, je veux la savoir... pourquoi hésites-tu à parler ? crois-tu que je manque de courage ? Mon fils, on peut tout dire à un homme qui a été en ballon !...

— Eh bien, mon père, ma sœur n'est pas partie pour Boulogne-sur-Mer, avec mademoiselle de Filenville : elle s'est laissée emmener par un certain Gonzalve de Ravinette, un mauvais sujet, un faiseur de dupes, qui depuis quelque temps faisait une cour assidue à ma sœur, et avec lequel elle allait au spectacle lorsqu'elle vous disait qu'elle y était avec son élève.

A cette révélation, M. Droguin demeura un moment atterré.

Après un instant de silence, le suisse retrouve la parole.

— Qu'est-ce que tu m'apprends là ! Monsieur de Ravinette ! mais c'est un homme très comme il faut !...

— C'est un fripon qui vient encore de filouter deux honnêtes négociants et qui a été obligé de quitter Paris, ne pouvant plus se montrer à la Bourse et menacé de tous côtés de recevoir une bastonnade.

— Monsieur le comte... ou le marquis de Ravinette serait menacé de coups de bâton !...

— D'abord il n'est pas plus comte ni marquis que moi : il se donnait ces titres-là pour en imposer aux niais, aux gens crédules.

— Mais si ce monsieur est amoureux de ta sœur, il l'enlève sans doute pour l'épouser. Elle me marque qu'ils iront peut-être en Angleterre... C'est probablement pour se marier devant ce forgeron qui marie si lestement les couples qui viennent à lui...

— Ce Gonzalve n'épousera pas ma sœur ; il l'abusera et l'abandonnera ensuite un beau matin, ainsi que font ses pareils avec les femmes qui sont assez sottes et assez faibles pour les croire...

— Iphigénie n'est ni faible, ni sottre ! elle ne se laissera pas attraper !...

— Ah ! mon père ! je le désire, mais je ne partage pas votre espoir !...

— Ensuite tout ce que tu viens de me dire là

est-il bien vrai, bien prouvé?... On dit tant de choses !...

— Allez vous informer chez M. de Filenville, banquier, rue d'Antin, vous saurez que sa fille est à Paris ; elle ne va même que rarement à Argenteuil.

Le suisse ne répond plus rien : il a l'air moins satisfait.

On garde quelque temps le silence, puis enfin, Julien dit timidement à son père :

— Si j'osais maintenant, mon père, vous entretenir un peu de moi, de ce qui me regarde... ?

— Qui t'en empêche ? parle...

— Je vous ai déjà fait part de mon amour pour mademoiselle Adeline Robertin... du désir que j'avais de l'épouser...

— Ah ! cela te tient toujours ?...

— Mon père, je ne suis pas, moi, de ces jeunes gens qui aiment toutes les femmes, qui ne pensent qu'à faire des conquêtes, à s'amuser... pour moi, l'amour est une chose sérieuse. La femme que j'aime, je veux qu'elle soit ma fidèle compagne, parce que je l'estime, et que, devenu son mari, je me contenterai de son amour et n'en désirerai jamais d'autre.

— C'est différent, mon ami ; du moment que ce

sont là tes sentiments... Après cela, il y a des cœurs de toutes les façons!...

— Mais vous m'aviez promis d'aller voir le père d'Adeline... de causer avec lui sur ce sujet...

— C'est vrai!... oui, c'est ce diable de ballon qui m'avait fait oublier ma promesse.

— Eh bien, quand irez-vous chez Robertin?

— Demain... oui, demain, pendant que ma femme de ménage sera ici, j'irai trouver le voisin...

— Vous me le promettez?

— Foi de suisse!

Julien est parti.

Droguin, demeuré seul, réfléchit à ce qu'il vient d'apprendre sur le compte de sa fille Iphigénie; et, malgré tout le désir qu'il éprouve de ne pas la trouver coupable, malgré tous les motifs qu'il cherche pour excuser sa conduite, il finit par se dire :

— Après tout, le frotteur a peut-être raison de ne pas vouloir que ses filles aillent à Saint-Cloud sans leur mère!...

XII

LE SUISSE CHEZ LE CONCIERGE

Droguin tient sa parole. Le lendemain matin, il va dans la loge du concierge de l'ancien hôtel de Villagier.

Adeline était occupée à coudre près de son père, mais en voyant arriver le père de Julien, se doutant du sujet qui l'amène, elle se hâte de plier son ouvrage, et sort en disant qu'elle va chez ses pratiques.

Robertin, assez étonné de recevoir la visite du concierge voisin, lui présente un siège.

— Asseyez-vous, monsieur Droguin. Qui me procure le plaisir de vous voir chez moi ?

— Je vais vous le dire, monsieur Robertin. Je

suis même bien aise que votre fille soit partie, car c'est à cause d'elle que je viens...

« Sapremann ! votre loge n'est pas bien belle pour la loge d'un ancien hôtel !...

— Moi je la trouve très-bien et très-suffisante.

— Elle est grande, c'est vrai, mais ce n'est pas élégant, gracieux. On travaille autrement à présent !... Voyez ma loge... c'est un boudoir de petite-maîtresse !

— Je n'ai jamais pensé qu'un concierge dût avoir l'air de demeurer dans un boudoir !

— Enfin, autre temps, autres soins ! comme dit... je ne sais plus quel auteur latin.

— Est-ce que vous savez le latin, vous, monsieur Droguin ?

— Non, pas précisément, mais j'ai mon fils qui a eu très envie de l'apprendre. Puisque j'en suis à mon fils, arrivons au sujet qui m'amène.

« Vous connaissez Julien ; c'est un garçon rangé, travaillant avec zèle, un véritable piocheur...

— J'aime et j'estime beaucoup monsieur votre fils, je sais que l'on n'a que des éloges à faire de sa conduite...

— Oui. Il est peut-être même trop sage. Il pourrait avoir des idées plus avancées ; il n'a pas assez d'ambition.

— Moi, je le trouve fort bien comme il est.

— Enfin, pour arriver à mon but, je vous dirai que mon fils s'est amouraché de mademoiselle votre fille.

— Amouraché!... vous voulez sans doute dire qu'il en est devenu amoureux?

— Amoureux! amouraché! il me semble que c'est absolument la même chose. Je crois que je sais m'exprimer correctement! je ne vois pas pourquoi vous me reprenez pour cela.

— Après, monsieur?

— Après! cela se devine : mon fils qui, certainement, pourrait trouver un excellent parti... une femme ayant une bonne boutique et un joli commerce, mon fils se contenterait d'épouser votre petite Adeline!...

— Se contenterait!... En vérité, monsieur, vous n'êtes guère poli... Et vous semblez faire bien peu de cas de ce que les hommes devraient priser avant tout!... Ma fille est sage, honnête; point coquette; elle préfère le travail au plaisir... Je ne vous parle point de sa gentillesse! la beauté passe, mais la vertu reste; et vous dites que votre fils pourra s'en contenter!... Ah! monsieur, bien des hommes mariés à de riches héritières se trouveraient

plus heureux s'ils avaient rencontré une femme comme Adeline!...

— Mon Dieu! ne vous fâchez pas, monsieur Robertin, je n'ai pas eu l'intention de mépriser votre fille... Mais un mariage est une affaire, je vous parle en père qui traite une affaire pour son fils.

« Bref, Julien désire ce mariage... moi, je ne m'y oppose pas... je mets cependant une condition à mon consentement, et c'est dans l'intérêt du futur ménage...

« Julien n'a pas encore pu faire d'économies. Moi, je me suis saigné pour l'éducation de ma fille Iphigénie... qui touche du piano comme... *Paganini!*... Je crois que c'était un étonnant pianiste!... Enfin, comme il faut avoir quelque chose pour se mettre en ménage, je désire savoir quelle dot vous donnerez à votre fille.

— Monsieur Droguin, je comprends votre demande, elle est toute naturelle: vous désirez que la future de votre fils ait une dot, je ne saurais me formaliser de ce désir. Mais malgré tout le plaisir que j'éprouverais à voir votre Julien devenir le mari de ma fille, je vous le dis à regret, je n'ai pas la plus petite dot à lui donner.

— Pas de dot!... Comment! pas même un petit magot de cinq ou six mille francs?

— Rien du tout !

Droguin se renverse sur sa chaise, prend du tabac, fronce le sourcil et se dandine quelque temps sans parler, puis enfin il murmure :

— C'est bien étonnant.

— Pourquoi est-ce étonnant ?

— Parce qu'enfin vous êtes ici comme le maître. Je sais bien que votre porte ne vaut pas la mienne, mais si vous avez fort peu de locataires, c'est votre faute, car les trois quarts du temps c'est vous qui refusez de louer, pour des raisons qu'on ne comprend pas.

« Par exemple, votre premier étage est toujours vacant !... pourquoi est-il vacant ? Il est venu je ne sais combien de personnes pour le louer ; vous les avez refusées : pour quels motifs ?... »

Robertin, que les discours du suisse commencent à impatienter, lui répond sèchement :

— Monsieur, j'agis comme je crois devoir le faire... cela ne regarde personne !...

— Peste ! .. vous avez un propriétaire bien complaisant !... Il est vrai qu'on ne l'a jamais vu, ce propriétaire-là !... mais s'il venait visiter son vieil hôtel, je crois qu'il ne serait pas enchanté de son concierge.

« Ce n'est pas étonnant que vous soyez sans ar-

gent! vous refusez des locataires, et les locataires, ça rapporte, mais, entre nous, je puis bien croire que vous en avez, de l'argent... vous préférez le garder à doter votre fille...

— Vous êtes le maître de croire ce que vous voudrez, monsieur ; je ne puis vous en empêcher.

— Chacun a ses goûts, ses fantaisies... il y a des gens qui dépensent tout pour leur agrément et ne feraient rien pour obliger les autres !...

Robertin ne peut s'empêcher de sourire en répondant :

— Comme mon agrément se borne à vivre dans ma loge, à ne jamais aller courir dehors, il me semble qu'il est peu coûteux.

— Cela dépend, monsieur : chez soi, on peut aussi faire de la dépense. Par exemple, votre passion, à vous, c'est de lire tous les journaux qui paraissent. Dès qu'un nouveau se montre, il faut que votre fille aille vous l'acheter ; cela revient très-cher, monsieur, quand on veut lire tout ce qui paraît !

— D'abord, monsieur, comme concierge de cette maison, j'ai déjà la facilité de lire les journaux auxquels mes locataires sont abonnés ; car ils arrivent de grand matin et mes locataires se lèvent tard.

— Eh bien, cela ne peut pas vous suffire... il vous en faut encore d'autres, que vous achetez de votre poche?...

— Oui, monsieur, il m'en faut encore...

— Vous voulez donc être au courant de tout ce qui se passe dans les gouvernements étrangers? vous vous occupez donc de politique, monsieur Robertin?

— Non, monsieur, Dieu m'en garde!...

« Je ne me suis jamais occupé de politique, parce que j'ai vu qu'elle mettait sans cesse les hommes en querelle; que, dès qu'elle se montre dans une réunion, elle remplace le plaisir par la discorde! Je ne m'occupe pas de politique, parce que je veux rester l'ami d'un homme que j'aime, qu'il peut avoir une autre opinion que la mienne, que je n'ai pas la prétention de pouvoir changer son opinion, mais que je sais aussi qu'il ne changera pas la mienne; par conséquent, si je parlais politique avec lui, nous cesserions bientôt d'être amis.

« Enfin, je ne m'occupe pas de politique, parce que je me suis aperçu qu'elle ôtait aux hommes leur amabilité, leur bonté et leur gaieté.

— Diable! monsieur, vous en parlez bien à votre aise!... Est-ce que vous voulez que les hommes

vivent comme des jobards, sans connaître le but de leurs impositions?

— De grâce, monsieur Droguin, en voilà assez sur ce sujet !

— Enfin, si la politique ne vous intéresse pas, que cherchez-vous dans les journaux, que vous lisez avec tant d'acharnement ?

— Cela ne regarde que moi, monsieur, et je ne reconnais à personne le droit de me questionner à ce sujet.

Droguin fait entendre un grognement sourd et garde quelque temps le silence ; puis il reprend.

— Si vous ne vous occupez pas de politique... en tous cas, votre père s'en est occupé pour vous... et... au temps de la Terreur, il a fait des choses... hum ! des choses... qui ne lui ont pas fait honneur.

« Le marquis de Villagier, l'ancien possesseur de cet hôtel, avait été, dit-on, le bienfaiteur de votre père... il l'avait marié, doté... l'avait placé chez lui, et pour le récompenser... votre père l'a fait arrêter... conduire à l'échafaud !... hum !... c'est un vilain trait !... »

Robertin, dont les regards sont devenus sombres, depuis que Droguin lui parle de son père, ne peut plus alors contenir ses sentiments, et s'écrie d'une voix tonnante :

— Taisez-vous ! monsieur, taisez-vous !... vous n'avez pas le droit d'accuser mon père !... Qui vous prouve qu'il a fait ce que vous venez de dire ?... qu'il a trahi, dénoncé son bienfaiteur ?...

« Ah ! je ne veux plus les entendre ces infâmes paroles qui ont trop longtemps bourdonné à mes oreilles... Si, de son vivant, mon père a eu des raisons pour les supporter, je n'en ai pas, moi !... Et je ne veux pas que l'on salisse sa mémoire par des mensonges et des calomnies !... Je vous le répète, monsieur, je ne le veux plus. »

Droguin a été effrayé par le ton menaçant que Robertin vient de prendre ; jamais il ne l'avait vu dans une telle colère ; il baisse les yeux sous les regards furieux du concierge, et balbutie :

— Mon Dieu, monsieur Robertin, moi, je vous dis cela... parce que je l'ai entendu dire... je ne l'ai pas inventé... Tout le monde sait que feu votre père portait à l'époque de la Terreur une carmagnole, un bonnet de loutre avec une longue queue de renard ; que, de plus, il avait un grand sabre qui traînait à terre, et enfin que chacun tremblait devant lui !...

— Et parce qu'il portait un bonnet de loutre et une carmagnole, on en a conclu qu'il avait dénoncé son bienfaiteur ?...

— Dame! s'il ne s'en est pas vanté, du moins il l'a laissé croire.

Robertin ouvre la bouche comme s'il voulait parler... mais il se tait, passe sa main sur son front, et se borne à murmurer :

— Mon pauvre père!... combien il lui a fallu de patience, de courage... Ah! s'il ne m'avait pas fait jurer de garder le secret... mais je dois lui obéir et tenir mon serment.

— Quel secret?... quel serment?...

— Cela ne vous regarde pas, monsieur, ce sont mes affaires. Il ne me convient pas de les conter à personne.

— Il ne vous convient pas...! C'est bientôt dit cela, monsieur, mais quand on a l'intention de faire entrer son fils dans une famille, il est assez naturel de désirer savoir si cette famille-là est honorable et digne de notre alliance.

— Je ne pense pas que la mienne puisse jamais vous faire rougir. Quels blâmes pourriez-vous adresser à ma fille et à moi?...

— A votre fille... oh! pas un seul, je rends justice à ses qualités; elle est très-douce, elle travaille sans cesse... ses robes ne sont peut-être pas taillées à la dernière mode... mais ceci est une affaire

de goût !... ce qui plaît à l'une est quelquefois ce qui déplaît à l'autre...

« Au détail, Adeline peut faire une très-bonne femme de ménage... si elle apporte à son mari une petite dot pour monter le ménage.

— Je vous l'ai dit, monsieur, et je regrette d'être obligé de le répéter, ma fille n'a pas la moindre dot à offrir à son futur.

— Vous me l'avez dit... mais, moi, je ne vous crois pas, parce que vous êtes un homme à cachotteries, à mystères !...

« Voyons, monsieur Robertin, si vous cherchiez bien, dans cette petite chambre située dans les mansardes de cet ancien hôtel, et où vous alliez si souvent vous enfermer, sans permettre à personne de vous y suivre, est-ce que vous n'y trouveriez pas un petit magot... un petit sac d'écus, pour donner à votre fille ?... »

Robertin fait un signe d'impatience, il se lève et marche à grands pas dans sa loge, en disant d'une voix entre coupée :

— Toujours les mêmes questions !... les mêmes propos !... Chez soi, même, il faut que l'on ne puisse rien faire sans que vos voisins ne vous épient, ne vous espionnent !... Le monde sera donc sans cesse composé de curieux, de méchants et

d'imbéciles!... qui, au lieu de s'occuper de leurs affaires, passent leur temps à s'informer de ce que font les autres!...

— Permettez, monsieur Robertin, vous venez de parler d'imbéciles! J'aime à croire que cela ne me concerne pas?

— Eh! monsieur, prenez-le comme vous voudrez... Je parle pour ceux qui se permettent de contrôler mes actions les plus intimes, et qui me fatiguent avec leurs sottes questions.

Broguin se lève d'un air courroucé, en s'écriant :

— Monsieur!... apprenez qu'on ne parle pas sur ce ton à un suisse qui a été en ballon!... Puisqu'il en est ainsi, plus d'alliance entre nous!... mon fils n'épousera pas votre fille!...

— Tant pis pour lui, monsieur, il y perdra une compagne qui aurait fait son bonheur.

— Il en trouvera d'autres, monsieur, qui auront des dots, plus ou moins volumineuses!... et des pères qui ne passent point leur temps dans des chambres mystérieuses, où ils entretiennent peut-être des maîtresses!...

Robertin ne peut s'empêcher de rire de cette nouvelle supposition; il hausse les épaules en répondant :

— J'avoue que je ne m'attendais pas à celle-là !... Vous avez de singulières idées, monsieur Droguin !...

— Oh ! ne plaisantons pas !... cela s'est vu, monsieur, cela s'est vu !... Il y a des hommes qui séquestrent des femmes... de peur qu'elles ne leur soient infidèles ; c'est même une manière assez adroite de s'assurer de leur fidélité !...

« Moi, quand ma femme vivait, je lui disais : « En mon absence, je te défends de bouger... » Et elle sortait la même chose, parce que je ne l'enfermais pas !

« O les femmes ! cela s'enferme, monsieur, comme un pâté entamé, auquel on ne veut pas que personne touche.

« Adieu donc, monsieur Robertin ! beaucoup de plaisir dans votre chambre des mansardes !... passez-y votre temps ! moi, je rentre dans ma belle loge, que je n'aurais pas dû quitter pour venir ici.

« Je vous salue. »

Le gros suisse est parti. Robertin le regarde s'éloigner, en se disant :

— Que les hommes sont méchants ! Dans tout ce qu'on fait en secret, ils voient, ils supposent du mal ; et il ne leur viendra jamais à la pensée d'y soupçonner une bonne action !

XIII

LE MAÎTRE DE DESSIN

Lorsqu'elle revient près de son père, Adeline cherche à lire dans ses yeux, pour connaître quel a été le résultat de son entretien avec le vieux Droguin.

Mais Robertin ne la laisse pas longtemps dans l'incertitude; il prend dans les siennes les mains de sa fille, et les presse tendrement, en lui disant :

— Ma pauvre petite, j'aurais voulu te voir heureuse avec celui que tu aimes, car je sais bien que tu aimes Julien, je sais que c'est un brave et honnête garçon!... J'avais donc consenti avec joie à faire ce mariage, mais le père de Julien veut une

dot, il ne te trouve pas assez riche par tes vertus, tes qualités... C'est un homme qui ne connaît que l'argent, et comme tu n'en as pas, il ne veut pas que son fils t'épouse.

« Ma chère Adeline, pardonne à ton père de n'avoir pas su s'enrichir pour te doter... ce n'est pas sa faute. Mais, à défaut d'argent, il te laissera un nom honorable et qu'un jour... je l'espère, tu seras fière de porter. »

Adeline embrasse son père, en s'écriant :

— Que je vous pardonne!... mais n'avez-vous pas fait pour moi tout ce qui était en votre pouvoir? Grâce à vous, je ne suis point une sotte privée d'éducation, vous m'avez fait apprendre un état qui me plaît et qui me fera vivre; je ne manque de rien près de vous, et je m'y trouve bien heureuse.

« Je n'ai pas de dot pour me marier, mais je suis bien sûre que Julien n'y tient pas!... Au contraire, parce qu'il n'en a pas non plus, il est bien aise que je ne sois pas plus fortunée que lui!.. il me l'a dit lui-même.

— Je ne doute pas des sentiments de Julien; mon enfant, mais son père pense tout autrement. Enfin, ceci n'est qu'une question de temps, et si Julien ne change pas, il t'épousera plus tard.

— Oh ! non, mon père, je suis certaine qu'il ne changera pas.

La conversation du père et de la fille est interrompue par l'arrivée d'un jeune homme qui pénètre dans la loge du concierge.

Adeline ne peut s'empêcher de rougir, car elle a reconnu en lui cet individu qui depuis quelques jours passe si souvent devant l'hôtel en l'examinant avec curiosité.

L'étranger jette des regards singuliers sur le concierge, et ce n'est pas une expression bienveillante qui se peint dans ses traits.

Après avoir pendant quelques instants examiné Robertin, sans paraître faire la moindre attention à sa fille, il dit d'un ton presque arrogant :

— J'ai vu un écriteau à votre porte cochère... Vous avez un logement à louer ici ?

Robertin qui, de son côté, a examiné le jeune homme, dont l'habit râpé, la toilette mesquine n'annoncent point un capitaliste, lui répond :

— Oui, monsieur, j'ai un appartement complet au troisième, mais sur le derrière...

— Je n'ai pas besoin d'un appartement, une seule chambre me suffirait... En avez-vous une à me louer ?

— Non, monsieur, non, je ne loue pas de chambre dans cette maison...

Adeline, qui se sent de l'intérêt pour le jeune inconnu, parce qu'il a l'air triste, souffrant et malheureux, dit timidement à son père :

— Mais si vous vouliez, mon père, disposer de la chambre que j'occupe au troisième, je pourrais, moi...

— Taisez-vous ! s'écrie le concierge en lançant sur sa fille un regard sévère.

Puis, s'adressant à l'inconnu :

— Je vous le répète, monsieur, je n'ai pas de chambre à vous louer.

Le jeune homme se pince les lèvres, ses sourcils se rapprochent, il jette sur le concierge des regards où brille la colère, en murmurant :

— Ah ! vous êtes monsieur Robertin, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur ; c'est mon nom, en effet... me connaissez-vous ?

— Non, oh ! non !... mais la réputation de votre père est venue jusqu'à moi !...

— La réputation de mon père ? Je ne vous comprends pas, monsieur. Voudriez-vous bien me dire votre nom ?...

— Puisque vous ne voulez pas me louer, vous n'avez pas besoin de me connaître !

— Ah ! monsieur Saintclair ! s'écrie une voix qui part de dessous la porte cochère.

C'est mademoiselle Adrienne qui revient avec sa tante, la comtesse de Marsanne ; de faire sa promenade au jardin du Luxembourg, et qui a reconnu le jeune homme qui se tenait à l'entrée de la loge du concierge, bien qu'elle ne pût apercevoir que son profil, mais une jeune fille reconnaîtrait quelqu'un à qui elle pense, rien qu'en lui voyant le bout de l'oreille.

À cette voix qui retentit jusqu'à son cœur, le maître de dessin s'est retourné et s'empresse de saluer ces dames.

La comtesse lui dit :

— Vous venez sans doute pour nous voir, M. Saintclair ? Tenez, nous parlions de vous ce matin avec ma nièce, elle me disait :

« Ce monsieur, qui m'a donné de si bonnes leçons de dessin à Vichy, avait promis de venir nous voir lorsque nous serions à Paris ; il paraît qu'il a oublié sa promesse ; ou peut-être est-il allé à notre ancienne adresse et on n'aura pas su lui indiquer notre nouvelle demeure. »

— Mademoiselle est trop bonne de s'être souvenue de moi.

« Après votre départ, madame, je suis encore

resté six semaines à Vichy, où j'avais trouvé des élèves. Mais en revenant, je suis tombé malade... et il m'a fallu rester près d'un mois dans un petit village où le barbier était le médecin, et quel médecin!... ce n'est pas sa faute si j'en suis revenu!

« J'étais entré dans cette maison pour demander si l'on avait une chambre à me louer. Je vous avoue, madame, que j'ignorais encore que vous l'habitez.

— Eh bien, vous le savez maintenant, dit Adrienne, j'espère que vous vous en souviendrez... Oh! j'ai beaucoup travaillé mon dessin, monsieur, et il me tarde de savoir si vous serez content de moi.

— Mais je pense, dit la comtesse, que monsieur va monter et se reposer un moment chez nous?

Le jeune homme jette un regard sur son costume et répond avec embarras:

— Mon Dieu, madame, ce serait avec plaisir... mais je n'ose dans cette tenue...

— Allons donc, vous êtes en costume de voyage, puisque vous arrivez seulement...

« Venez, venez voir mon appartement dont je suis enchantée. »

M. Saintclair ne juge pas devoir résister davan-

tage, il monte le grand escalier avec madame de Marsanne et sa nièce.

Adeline les regarde aller.

Robertin aussi suit des yeux le jeune homme, en murmurant :

— Il m'a dit que la réputation de mon père était venue jusqu'à lui... et, en me disant cela, ses yeux semblaient animés par la colère... Ne rencontrerai-je donc jamais que des gens qui pensent du mal de mon père, et ne trouverai-je pas un jour ceux qui doivent lui rendre justice ?

— Voyez-vous, mon père, dit Adeline, ce jeune homme qui est si pâle, qui a encore l'air malade, c'est quelqu'un de comme il faut, puisqu'il est de la connaissance de ces dames du second.

— Ce que je sais, répond Robertin, c'est qu'il se nomme Saintclair, qu'il donne des leçons de dessin, et, qu'en me parlant, il me regardait comme s'il avait voulu me chercher querelle.

— Oh !... vous vous serez trompé, mon père ; vous avez vu comme mademoiselle Adrienne semblait contente, heureuse de le revoir !...

— Non, je n'ai pas fait attention à cela.

— Il a dit qu'il ne savait pas que ces dames demeureraient dans cette maison, mais je gagerais bien qu'il le savait, moi ; sans cela, pourquoi de-

puis quelques jours passait-il sans cesse dans la rue, en regardant constamment les fenêtres de cet hôtel ?...

— Ah ! ce monsieur passait souvent dans la rue depuis quelques jours ?...

— Oui, mon père, et je l'avais bien remarqué ; et Julien... et monsieur Julien aussi... et vous comprenez bien que c'est pour cela qu'il désirait tant avoir une chambre dans la maison.

— Ma fille, cette maison n'est point faite pour servir de rendez-vous d'amour : si ce M. Saintclair est en effet amoureux de la nièce de madame la comtesse, il peut aller chez ces dames, puisqu'elles veulent bien le recevoir.

« Mais, en vérité, j'ai peine à croire qu'un simple maître de dessin, qui semble si pauvre, si près de ses pièces, puisse être un parti convenable pour la nièce de madame de Marsanne. »

Cependant le jeune maître de dessin a suivi la comtesse et sa nièce ; il monte derrière elles le bel escalier orné de rampes dorées, mais il ne se presse pas ; on dirait qu'il marche avec recueillement, portant sans cesse ses regards à droite et à gauche, examinant tout, les portes, les corniches, les niches pratiquées sur chaque palier et destinées à recevoir des vases de fleurs ou des statuettes.

Il semble admirer tout ce qu'il voit, si bien que les dames sont arrivées avant lui au second étage, et que la gracieuse Adrienne lui crie :

— Eh bien, monsieur Saintclair, pourquoi vous arrêtez-vous au premier étage?... c'est au second que nous demeurons.

— Je ne m'arrêtais pas, mademoiselle, seulement j'admire cette demeure... Tout ici est beau, est grand... cela est ancien, mais cela est noble, imposant!... cela inspire un sentiment de respect... Vous ne pouvez pas deviner ce que j'éprouve en me trouvant dans ce vieil hôtel.

— Venez donc voir notre appartement. Oh!... il vous plaira aussi, j'en suis sûre.

Le jeune homme arrive au second, il entre chez la comtesse. Il admire ces belles pièces bien vastes, bien hautes, dans une desquelles, maintenant, un architecte taillerait un appartement complet.

Dans la salle à manger peuvent dîner vingt-cinq personnes sans éprouver la moindre gêne; dans le salon, dont les lambris sont encore dorés, on pourrait facilement établir deux tables de jeu et danser encore un quadrille au milieu.

Les autres pièces répondent à celles-là. La distribution est parfaite, et des sorties, adroitement ménagées, permettent de circuler sans gêner per-

sonne. C'est le confortable dans toute sa splendeur, et non pas ce confortable mesquin qui vous étreint dans de jolies petites pièces où vous ne pouvez pas allonger vos jambes sans risquer de renverser un meuble.

— Eh bien, que dites-vous de mon appartement, dit la comtesse à Saintclair, qui est resté immobile devant une belle cheminée en marbre blanc. Vous ne répondez pas ?

— Mon Dieu ! s'écrie Adrienne, mais M. Saintclair a les yeux pleins de larmes !...

— Est-ce que vous souffrez, monsieur ?

— Non, mademoiselle, non... ce n'est rien !... répond le jeune homme en se hâtant d'essuyer ses yeux. Pardon... c'est l'émotion... je veux dire... c'est la faiblesse, suite de ma maladie.

— Voulez-vous prendre quelque chose ?

— Merci, je n'ai besoin de rien... c'est passé... Ah ! votre appartement est superbe, madame ; je vous en fais mon compliment.

— N'est-ce pas qu'il est beau ?... Et en vérité il ne m'est pas loué cher, c'est une trouvaille que j'ai faite là !...

« Et puis une maison bien tenue, bien habitée ! c'est le concierge qui veille à tout, et je vous assure qu'on n'a que des éloges à lui adresser.

— Le logement du premier est à louer, dit Adrienne, il paraît qu'il est distribué comme celui-ci; seulement il est encore plus beau, plus richement orné. C'était celui qu'habitait l'ancien propriétaire de cet hôtel, le marquis de Villagier...

— Oui ! dit la comtesse, celui qui a péri à l'époque de la Terreur !... C'était une illustre famille !...

« Mais vous ne pouvez pas en avoir entendu parler, monsieur Saintclair, vous êtes trop jeune pour cela !

— Pardonnez-moi, madame, mon père m'a très-souvent parlé du marquis de Villagier... il m'a conté les malheurs qui accablèrent cette noble famille... et je vous avouerai, madame, qu'en me trouvant dans cet hôtel, le souvenir de cette histoire est pour beaucoup dans l'émotion que j'éprouvais tout à l'heure.

— Cela fait honneur à votre sensibilité, monsieur.

— Eh bien, monsieur Saintclair, dit Adrienne en riant, puisque vous cherchez un logement, vous devriez louer le premier étage, je suis sûre que vous y seriez très-bien, et nous vous aurions pour voisin !

— Mademoiselle, vous vous moquez ! répond le

jeune homme en s'efforçant de sourire. Ce n'est pas un pauvre maître de dessin comme moi qui doit occuper le magnifique appartement du marquis de Villagier !

— Ah ! monsieur, n'allez pas croire que j'ai voulu me moquer de vous !... Je parle étourdiment, c'est vrai, mais je serais désolée de rien dire qui puisse vous blesser...

« Venez voir mes dessins, monsieur, et donnez-moi encore de bons conseils, pour me prouver que vous ne m'en voulez pas. »

Adrienne montre ses dessins ; tout en les examinant, le jeune maître voudrait bien dire à sa charmante élève qu'il n'a pas cessé de penser à elle depuis qu'elle a quitté Vichy ; mais la tante est là, toujours là, il n'y a donc pas moyen de dire tout ce qu'on éprouve, de laisser parler son cœur.

Il faut se contenter du langage des yeux, ceux de Saintclair sont bien tendres, bien expressifs, et la belle demoiselle ne paraît nullement offensée de leur éloquence, ni de les voir s'attacher sans cesse sur les siens. De temps à autre, elle prononce à demi-voix :

— A présent, on vous verra, j'espère... vous savez où nous demeurons... vous n'allez plus quitter

Paris... vous viendrez me guider... corriger les fautes que je fais ?

A cela Saintclair répond :

— Je serai bien heureux quand je pourrai venir... mais pour me présenter chez vous, mademoiselle, il faut que j'aie une mise... plus convenable ; en vérité, je rougis aujourd'hui de me trouver dans cette tenue devant vous !...

— Qu'est-ce que cela fait?... Est-ce que vous croyez que nous tenons à la toilette ?

— Mademoiselle, il y a des convenances que l'on doit respecter... mais j'ai trouvé enfin quelques portraits à faire au pastel... et j'ose entrevoir des jours meilleurs.

La visite du jeune maître de dessin ne se prolonge pas davantage.

Saintclair prend congé, en remerciant ces dames de leur bon accueil, en saluant profondément la comtesse, en regardant tendrement Adrienne, et en poussant un soupir qui va probablement à son adresse, car un léger soupir répond au sien...

Lorsqu'il est seul sur le palier du grand escalier, au lieu de descendre les marches, le jeune homme s'arrête, il ne peut se lasser d'examiner les lieux où il se trouve ; puis, cédant à sa curiosité, au sentiment secret qui le domine, il regarde en l'air,

et se met à monter doucement l'escalier qui mène au troisième étage.

Arrivé là, il s'arrête encore. De ce carré, un escalier beaucoup plus petit, plus étroit, conduisait aux chambres sous les mansardes.

Saintclair s'approche de cet escalier, l'examine et va peut-être en gravir les marches, lorsqu'un homme en descend tout à coup : c'est Robertin. Il se place devant l'étranger en lui disant d'un ton courroucé :

— Où allez-vous, monsieur, et que faites-vous donc ici ?

Le jeune homme ne semble nullement intimidé par le ton menaçant du concierge, et répond fort tranquillement :

— Ce que je fais ici ?... mais vous le voyez bien, j'admire cette maison... où je croyais... mais vous savez bien que je sors de chez madame la comtesse de Marsanne : je m'en allais.

— Vous vous en alliez, et au lieu de descendre l'escalier, vous l'avez monté ! Singulière manière de s'en aller !

— C'est une distraction.

— Mais enfin, monsieur, j'ai le droit de vous demander...

— Non ! je ne vous reconnais pas le droit de

m'interroger ! Je ne vous répondrai pas, monsieur Robertin, et tenez-vous pour satisfait que je veuille bien ne point vous en dire davantage.

En achevant ces mots, le jeune Saintclair descend vivement l'escalier et sort de l'hôtel.

Robertin l'a regardé s'éloigner. Il descend à son tour, mais lentement, plongé dans ses réflexions et se disant :

« Pourquoi cet homme qui m'est inconnu me parle-t-il sans cesse avec cette dureté et d'un ton irrité ? pourquoi montait-il tout en haut de la maison ?... Que cherche-t-il par là ?... Saintclair !... Ce nom frappe aujourd'hui mes oreilles pour la première fois ! ah ! ce n'est pas ce nom-là que je voudrais entendre et que je cherche inutilement à retrouver dans les journaux, dans les papiers publics, dans toutes les nouvelles qui arrivent de l'étranger ! »

XIV

LA COMÉDIE CHEZ LE BOULANGER

Tout le monde était en l'air dans la loge de M. Bassinoire.

Le jour était arrivé où l'on devait jouer la comédie chez le boulanger.

La Famille Benotton était la pièce choisie.

Le petit Léandre devait représenter Fanfan Benotton ; sa sœur Zirzabelle devait danser un pas qui n'était point dans la pièce, mais que l'on avait trouvé moyen d'introduire au milieu d'une des scènes les plus intéressantes, ce qui avait permis d'annoncer sur le programme que la comédie serait agréablement coupée par un ballet.

Enfin, madame Bassinoire, qui employait ses

soirées à aller dans les cafés-concerts, à l'insu de son mari, lui avait toujours fait croire, lorsqu'elle s'absentait dans la soirée, qu'elle allait répéter son rôle de madame Benoiton.

Mais le grand jour étant arrivé, la portière fait son possible pour que son mari ne vienne pas à la fête du boulanger, car il verrait bien alors qu'elle s'est moquée de lui, en lui disant qu'elle jouait dans la comédie.

— Mon bon ami, dit la malicieuse Eulalie, tu ne peux pas venir à cette fête, parce qu'il faut bien que quelqu'un garde la loge. Mais, sois tranquille, nous te rendrons un compte exact de la représentation.

« Après tout, je crois que tu ne perds pas beaucoup : la pièce sera mal jouée, excepté par Léandre, mais les autres ne savent pas leur rôle.

« Ensuite, les rafraichissements de la soirée ne se composeront que de pain de seigle et de pain de gruau, dont tu n'es pas amateur ; tu ne te régaleras pas !

— Ta ! ta ! ta ! tu te moques pas mal de moi ! répond Bassinoire en repoussant sa casquette sur son oreille. Ah ! tu te figures que je vais garder la loge, rester tout seul à m'ennuyer tandis que ma famille se livrera aux divertissements les plus va-

riés!... Non, vraiment!... J'irai avec vous à la fête du boulanger.

— Tu iras!... c'est bientôt dit! mais la loge, qui donc la gardera?...

— J'ai trouvé quelqu'un pour nous remplacer. Madame Trottin du quatrième nous rendra ce service.

— Madame Trottin!... cette vieille femme qui est si bête!... qui s'est enfermée chez elle, parce qu'elle m'a entendu chanter : *Voilà le sabre de mon père !!!*...

— Justement.

— La porte sera bien gardée!... et madame Trottin, qui est presque aveugle, ne verra pas si on entre ou si l'on sort dans la maison!...

— Ça m'est bien égal!..

— S'il vient des voleurs?...

— Que diable veux-tu qu'ils volent dans une maison où pas un locataire ne paye son terme exactement!...

« D'ailleurs, tant pis!... Je te dis que je veux te voir jouer la comédie... Il ne sera pas dit que mon épouse sera applaudie, claquée par une société sans que je sois là pour voir si cela se passe convenablement.

« T'embrasse-t-on dans ton rôle?...

— Non, personne ne m'embrasse.

— A la bonne heure, parce que, si on t'avait embrassée, j'aurais sifflé !...

Eulalie ne dit plus rien, mais elle rêve à ce qu'elle pourra imaginer pour se tirer d'affaire.

Le soir, la famille se fait aussi belle que possible.

Madame Bassinoire, qui est assez gentille, trouve moyen de s'arranger une toilette et une coiffure qui la rendent très-piquante. Le petit Léandre a un matelot neuf; il n'aura pas besoin de s'habiller autrement pour faire Fanfan Benoiton.

Mademoiselle Zitzabelle a une jupe de soie bleue qui ne s'harmonise pas très-bien avec sa basquine orange, mais la jupe étant fort courte et la basquine trop longue, on n'y fera pas attention.

Quant au portier, sa tenue est sévère : il a une grande redingote olive, qui le pince, lui serre la taille et descend jusque sur ses talons.

Il ne sort de là que des souliers bien luisants et un col noir, puis une tête que vous connaissez déjà.

De temps à autre M. Bassinoire regarde sa femme et s'écrie :

— Sais-tu, Eulalie, que tu es mise comme une dame de la chaussée d'Antin !...

— Oh ! pas tout à fait, mon ami.

— Si fait, tu es très-élégante, cela te va joliment ! Est-ce dans ce costume que tu vas jouer madame Benoiton ?

— Certainement, je n'y changerai rien.

— Et tu feras bien, tu vas faire un effet foudroyant !... Surtout ne te laisse pas embrasser !

— Puisque ça n'est pas dans la pièce !...

— C'est que, vois-tu, je me connais, si on t'embrasse, je suis capable de sauter sur le théâtre et de flanquer des coups de poing à l'embrasseur.

On arrive chez le boulanger.

La société était nombreuse, beaucoup plus nombreuse que le local ne pouvait contenir de monde ; on se poussait, on s'étouffait, on se marchait sur les pieds, mais tout cela en poussant des éclats de rire, c'est ce qui faisait le charme de la réunion.

Dans la chambre où devait se jouer la comédie, on avait bâti une espèce de théâtre en ajustant des planches sur des tréteaux ; des rideaux de croisées passés dans une tringle, qui reposait sur d'énormes pelles à enfourner, que l'on avait placées verticalement à droite et à gauche de la scène, formaient la toile, qui ne se levait pas comme au spectacle, mais qui se tirait de côté comme les rideaux d'une alcôve.

On avait établi, pour les dames, des banquettes devant le théâtre.

Quant aux hommes, ils devaient se tenir debout aux entrées, contre les portes ; au besoin, ils pouvaient grimper les uns sur les autres : c'était à eux de s'arranger.

Le facétieux Pigeonnier fait naturellement partie de la réunion ; il avait aidé à bâtir le théâtre, à placer les banquettes, à allumer les quinquets ; enfin on lui avait dévolu l'emploi de souffleur ; mais comme il n'y a pas de trou aux planches, ni de places dans les coulisses, il est en ce moment très-inquiet de savoir où il se mettra pour souffler.

En apercevant madame Bassinoire, Pigeonnier lui lance un regard dans lequel il y a de la raillerie et de l'admiration. Eulalie se contente d'y répondre par un sourire moqueur.

Le spectacle devait commencer à neuf heures, mais à dix les artistes n'étaient pas encore prêts. Madame Bassinoire, qui avait quitté son mari depuis longtemps, revient alors d'un air délibéré lui dire :

— Mon ami, tu ne sais pas ce qui vient d'arriver?... Tu vas être enchanté, toi, qui ne voulais pas que je joue la comédie.

— Qu'est-ce que c'est encore ?

— Figure-toi que le geindre a prétendu que mon rôle ferait longueur, qu'il nuisait à la marche de la pièce; les autres ont été de son avis, si bien que l'on a coupé tout mon rôle!...

— Qu'est-ce que tu me chantes : on t'a coupée?

— Oui, madame Benoiton est toujours dans la pièce, on s'en occupe beaucoup, mais elle ne paraît plus

— Elle me semble forte celle-là!...

« Comment! depuis trois semaines tu auras perdu ton temps à étudier ton rôle, et on te le coupe au moment de jouer!... Mais je n'entends pas ça!...

« Tu as fait une toilette ébouriffante pour jouer, je veux que tu joues!... Je le veux, va le dire aux autres qui sont dans la pièce que je m'oppose à ce qu'on coupe ton rôle...

« Tu ne vois donc pas que c'est par jalousie que celles qui jouent avec toi ont manigancé cela?... Elles ont vu que tu les éclipserais...

— Mais, non, mon ami, puisque c'est le geindre...

— Eulalie, obéissez à votre époux!... Tu as étudié pendant près d'un mois pour jouer, je veux que tu joues. Je ne sors pas de là...

Madame Bassinoire quitte son mari, en se promettant de ne plus revenir près de lui.

Le portier essaye de faire partager à ceux qui l'entourent son mécontentement pour le mauvais tour que l'on veut jouer à sa femme. Mais les personnes auxquelles il s'adresse s'intéressent fort peu à ce que la portière joue ou ne joue pas.

Et ce qui est plus heureux, pas une ne connaît la pièce que l'on va représenter, et ne peut apprendre la vérité au mari d'Eulalie.

Trois coups frappés sur le théâtre, dont ils font tressauter toutes les planches, annoncent à la compagnie que le spectacle va enfin commencer.

Cependant Pigeonnier cherche toujours où il se fourrera, lorsque deux petites dames qui sont assises au fond de la salle sur la dernière banquette, lui font signe de venir se mettre entre elles deux, où elles lui feront une petite place.

Les petites femmes sont gentilles, Pigeonnier n'hésite pas ; il pousse, bouscule, se faufile derrière les banquettes, et arrive enfin à celle où on veut bien le recevoir, en se disant :

— Je serai peut-être un peu loin pour souffler... mais je serai parfaitement pour voir... d'ailleurs j'ai une bonne voix, je crierai au lieu de parler; s'ils n'entendent pas, ils y mettront de la mauvaise volonté.

A défaut d'orchestre, un petit Italien, que l'on a fait venir, chante dans une pièce voisine :

Ah ! qu'il était beau le chapeau de la Marguerite !
et cela sert d'ouverture.

Un monsieur fait ensuite glisser le rideau sur la tringle ; on commence.

Les dames qui jouent sont fort bien habillées, mais celui qui remplit le rôle de Champrosé, si admirablement créé au Vaudeville par *Félix*, est un jeune mitron, qui, jusqu'au dernier moment a compté sur un costume de gandin, qu'on lui avait promis.

Cependant le costume n'est pas arrivé ; obligé de bâtir le théâtre, le jeune mitron n'a pas eu le loisir de penser à une autre toilette ; le public murmurait, il fallait commencer, on a décidé que le mitron jouerait avec son vêtement de travail, seulement on devait faire une annonce pour réclamer l'indulgence du public, relativement au costume du rôle, mais personne n'ayant voulu se charger de faire l'annonce, il n'y en a pas eu.

En voyant ce personnage dans sa jupe de mitron, au milieu des autres acteurs qui sont convenablement habillés, un léger murmure se fait entendre dans le public ; mais ces mots : « Ce n'est pas sa faute. On lui a manqué de parole... Il attend

encore son costume, » circulent bientôt de bouche en bouche.

Alors les rires se changent en applaudissements. Les dames trouvent même que cette innovation n'est pas désagréable, et que cela ne saurait faire le moindre tort à la pièce.

Ce qui produit un effet beaucoup moins goûté, c'est le souffleur placé derrière tout le monde.

Quand un personnage manque de mémoire et s'arrête, Pigeonnier lui envoie bien ce qu'il a à dire, mais il le crie de façon que toute la salle l'entende, et quelquefois même avant celui qui est en scène.

— Pas si haut donc ! disent quelques personnes. Nous n'avons pas besoin d'être soufflées, nous autres !

— Ce n'est pas vous non plus que je souffle, c'est l'acteur !

— Pas si haut alors !

— Comme vous voudrez !

Et Pigeonnier souffle plus bas, mais alors le personnage en scène n'entend pas, il allonge la tête ; ce que voyant, les dames assises devant Pigeonnier et qui ont très-bien entendu, répètent la phrase, les autres dames placées plus en avant la redisent à leur tour, et elle n'arrive à l'acteur

qu'après avoir été soufflée de banquette en banquette : il y a même un moment où toute la salle se met à souffler.

Alors un monsieur sort d'une coulisse, en s'écriant :

— Ça ne peut pas aller comme ça ! Si toute la salle souffle la pièce aux personnages, il n'y aura plus de surprise... C'est comme si tout le monde la jouait.

— Où est le souffleur ?

— Me voici ! crie Pigeonnier du fond du parterre.

— Comment ! monsieur Pigeonnier, pour souffler, vous allez vous mettre à l'extrémité de la salle ?

— Je me suis mis où j'ai pu, il n'y avait de place nulle part.

— Vous ne pouvez pas rester là.... On vous entendrait mieux si vous étiez assis sous le théâtre.

— Merci ! pour qu'il casse sur moi !... Il n'est déjà pas si solide ! Quand vous êtes plusieurs dessus, il craque horriblement.

— Eh bien, on vous trouvera une place ailleurs. Allons, venez donc.

Pigeonnier est obligé de quitter les deux petites dames entre lesquelles il se trouvait fort bien. Il

s'en va en murmurant : cet incident a interrompu la représentation; on fait un entr'acte, et le petit Italien chante *le Chapeau de la Marguerite*.

Enfin, au bout de dix minutes, on aperçoit Pigeonnier, juché sur une chaise que l'on a assujettie sur quatre pelles à enfourner. Il est apporté ainsi devant un des côtés de la scène.

De là, le souffleur n'est pas loin des acteurs, mais il les domine; il les voit en dessus et il est obligé de baisser la tête pour leur envoyer leur réplique; les acteurs, au contraire, sont forcés de lever le nez en l'air pour voir et entendre le souffleur.

— C'est bien incommode d'avoir le souffleur dans les frises, dit une des actrices; moi, cela me donne le torticolis de relever sans cesse la tête pour regarder en l'air.

— Mais si, cela va assez bien, dit le premier rôle, on l'entend parfaitement comme ça !

— Vous trouvez que cela va, parce qu'en jouant la comédie vous avez l'habitude de toujours regarder au paradis, ce n'est pas gracieux !

— Madame, je ne sais pas si c'est gracieux, mais, dans de vrais théâtres, je connais plusieurs acteurs qui n'en font pas d'autres et qui, dès qu'ils

sont en scène, ont continuellement les yeux fixés sur la dernière galerie.

— C'est qu'ils y ont des connaissances probablement.

— Avez-vous bientôt fini, là-dessous ? crie Pigeonnier du haut de sa chaise. Vous causez au lieu de jouer. Mais cela ne m'amuse pas du tout d'être en l'air ; si vous n'avez pas besoin du souffleur, je ne demande qu'à m'en aller, car je ne suis pas en sûreté ici ; obligé de me pencher pour souffler, j'ai déjà manqué plusieurs fois de tomber sur le théâtre, et cela finira par m'arriver.

— N'ayez pas peur, Pigeonnier, nous continuons. C'est à Fanfan Benoiton d'entrer en scène.

Le petit Léandre paraît : il s'acquitte fort bien de son rôle, ne manque pas un mot et n'a pas besoin de relever le nez pour regarder le souffleur.

Tout le monde applaudit l'enfant, et son père est attendri, une larme humecte ses yeux, et il dit à tous ceux qui l'entourent :

— C'est mon fils ! Le petit drôle est né pour le théâtre ! Quelle mémoire ! Mais tout à l'heure vous verrez ma fille et ensuite ma femme : ce sera le bouquet !

En effet, dans un moment où le jeune mitron

a tout à fait oublié ce qu'il doit dire et attend en vain le souffleur, qui n'est alors occupé qu'à se bien tenir sur sa chaise, dont les pieds tremblent continuellement, mademoiselle Zirzabelle, présumant que c'est un intermède, s'élance de la coulisse et vient danser un pas espagnol sur la scène, en remplaçant le tambour de basque par un de ces petits tambours d'enfant qu'on tient par un petit bâton et qui sont enjolivés de grelots.

Cette danse imprévue surprend d'abord le public, qui attendait la continuation de la pièce; mais bientôt on s'y fait, et comme la jeune Zirzabelle fait des pirouettes qu'elle ne finit jamais sans manquer de tomber, on l'applaudit pour l'encourager.

— Elle ira ! dit Bassinoire, mais elle n'est pas encore de la force de son frère.

« Maintenant, nous allons voir ma femme, car depuis le temps qu'on parle d'elle dans la pièce, elle aurait déjà dû paraître. J'aime à croire qu'on a rétabli ce qu'on lui avait donné.

« Je ne voulais pas qu'elle jouât, mais puisqu'elle a appris le rôle, je ne veux pas qu'elle ait étudié pour rien. »

Le ballet improvisé a permis au personnage en scène de se rappeler son rôle. On continue la pièce.

Comme madame Benoiton ne paraît pas, cela impatient M. Bassinoire, qui se met tout à coup à crier :

— Madame Benoiton !... qu'elle paraisse !... Je demande madame Benoiton !...

— Silence donc là-bas !... disent les spectateurs.

— Mais non, je ne veux pas me taire !... ma femme a appris le rôle de madame Benoiton... Je veux qu'elle le joue !...

Quelques personnes qui ont vu jouer la pièce au Vaudeville se mettent alors à rire, et disent au portier :

— On s'est moqué de vous, mon cher monsieur : dans cette comédie, le rôle de madame Benoiton n'existe pas ; on en parle souvent, c'est vrai, mais on ne la voit jamais.

Bassinoire demeure stupéfait ; déjà il cherche des yeux sa femme, pour lui demander l'explication de sa conduite, mais on entend des cris au dehors et un petit mitron accourt tout effaré, en disant :

— Où est M. Bassinoire ?... une vieille dame le demande... c'est pressé... c'est pour des voleurs !...

— Des voleurs ! s'écrie-t-on de toutes parts...

— Oui, il paraît que la maison de M. Bassinoire en est remplie.

Il était alors minuit passé, et comme à cette heure-là des voleurs peuvent en effet se livrer à leur coupable industrie, tout le monde se met en mouvement ; il n'est plus question de la comédie, les acteurs eux-mêmes sautent en bas du théâtre et l'on se précipite dans la boutique, où l'on trouve madame Trotin étalée sur un fauteuil et balbutiant d'une voix altérée :

— Ah ! mon pauvre monsieur Bassinoire !... elle est bien dangereuse votre porte !... heureusement j'ai pu me sauver sans qu'ils me voient, car ils allaient m'assassiner... Mon Dieu, j'aurais bien besoin de prendre quelque chose pour me remettre.

— Voulez-vous un verre d'eau, madame ?

— Avec plaisir... mais je crois qu'un petit verre d'eau-de-vie me vaudrait mieux !...

On donne de l'eau-de-vie à madame Trotin ; elle en avale coup sur coup deux petits verres ; alors elle se sent en état de s'expliquer.

— Figurez-vous, mon cher monsieur Bassinoire, que tout s'était fort bien passé jusqu'à minuit, vos locataires étaient rentrés, moi j'avais dormi, ça allait comme sur des roulettes ! mais probablement un des locataires avait, en rentrant, oublié

de refermer la porte : comme c'est imprudent !... moi je dormais de confiance !

« Tout à coup je suis réveillée par un bruit sourd... je prête l'oreille, j'entends plusieurs voix d'hommes qui allaient, qui venaient, ils sont toute une bande, mon cher ami ; je me lève tout doucement pour regarder... on cognait des coups dans la cour !... probablement ils veulent dévaliser les caves.

« Soudain une figure paraît devant moi !... Ah ! quelle figure !... Messieurs... j'en ai encore le frisson !... Je lui dis :

« — Que demandez-vous, monsieur ?... Il me fait la grimace en me répondant :

« — Ce n'est pas toi, sorcière. »

« Puis il disparaît !...

« Vous pensez bien qu'alors je ne pense plus qu'à me sauver !...

« Je guette un moment où toute la bande était dans la cour ; j'enfile l'allée, je me mets à courir sans regarder derrière moi !...

« Je ne sais pas comment j'ai eu la force d'arriver jusqu'ici !...

— Il faut aller arrêter les voleurs !... disent tous les hommes.

— Monsieur Bassinoire, nous vous accompagnons tous!...

— Oui, tous...

— J'accepte, messieurs, je vais vous guider...

— Ah! messieurs, un moment!... disent les femmes, avez-vous des armes?... Vous n'allez pas vous exposer sans armes contre des bandits qui doivent être armés jusqu'aux dents!... cela n'aurait pas le sens commun.

— Oui, en effet, armons-nous... J'ai déjà chez moi deux fusils et un revolver.

— Moi, j'ai ma canne à dard...

— Prenons des pelles à four, des bâtons, des marteaux... Tout est bon contre les voleurs.

On s'arme comme on peut. Faute de mieux, un jeune homme a pris un pain de quatre livres long, très-rassis, et le porte sur son épaule comme un fusil.

On part en masse, accompagné des vœux de ces dames, qui restent sur le seuil de la boutique du boulanger.

Bassinoire conduit la colonne; il n'a trouvé, pour s'armer, qu'un grand couteau de cuisine, mais il le brandit comme une canne de tambour-major.

Il y avait près de trois cents pas de distance de la maison que l'on quittait à sa demeure.

La nuit était noire ; cependant, en approchant de chez Bassinoire, on voit confusément différents objets devant la porte.

— Est-ce qu'ils ont un canon ? dit un mitron.

— Ce n'est pas probable ; mais je crois bien qu'ils ont une voiture, sans doute pour emporter les meubles qu'ils veulent voler.

On avance encore.

Alors une odeur très-peu parfumée vient frapper l'odorat de la compagnie.

— Ah ! sapristi ! qu'est-ce que c'est que ça ? dit un épicier.

— Ce que c'est ? Parbleu ! cela se devine...

— Plus nous avançons, plus cela devient fort !

— Bassinoire, il me semble que je reconnais les boîtes qui sont dans cette voiture là-bas... Est-ce que vous attendiez cette nuit les employés de monsieur Richer ?

Le portier se frappe le front en s'écriant :

— Ah ! mon Dieu ! je l'avais oublié !... C'est-à-dire il me semble qu'ils ne devaient venir que demain... Mais non, c'était cette nuit !... Plus de doute... Oui, ce sont eux, que cette vieille folle de

madame Trottin a pris pour des voleurs. Oh ! il n'y a plus à s'y tromper.

Toute la troupe improvisée prend le parti de rire du quiproquo, et s'en retourne gaiement, en faisant une foule de plaisanteries sur cette aventure.

Voyant que leurs maris reviennent en chantant, les dames sont bientôt rassurées ; on leur apprend ce qui a causé la frayeur de madame Trottin, et elles mêlent leurs éclats de rire à ceux de ces messieurs.

Madame Trottin, seule, persiste à croire que ce sont des voleurs qui se sont déguisés pour faire leur coup.

La compagnie, revenue dans la salle du spectacle, y trouve Pigeonnier, qui avait appelé en vain pour qu'on le descendit de sa chaise ; dans le tumulte on n'avait pas pensé à lui, et pendant que l'on sortait pour prendre les voleurs, il avait été forcé de rester juché sur son siège, qui était monté sur quatre pelles à enfourner.

XV

UNE FOIRE DE VILLAGE

De retour dans leurs pénates, les époux Bassinoire avaient eu nécessairement une explication.

Elle avait été vive : suivant l'usage des femmes qui, lorsqu'elles ont tort, commencent par se fâcher, ce qui évite des explications qu'elles ne peuvent ou ne veulent pas donner, la fière Eulalie avait dit à son mari :

— Je vous ai fait croire que je jouais madame Benoiton, c'était pour vous habituer à me laisser paraître sur un théâtre. Vous vous opposez à ce que je suive ma vocation, à ce que je fasse fortune sur la scène ; vous êtes un tyran ! je ne veux pas

vivre avec vous. Dès demain je vous quitte et je me retire chez ma mère.

Cette menace n'avait pas beaucoup effrayé Bassinoire ; il savait que la mère de sa femme était une pauvre paysanne qui habitait un petit village aux environs de Paris, où elle vivait bien modestement, en vendant des œufs et du lait ; il s'était dit :

— Qu'est-ce que ma femme irait faire là ? Soigner les choux et les carottes de sa mère ! cela n'amuserait pas Eulalie, et il n'est pas probable qu'elle quitte ses enfants et son ménage pour cette vie rustique qui n'est pas dans ses goûts.

Cependant Eulalie était partie le lendemain matin ; pendant l'absence de son mari, elle avait embrassé ses enfants, en leur disant :

— Ne soyez pas inquiets de moi ; vous me reverrez bientôt ; je vous apporterai de riches vêtements et les couronnes qu'on m'aura lancées.

Quand le portier apprend que sa femme a exécuté sa menace, il en demeure interdit, suffoqué, puis il se dit :

— C'est un coup de tête, mais elle reviendra demain. Elle veut voir si je courrai après elle ; eh bien, non, je n'y courrai pas.

Cependant le lendemain se passe et Eulalie ne revient pas.

Bassinoinre est triste, car il n'est pas méchant, il regrette sa femme et se sent prêt à pleurer quand il regarde ses enfants.

Huit jours s'écoulent, point de nouvelles d'Eulalie : les enfants commencent à partager la tristesse de leur père.

Au bout de ce temps, Pigeonnier entre un matin chez Bassinoire, dont il ne se moque plus depuis qu'il sait que sa femme l'a quitté.

Il s'assoit dans la loge en disant :

— Eh bien, voyons, que fait-on ici ? On est triste, on s'ennuie... Mais il ne faut pas ainsi se laisser aller au chagrin, ça ne remédie à rien. C'est aujourd'hui dimanche, il faut sortir avec les enfants.

— Et ma loge ? dit le portier.

— Bon ! la mère Trottin la gardera ; elle prendra peut-être cette fois les charbonniers pour des croque-morts, mais ce n'est pas dangereux. C'est aujourd'hui la fête du petit village de Villetaneuse, ce n'est pas loin ; allons-y.

— Villetaneuse ! s'écrie Bassinoire ; mais c'est dans ce village qu'habite la mère de ma femme !...

— Eh bien, raison de plus pour y aller. Nous y rencontrerons peut-être ta belle évaporée, ou par sa mère, tu auras de ses nouvelles.

— Tu as raison ; oui, allons à la fête de Villetaneuse.

Les enfants sautent de joie. On est bien vite prêt. . . .

La mère Trottin consent encore à garder la loge, à condition qu'on lui laissera de l'eau-de-vie pour soutenir son courage.

Pigeonnier, qui pense à tout, achète un pâté, et l'on part pour Villetaneuse.

Vous savez assurément ce que c'est qu'une fête, une foire de village ; mais ce qu'il y a en général de plus piquant dans ces bacchanales champêtres, ce sont les spectacles improvisés par les saltimbanques, ces cabotins ambulants qui passent leur vie à courir de foire en foire, trainant avec eux leur maison, leur théâtre, leurs décors et leur personnel.

Ce sont de véritables bohèmes, et cependant, dans cette existence nomade, règne encore un certain ordre, un arrangement qui mérite d'être remarqué.

Ces artistes de foire arrivent avec une immense voiture, longue comme un omnibus, mais qui est divisée en trois compartiments, de manière à former un appartement complet.

La première pièce est ordinairement la cuisine ;

elle est pourvue d'un fourneau et d'une modeste quantité de casseroles et de marmites.

Le second compartiment sert de vestiaire ; c'est là que sont empilés les costumes de la troupe, les instruments de musique et tous les accessoires dont on a si souvent besoin dans une pièce à spectacle.

Enfin, le dernier compartiment est la chambre à coucher, où le lit est toujours dressé.

Lorsque la troupe est nombreuse, on couche aussi dans le vestiaire, on se fait un matelas avec la tunique de *Mahomet*, les jupons de la paysanne alsacienne et le riche manteau de *Marguerite de Bourgogne* ; le casque de *François I^{er}* sert d'oreiller, et pour avoir chaud aux pieds, on les couvre avec le pourpoint du *duc de Guise*.

Dans ce lit, fait de pièces et de morceaux, l'artiste nomade dort parfaitement, et beaucoup mieux que le richard couché sur la plume : c'est une compensation.

Au-dessus de la voiture sont entassés des décors et des pièces de bois qui servent à construire un théâtre.

Chaque acteur est tour à tour cocher. On n'a qu'un cheval, mais on le ménage. On ne va qu'à petites journées.

On a un chien, un fort chien de garde, qui veille, lorsqu'on fait dans la journée une halte et que tout le monde s'endort.

Le chien ne monte jamais dans la voiture, mais il va bien plus vite que le cheval ; il est toujours en avant, il sert d'avant-garde et aboie quand il aperçoit une habitation.

Quelquefois la troupe a deux voitures, la seconde contient alors tout ce qui sert à élever subitement un théâtre, une salle, et des décorations qui servent pour toutes les pièces : un salon et une forêt.

Mais les deux voitures annoncent alors une troupe de premier ordre, qui fait de l'argent partout où elle va, et reste parfois quinze jours dans le même endroit.

Ces troupes-là ont une musique formidable, composée de clarinettes, pistons, flûte et grosse caisse. Cinq musiciens suffisent pour être entendus de fort loin, chacun d'eux faisant du bruit comme quatre.

Tout cela est en planches, mais il faut voir avec quelle dextérité, quelle adresse ces bohèmes élèvent une salle, qui n'a, à la vérité, qu'un parterre et un orchestre, mais peut quelquefois contenir jusqu'à cinq cents spectateurs.

Une planche indique la différence des places,

les banquettes de bois ne sont pas plus douces à l'orchestre qu'au parterre, mais on paye là cinq sous et ici dix. Vous voyez bien qu'on doit se trouver mieux à dix sous.

En dehors de la salle, on dresse une estrade, puis on accroche une immense toile, sur laquelle sont brossées différentes scènes dramatiques faites pour donner le frisson aux plus braves.

C'est sur l'estrade que se place d'abord la musique et que se fait le boniment, ou, si vous aimez mieux, la parade qui sert à attirer les curieux et qui est ordinairement beaucoup plus amusante que la pièce qui se joue à l'intérieur.

Pendant que les hommes construisent leur salle, vous voyez les femmes sortir les costumes de la voiture, les étaler, les broser, les raccommoder.

- D'autres vont chercher de l'eau et se mettent à laver, à blanchir le linge de la troupe; les enfants, car il y a toujours quelques enfants, qui pour tout vêtement n'ont, suivant la saison, qu'une chemise ou bien un petit paletot, mais jamais de bas et vont sans cesse tête nue; les enfants font les commissions, ils vont chercher des litres de vin au cabaret le plus voisin.

Enfin les femmes font la cuisine, préparent le repas, dressent le couvert sur l'herbe quand il y

en a, ou à défaut de verdure, sur une planche qui sert de table.

Au milieu de tout cela, le chien veille, il va et vient, il grogne si un étranger va trop près de la cuisine, il aboie après ceux qui s'arrêtent devant la marmite.

Le spectacle dure quelquefois jusqu'à minuit, parce qu'on donne plusieurs représentations dans la journée et la soirée, et que les paysans veulent en avoir pour leur argent.

Alors ces saltimbanques qui, depuis midi, ont continuellement crié en dehors, joué en dedans, fait de la musique, chanté et exécuté des sauts périlleux, soupent, puis se couchent; les femmes et les enfants dans la voiture, les hommes sur le théâtre, le chien dessous.

Pigeonnier et la famille Bassinoire arrivent à Villetaneuse sur les deux heures de l'après-midi.

La fête était dans tout son éclat, et de fort loin on entendait la musique du théâtre forain; c'était le moment où l'on attirait le monde devant l'estrade, on allait faire le boniment.

Dès qu'ils entendent la clarinette et la grosse caisse, M. Léandre et sa sœur disent à leur père :

— Allons par là, papa, allons voir pourquoi on fait de la musique.

— C'est quelque spectacle en plein vent !...

— C'est égal, allons voir ça.

— Autant aller là qu'ailleurs, dit Pigeonnier, et puis, ce doit être le plus bel endroit de la fête.

Les musiciens nomades jouaient une polka. Mademoiselle Zirzabelle prend son frère sous son bras et le force à polker tout le long du chemin.

On arrive sur la place, où se pressent les curieux.

Les paysans se portent en foule devant la parade, quelques villageoises se promènent, en regardant les boutiques de tourniquets, mais surtout pour faire admirer leur bonnet et leur tablier neuf.

Des habitants de Paris circulent au milieu de tout cela.

Enfin quelques jeunes gas s'obstinent à faire aller le tourniquet, dans l'espoir de gagner le beau vase qui est le gros lot, et après avoir dépensé une quarantaine de sous à jouer, gagnent un coquetier qui vaut bien dix centimes.

On approche de la parade, le premier sujet de la troupe fait alors cette annonce au public.

« Messieurs, mesdames, habitants de ce village et des environs, nous avons l'honneur de vous annoncer que vous jouirez ce soir d'un spectacle nouveau, extraordinaire.

« Nous jouerons devant l'honorable société la première représentation de *la Fille des eaux*, ou *l'Incendie du château de Satan*, pantomime dialoguée en treize actes, mêlée de chants, de danses, de combats au sabre et à l'hache.

« Cette pièce n'a jamais été jouée que devant des têtes couronnées, mais aujourd'hui, et pour récompenser l'accueil que, depuis huit jours, vous avez daigné faire à nos efforts, nous n'avons reculé devant aucun sacrifice, aucune dépense, car, dans *l'Incendie du château de Satan*, vous entendrez plus de mille pétards, sans compter ceux que vous n'entendrez pas !...

« Ce n'est pas tout, une autre surprise vous est ménagée :

« Une dame américaine, artiste d'un talent consommé, douée d'une de ces voix qui font le charme des forêts vierges de l'Amérique, la célèbre Criardini, qui a chanté dans toutes les grandes cours de l'Europe et même dans les petites cours, est arrivée hier dans ces parages, et veut bien ce soir nous prêter l'appui de son talent, en se chargeant du rôle de la Fille des eaux, dans lequel elle intercalera adroitement plusieurs airs de *la Duchesse de Gérolstein* et peut-être de *la Belle Hélène*...

« Pour cette représentation, vraiment sans égale, le prix des places ne sera pas augmenté, et messieurs les militaires pourront y amener gratis une bonne d'enfant.

« Qu'on se le dise!... Allez, la musique!... »

— Pas mauvais le boniment!... dit Pigeonnier, mais il paraît que ce n'est pas le premier jour de la fête.

— Non, c'est l'octave aujourd'hui, dit un bourgeois en poussant un soupir.

« Ah! monsieur! j'en sais quelque chose!... »

« Je demeure là-bas... en face; ma maison est derrière ce théâtre forain; aussi vous devez penser si j'entends la musique; c'est toute la journée et toute la soirée, jusqu'à plus de minuit, un tapage infernal; j'ai continuellement dans les oreilles la grosse caisse et les cymbales!... J'en suis déjà devenu un peu sourd.

« Cette fête-là n'en est pas uné pour moi!... »

— Papa, tu nous mèneras voir le *Château de Satan*?... dit Léandre.

— Oh!... oui, papa, et la *Fille des eaux*, qui vient sans doute éteindre l'incendie du château.

— C'est bon!... nous verrons cela! dit Bassinoire, mais auparavant, je veux m'informer de madame Mathieu, votre grand'mère, chez qui ma

femme m'a dit qu'elle se retirait : cela m'intéresse plus que la Fille aux eaux.

— Tu as raison, dit Pigeonnier; allons nous informer de la mère Mathieu, après quoi nous chercherons un bouchon dans lequel nous pourrons arroser notre pâté.

On entre dans une des rues du village où l'on aperçoit un épicier, car un épicier de village doit en connaître à peu près tous les habitants.

On s'informe de la mère Mathieu; le garçon épicier regarde dans le fond d'un cornet, comme s'il espérait y trouver ce qu'on lui demande; puis, après avoir longtemps réfléchi, il répond :

— Est-ce une femme ou une demoiselle?

— C'est une femme âgée, puisqu'on vous dit : la mère Mathieu.

— Je connais bien un Mathieu qui est dans les pompiers; c'est-y ça que vous cherchez?

— Nous cherchons une vieille paysanne.

— Ah! fallait donc le dire tout de suite!... Je connais pas.

Les Parisiens vont s'éloigner.

Un paysan qui boit la goutte sur le comptoir les rappelle, en leur criant :

— Attendez donc, la mère Mathieu... c'est-y celle qui vend des œufs et qui élève des poules?

— Justement ! dit Bassinoire, c'est bien la profession de la personne que je cherche.

— La mère Mathieu ! qui louche de l'œil droit ?

— Des deux même, c'est probable ; où loge-t-elle, s'il vous plaît ?

— Tenez, au bout de la rue, tournez à gauche, vous verrez une mare, c'est pas là.

« Après la mare, vous apercevrez un tas de fumier... c'est pas encore là.

« Mais plus loin il y a une laiterie, vous sentirez l'odeur des vaches.

« La mère Mathieu loge à côté des vaches. »

Sur ces indications on se remet en route : on trouve la mare, le fumier, la laiterie et enfin on aperçoit une petite maisonnette assez propre : ce doit être la demeure de la mère d'Eulalie,

On va y frapper, personne ne répond. Mais une villageoise, assise à la porte de la laiterie, dit :

— Oh ! vous frappez inutilement, il n'y a personne.

— N'est-ce pas là que demeure la mère Mathieu ?

— Oui, c'est là.

— Et elle est sortie ?

— Pardi, elle est allée à la fête avec sa fille, une belle dame de Paris qui est chez elle depuis

huit jours... il y a déjà longtemps qu'elles sont parties.

Bassinoire est très-content : du moins sa femme ne lui a pas menti, en lui disant qu'elle allait chez sa mère.

— Maintenant que tu es tranquille, dit Pigeonnier, allons dîner, car j'ai très-faim et ces enfants aussi.

« Ensuite nous nous mettrons à la recherche de ta femme, et nous la trouverons, parce que ce village n'est pas immense, et qu'une femme qui est gentille n'est pas fâchée de se faire voir. »

On cherche un cabaret, et, n'importe en quelle ville, bourg ou village où vous vous arrêterez, c'est la chose la plus facile à trouver.

On s'attable, on attaque son pâté; avec une salade et du fromage, on a un dîner très-suffisant.

Bassinoire a retrouvé toute sa gaieté; Pigeonnier ne perd jamais la sienne; les enfants sont joyeux, parce qu'ils espèrent bientôt embrasser leur maman; on fête le piqueton du cabaret.

Lorsqu'on quitte la table, il commence à faire nuit; mais il y a çà et là quelques lampions, quelques chandelles égarées, qui indiquent les endroits où sont établis des jeux; enfin il y a le bal, qui est déjà en train.

On va tout visiter, dans l'espoir de rencontrer Eulalie, mais on la cherche en vain.

Tout à coup le petit Léandre s'écrie :

— Papa ! et la *Fille des eaux* que tu as promis de nous faire voir ?

— Parbleu, dit Pigeonnier, c'est par là que nous aurions dû commencer ! Madame Bassinoire adore le spectacle, elle est probablement entrée dans la baraque des saltimbanques.

— Tu as raison, dit le portier, Eulalie aura voulu voir *l'Incendie du château de Satan*.

« Entrons au spectacle. »

— C'est le bon moment, messieurs et dames, crie le pitre, on n'attendait plus que votre honorable présence, la grande pièce va commencer.

Bassinoire a pris des premières places.

On entre, la salle est pleine, ce n'est pas sans peine que les nouveaux venus parviennent à trouver trois places sur un banc de l'orchestre.

On s'en contente parce que le papa tiendra son fils sur ses genoux ; cependant cela le gêne beaucoup pour chiercher sa femme ; il imagine de se lever, en tenant son fils sur ses épaules, et lui dit :

— Cherche ta mère.

Mais cette gymnastique n'est pas du goût du public, qui crie :

— Assis donc!... Qu'est-ce qu'il a donc celui-là à nous faire voir son petit môme!... Est-ce qu'il croit que nous sommes entrés ici pour admirer sa progéniture... Assis!!!

La pièce va commencer.

Il faut bien que Bassinoire se remette sur sa banquette.

— Tu chercheras ta femme après le premier acte, lui dit Pigeonnier, et tu n'auras pas besoin de tenir ton fils en l'air; puisqu'il y a treize actes, tu auras beaucoup d'entr'actes et tout le temps de la chercher.

La pièce commence.

Le théâtre représente une forêt. Dans le fond on a mis une coulisse de salon pour indiquer l'entrée du château.

Les costumes sont de tous les pays. L'amoureux est en Polonais, le père en Turc, et la princesse en Écossaise.

— Où donc que l'action se passe? demande un paysan à son voisin.

— Pourquoi que tu demandes ça?

— Parce que voilà le père de la princesse qui est Turc et la princesse est Écossaise...

— L'action se passe partout, apparemment.

« Ce que je veux voir, c'est la débutante, cette fa-

meuse Américaine, madame Criardini, qui doit faire la Fille des eaux!...

— Et qui chante comme une forêt vierge?... Ah! faut voir! Si on nous a attrapés, moi, je me fâche... Elle est bien longue à venir, la Fille des eaux!...

— Si elle n'est pas mouillée, moi je siffle.

— Pourquoi donc veux-tu qu'elle soit mouillée?

— Puisque c'est la Fille des eaux, elle doit être mouillée...

— Que t'es bête!... au théâtre on fait toujours semblant. Ce n'est jamais vrai!

— Bah! et dans les pièces où on mange?

— Ils font semblant, mais ils ne mangent pas.

— Tais-toi! voilà la Fille des eaux!

L'actrice annoncée paraît : elle a un costume tellement bigarré, qu'il est impossible de le définir, et sur la tête une couronne en pissenlits qui sont censés représenter des roseaux.

Elle manque son entrée parce qu'elle glisse sur un noyau de cerise oublié sur le théâtre ; elle est obligée de se retenir au Turc, qui se retient au Polonais, qui se retient à une coulisse, qui manque de tomber sur le public.

Deux spectateurs sautent sur le théâtre et soutiennent la coulisse ; on la remet en place et la pièce continue.

Cependant Bassinoire examine la Fille des eaux.

A force de s'écarquiller les yeux et de chercher le visage de l'actrice, qui est ombragé par les pissenlits, il dit à Pigeonnier :

— Ai-je la berlue?... Cette Fille des eaux, il me semble bien que c'est Eulalie!...

— Oui, pardieu ! c'est ta femme. Chut!... ne dis rien!... laisse-la jouer, il faut voir comment elle s'en tirera.

— Mon épouse jouer avec des bateliers!... ô indignité!...

— Tais-toi donc!... tu vas te faire mettre à la porte et ce public-là ne badine pas!...

— Papa, on dirait maman, cette déguisée-là.

— Taisez-vous, mioches!

Eulalie, car c'est bien elle qui, sous le nom de Ciardini, fait son début sur le théâtre de la foire, débite fort mal la partie parlée de son rôle.

D'abord elle dit trop bas; on lui crie : « Plus haut! »

Alors elle se fait une voix de serinette fort peu agréable aux oreilles.

Le public, déjà mal disposé par l'entrée en glissade de l'actrice, commence à murmurer et à dire :

— Drôle d'actrice!... elle ne sait pas parler.

Pour que sa débutante gagne la faveur du pu-

blic, le directeur, qui joue le Turc, fait un signe à ses musiciens, qui font entendre la ritournelle de l'air :

Voilà le sabre de mon père !

Eulalie s'empresse d'entonner son air favori.

Mais comme ses nouveaux camarades ne savaient pas ce qu'elle disait dans son air, on avait oublié de lui donner un sabre ; dans le trouble d'un début, madame Bassinoire n'a pu penser à en demander un, ce n'est qu'au moment où elle entame son air que, s'apercevant trop tard qu'elle n'a point de sabre, elle arrache un pissenlit de sa couronne et le présente au Polonais en lui chantant :

Voilà le sabre de mon père ! !... etc.

Cette innovation n'est pas du goût du public, qui croit qu'on se moque de lui. Il trépigne, siffle, crie :

— Elle veut nous faire passer un pissenlit pour un sabre !... A la chienlit !... à bas la chanteuse !...

Eulalie s'arrête, elle est troublée, embarrassée.

Le directeur prend la parole et s'adresse au public :

— Messieurs, ceci n'est pas du tout la faute de la célèbre Criardini ; c'est la personne chargée des accessoires qui a oublié de lui donner un sabre et que, pour cette faute grave, je vais mettre à l'amende de cinq cents francs.

« Pour réparer cet échec, madame Criardini va vous chanter le grand air du superbe opéra de *Galatée*.

— Non, la *Belle Hélène*, dit à demi-voix Eulalie au Turc.

— Mes musiciens ne le savent pas.

— Je ne suis pas si sûre de *Galatée*...

— De l'aplomb ! ça ira toujours.

Quoi qu'en ait dit le directeur, l'air de *Galatée* va mal, Eulalie se trompe, chante faux, se reprend souvent. Elle a déjà répété six fois :

— *Verse encore ! encore, encore !...*

— Non, en voilà assez ! crie-t-on du fond de la salle. Ne verse plus ! ne verse plus !...

— A bas la chanteuse ! elle se moque de nous...

— Tiens, voilà pour la Fille des eaux !...

Au même instant, une pomme est lancée avec force sur la débutante par un lourd paysan et, malheureusement, ce n'est pas une pomme cuite.

Celle-ci a frappé en plein sur l'œil gauche d'Eulalie, qui pousse un cri déchirant et tombe sans connaissance.

On s'empresse autour d'elle ; mais déjà Bassinoire a quitté l'orchestre, ainsi que les enfants et Pigeonnier.

— C'est ma femme, c'est ma pauvre femme !

s'écrie Bassinoire, en courant relever Eulalie. Elle a voulu jouer la comédie malgré moi... voilà les couronnes qu'elle a recueillies!...

« Quant à celui qui lui a jeté la pomme, si je le connaissais, je lui flanquerais mon pied quelque part ! »

Mais personne ne répond à cette menace.

On laisse Bassinoire emmener sa femme.

Celle-ci, revenue à elle, est bien surprise de se voir entourée de son mari et de ses enfants.

Son mari ne lui adresse aucun reproche, car elle ne voit plus de son œil gauche, qui la fait horriblement souffrir.

Avec l'aide de Pigeonnier, on se procure une voiture, qui ramène tout le monde à Paris.

On entre chez un pharmacien, on court chercher un oculiste.

L'homme de l'art examine l'œil blessé et secoue la tête en disant :

— Il faut que cette pomme ait été lancée avec une force extrême !

« Je crains bien que vous ne restiez borgne toute votre vie. »

— La leçon est roide, dit Pigeonnier, mais il y a tout à parier qu'elle lui profitera.

XVI

SOUS UN ESCALIER

Quelques semaines se sont écoulées.

Julien, qui sait quel a été le résultat de l'entrevue de son père avec Robertin, ne se plaint pas et s'est borné à dire :

— J'attendrai.

Mais un matin, M. Droguin reçoit une lettre qui vient d'Angleterre.

Il se hâte de la décacheter, car il a reconnu l'écriture de sa fille.

Mademoiselle Iphigénie apprend à son père qu'elle est malade et sans argent, M. de Ravinette ayant jugé à propos de partir sans elle pour la

l'on pût y déposer différents outils avec lesquels toutes les semaines on nettoyait la cour.

C'est là que Robertin mettait ses balais, ses brosses à frotter et son cirage anglais.

Quand on était dans ce recoin, on se trouvait caché à tous les yeux et cependant on pouvait entrevoir les personnes qui entraient ou sortaient par la porte cochère.

Une après-midi, Robertin venait de porter quelque chose dans ce réduit, le concierge était réveur ; malgré lui, il pensait sans cesse à ce jeune homme qu'il avait vu montant dans l'escalier, qui connaissait les dames de Marsanne et qui pourtant ne revenait pas les voir, bien qu'il se fût écoulé trois semaines depuis qu'elles l'avaient engagé à leur rendre visite.

Robertin se disait :

— Ce jeune homme avait l'air souffrant et malheureux ; il est peut-être tombé malade... C'est bien singulier, il m'a toujours parlé avec dureté, avec un air de mépris, et malgré moi, je sens que je m'intéresse à lui... il y a des moments où je me reproche de ne pas avoir donné une chambre dans la maison à ce M. Saint-Clair que, cependant, je ne connais pas.

Comme Robertin s'abandonnait à ses pensées,

celui dont il s'occupait entre dans la maison et se dirige vers l'escalier sans même regarder la loge du concierge, qui est resté dans son réduit et n'a pu être aperçu par le jeune Saint-Clair.

Celui-ci va pour monter l'escalier, mais il s'arrête sur la troisième marche, car une personne le descendait, et cette personne, qui se trouve presque aussitôt devant lui, est la charmante Adrienne.

— Monsieur Saint-Clair ! s'écrie la belle demoiselle. Ah ! c'est bien heureux, monsieur, que vous vous soyez enfin décidé à venir nous voir.

« Savez-vous qu'il y a au moins trois semaines que nous vous avons rencontré ? vous nous aviez dit alors que vous reviendriez bientôt... C'est très-vilain d'abandonner ainsi son élève.

« Mais venez, montez vite, que ma tante vous gronde.

— Ah ! mademoiselle ! un moment, de grâce ! puisqu'un hasard inespéré me fait vous rencontrer seule. Je m'en trouve si heureux !... Je vous en prie, permettez-moi d'en profiter, car ce bonheur ne se représentera pas de bien longtemps peut-être.

— Mon Dieu, monsieur, puisque cela vous fait plaisir, je le veux bien.

« Vous avez donc à me dire des choses que vous ne voulez pas que ma tante entende ? »

La voix d'Adrienne était devenue tremblante en prononçant ces dernières paroles.

Le jeune homme y répond avec feu :

— Mademoiselle, je ne sais pas si avez lu dans mes yeux tout l'amour que j'éprouve pour vous, mais cet amour est mon bonheur, ma vie, bien que je sache qu'il est sans espérance, car dans la position où je suis, il ne m'est pas permis d'aspirer à votre main.

« Non. Je sens que cela est impossible... Mais, de grâce, permettez-moi de vous aimer et pardonnez-moi d'oser vous le dire...

« Pardonnez-moi de vous jurer que jamais une autre femme ne fera battre mon cœur,

« Je ne viens pas vous voir. Ah ! si vous saviez combien je souffre, combien je suis malheureux de me priver de votre vue !... Mais, en vérité, dans le costume que je porte, je rougis de me présenter devant vous, devant madame votre tante.

« Les élèves que j'ai ne m'ont pas encore donné le prix de mes leçons.

« J'attendais avec impatience cet argent pour m'acheter ce dont j'ai besoin. Aujourd'hui, cependant, je n'ai pu résister au désir de vous voir, ne fût-ce qu'un moment, et je bénis le ciel d'avoir eu cette idée, puisque j'ai pu vous rencontrer seule et

vous dire tout ce que je renfermais dans mon cœur... »

La nièce de la comtesse ne semble nullement offensée par l'aveu qu'on vient de lui faire ; elle balbutie :

— Monsieur Saint-Clair, je ne suis pas fâchée que vous m'aimiez... au contraire...

— Ah ! mademoiselle !...

— Votre redingote, qui n'est pas toute neuve, vous empêche de venir. Vous avez tort, monsieur. Est-ce que vous croyez que je m'occupe de votre toilette ? Les personnes qui nous plaisent ne sont-elles pas toujours bien venues ?

— Que vous êtes bonne, et qu'il sera heureux, celui que vous choisirez pour mari !

— Que je choisirai !... Ah ! si on me laissait choisir, alors moi aussi je serais heureuse !... Mais je dépends de ma tante, qui me tient lieu de mère.

« Écoutez, monsieur Saint-Clair, elle n'est pas bien riche non plus, ma tante ; nous vivons avec beaucoup d'économie : voilà pourquoi elle voudrait me voir épouser quelqu'un qui aurait de la fortune, tandis que moi, je n'y tiens pas du tout.

« Mais il y aurait un obstacle bien plus grand à notre union, un obstacle insurmontable.

— Quel est-il, mademoiselle?

— Ma tante est entichée de sa noblesse. Mon père était noble aussi, et jamais on ne me laissera épouser un roturier.

« Oh ! si j'étais la maîtresse, je vous jure que cela me serait bien égal, à moi.

— Mademoiselle, si cet obstacle était le seul qui s'opposât à notre union, il me serait bien facile de le lever.

« Je ne suis pas ce que vous croyez. Saint-Clair est un nom que j'ai pris pour cacher mon rang et mon titre, parce que mon père ne voulait pas que le nom de ses ancêtres fût porté par un pauvre maître de dessin.

« Je suis le marquis de Villagier, je suis le petit-fils de celui à qui appartenait cet hôtel et qui périt dans la révolution.

— Est-il possible !... Que m'apprenez-vous là !...

Ah ! j'en suis bien contente !

« Mais pourquoi donc cacher votre nom qui est si beau ?

— Plus il est beau, mademoiselle, plus il m'aurait été cruel de faire courir le cachet au dernier descendant des Villagier.

« En quelques mots, je vais vous faire connaître tous nos malheurs :

« Mon grand-père, poursuivit Saint-Clair, ou plutôt pour lui rendre son véritable nom, le jeune M. de Villagier, mon grand-père, prévoyant une partie des événements que devait amener la révolution, avait envoyé son fils chez un de ses bons amis à Munich, en Bavière. Il marquait à cet ami qu'il irait dans quelque temps rejoindre son fils, mais que, s'il ne pouvait pas faire le voyage, il lui écrirait et lui enverrait une grosse somme d'argent, afin que l'on pût, en pays étranger, donner au descendant des Villagier une brillante éducation.

« Le temps se passa. On ne reçut plus aucune lettre de mon grand-père, et bientôt, à Munich, on apprit la fatale nouvelle !... Le marquis de Villagier avait été arrêté, puis avait péri sur l'échafaud ; ses biens avaient été confisqués, et cet hôtel, le sien, vendu à vil prix.

« Ce qui aggrava la douleur de mon père, ce fut d'apprendre que l'auteur de tous ces malheurs était un homme que le vieux marquis avait comblé de bienfaits, un certain Robertin, alors concierge de cet hôtel ; c'est lui qui avait dénoncé mon grand-père...

— Quoi ! ce Robertin qui est encore notre concierge... ?

— Non, mademoiselle, c'est le père de cet homme qui fut cause de la mort de son bienfaiteur!

— Oh! c'est affreux, cela!

« Mais comment a-t-on su que ce Robertin avait commis cette infâme action ? »

— Mon Dieu, mademoiselle, d'après ce que j'ai entendu dire, le concierge devint un des plus chauds terroristes de l'époque ; il ne cachait pas ses opinions, et lorsqu'on lui reprochait d'avoir fait arrêter son maître, qui cependant ne conspirait pas contre la république, il se bornait à répondre :

« J'ai fait ce que j'ai voulu, cela ne regarde personne ! »

« Aussi, bien que cet hôtel fût en séquestre, on lui en confia la garde, et il trouva le moyen d'y conserver toujours la place qu'il occupait et qu'il a transmise à son fils.

« Maintenant, mademoiselle, vous devez comprendre pourquoi je ne puis voir celui-ci sans éprouver à son aspect un sentiment de répulsion.

— Oh! oui, monsieur, je le comprends ; mais de grâce, achevez-moi l'histoire de votre père...

— Il fut élevé jusqu'à l'âge de dix-huit ans à Munich, chez cet ami auquel mon grand-père

l'avait confié. Au bout de ce temps, cet ami lui dit :

« Vous êtes maintenant marquis de Villagier, mais vous n'avez plus de fortune ; il faut tâcher d'en acquérir une nouvelle. Partez pour l'Amérique, je vais vous donner une lettre pour un planteur de mes amis, et par ses soins vous pourrez peut-être redevenir riche et porter dignement le nom de vos ancêtres. »

« Mon père suivit ce conseil. En Amérique, le destin sembla lui sourire. Il épousa une jeune Américaine : je fus l'unique fruit de cette union.

« Ayant amassé de quoi vivre honorablement, mon père n'avait plus qu'un désir, celui de revenir en France. Mais ne se trouvant pas assez riche pour y tenir son rang, il convertit tout son or en marchandises, dont la vente devait tripler ses capitaux. Il en chargea un vaisseau, sur lequel nous montâmes avec ma mère.

« Le voyage fut heureux d'abord, et nous formions les plus doux projets pour l'avenir, lorsqu'une horrible tempête détruisit toutes nos espérances !... Notre bâtiment périt, ma mère fut engloutie dans les flots avec presque tout l'équipage ; mon père et moi fîmes jetés sur un rocher ; nous y passâmes deux jours sans secours, sans vivres,

presque sans vêtements, car la mer nous avait terriblement ballottés.

« Au bout de ce temps, un petit navire nous aperçut, nous prit à son bord et nous débarqua à Dieppe. Mais dans quelle situation!...

« Mon père, malade, désespéré de la mort de ma mère; moi, j'avais dix-neuf ans alors, étant sans ressource pour aider mon père!... Des pêcheurs eurent pitié de nous; ils nous donnèrent un asile et, pendant six mois, en travaillant avec eux, je gagnai de quoi nous nourrir.

« Au bout de ce temps, je me rappelai que l'on m'avait trouvé du talent pour le dessin; c'était le seul art d'agrément pour lequel j'avais eu de la vocation.]

« Je m'amusai d'abord à crayonner le portrait d'un de mes compagnons de pêche. Il en fut émerveillé, et il fallut que je fisse les portraits de tous ses camarades.

« Mon talent étant connu, j'eus pour clients des habitants de la ville, puis l'un d'eux me demanda si je voulais donner des leçons de dessin à ses enfants.

« Vous devez comprendre avec quelle joie j'acceptai; j'aimais infiniment mieux être dessinateur que pêcheur.

« Mon père ne s'opposa pas à ce que je suivisse cette nouvelle carrière, mais il y mit une condition :

« Mon fils, me dit-il, il ne faut pas qu'un marquis de Villagier soit réduit à courir le cachet. Puisqu'il faut, pour vivre, que tu donnes des leçons de dessin, quitte ton nom, ton titre, et jure-moi de ne les reprendre que lorsque la fortune te sera redevenue favorable. »

« Je fis à mon père le serment qu'il exigeait ; il est mort il y a un an, mais je suis toujours fidèle à ma promesse, et voilà pourquoi, mademoiselle, je me suis présenté sous le nom de Saint-Clair.

— Ah! monsieur, si vous saviez combien votre récit m'a intéressée!... comme je suis contente de savoir que vous êtes le marquis de Villagier!...

« Oh! je vous en prie, venez conter tout cela à ma tante... Elle sera heureuse de vous entendre, de savoir qui vous êtes.

— Mademoiselle... pas encore, je vous en prie... J'attends après-demain un costume plus convenable, et vous ne voudriez pas que le marquis de Villagier se présentât sous de pareils vêtements?

— Que vous êtes enfant!... Toujours cette question de costume!...

— Je vous assure, mademoiselle, que c'est une

question très-importante dans le siècle où nous vivons.

— Eh bien, faites ce que vous voulez... Mais vous ne m'empêcherez pas, moi, de causer de vous avec ma tante... Je suis si contente... si joyeuse !...

« Au revoir, monsieur le marquis... Ah ! laissez-moi vous appeler ainsi la première... Cela me fait tant de plaisir !...

« A bientôt, monsieur le marquis, car cette fois vous ne manquerez pas à votre promesse, j'espère... ?

— Non, mademoiselle, après-demain j'aurai l'honneur de me présenter chez madame de Marsanne.

— Après-demain ! c'est encore bien long... Enfin, venez le plus tôt possible, monsieur de Villagier. »

Et la charmante fille remonte l'escalier en adressant le plus doux sourire au jeune homme, qui la suit des yeux tant qu'il peut l'apercevoir, puis va sortir de la maison, lorsque, sous la porte cochère il se sent retenu par Robertin.

Le concierge n'est plus le même : son visage est transfiguré, une expression de joie, de bonheur

anime tous ses traits, ses yeux sont tout humides, il est en proie à l'émotion la plus vive, et c'est d'une voix tremblante qu'il murmure :

— Monsieur... pardon ! excusez-moi... mais vous m'aviez demandé à louer une chambre dans cette maison...

— Sans doute, répond le jeune homme, tout surpris du changement qu'il remarque chez le concierge.

— Eh bien, monsieur, j'en ai une... et qui vous conviendra, j'en suis sûr. Veuillez venir demain dans l'après-midi, elle sera toute prête.

— Ah ! vous en avez une !... mais, c'est que je ne vous ai pas dit... Je n'ai pas de meubles, moi, il faudrait donc qu'elle eût au moins le strict nécessaire.

— Oh ! soyez tranquille, monsieur, elle aura tout ce qu'il faut... rien n'y manquera.

— Ah ! c'est très-bien, en ce cas... Et je pourrai demain en prendre possession ?

— Oui, monsieur, tout sera disposé, vous serez attendu.

— A demain, alors.

Le jeune maître de dessin s'éloigne tout surpris de ce qui lui arrive, et Robertin rentre dans sa

loge, où il embrasse tendrement sa fille, en lui disant :

— Enfin !... on ne te dira plus de mal de ton père !

XVII

CE QU'IL Y AVAIT DANS LA MANSARDE

Avant que sa fille ait eu le temps de lui demander l'explication de ce qu'il vient de lui dire, Robertin a déjà quitté sa loge ; il sort vivement et se rend chez un fameux tapissier, puis chez un tailleur, puis chez une lingère. Il ramène avec lui des ouvriers tapissiers et les conduit à l'appartement du premier étage, qui n'a jamais été habité depuis l'arrestation du vieux marquis.

Cet appartement est encore meublé à peu près comme il l'était du temps de son propriétaire. Les draperies seules avaient été enlevées. Robertin en fait poser partout de nouvelles, bien riches, bien

élégantes et qui s'accordent avec l'ameublement, qu'il a toujours entretenu avec un soin extrême.

Pendant que les ouvriers travaillent au premier étage, Robertin est monté à sa chambre des mansardes.

Dans une cachette, adroitement pratiquée sous le toit et que l'œil le plus fin ne saurait découvrir, il prend un portefeuille bien garni, une liasse de papiers et plusieurs sacs renfermant des rouleaux d'or.

Enfin, il décroche de la muraille un portrait en pied de grandeur naturelle, qui représente un élégant cavalier avec le costume de cour qui se portait sous Louis XVI.

Le concierge descend tout cela dans l'appartement du premier. Il serre le portefeuille, les papiers et les sacs dans un secrétaire, puis fait poser le portrait dans le magnifique salon, à une place qu'il y occupait avant que les événements ne l'aient forcé à se cacher au grenier.

Le tailleur a apporté les vêtements les plus à la mode, et qui peuvent être du goût d'un jeune homme du grand monde, il a suivi les indications que lui a données Robertin sur la taille et la corpulence de la personne qui en a besoin ; la lingère a fait de même.

On a étalé tout cela sur un meuble, dans la pièce qui sert de cabinet de toilette. Robertin examine, regarde partout, pour s'assurer que rien ne manque, et que celui qui va venir habiter ce logement y trouvera ce qu'un jeune homme peut désirer pour paraître avec élégance dans le monde.

Le lendemain, à midi, tout est terminé, et Robertin redescend près de sa fille en se frottant les mains et en disant : — Tout est prêt, il peut arriver maintenant !

— Qui donc cela, mon père ?

— Celui qui va habiter l'appartement du premier.

— Vous l'avez donc bien voulu louer, enfin ?

— Oui, j'ai trouvé le locataire qu'il me fallait.

— Mais je n'ai vu venir personne, mon père !

— Tu n'as donc pas remarqué que ce jeune homme qui lorgnait toujours notre hôtel... et que ces dames du second connaissent, est venu hier dans la journée ?

— Le jeune homme si pâle, qui a l'air si triste, si malheureux?... A coup sûr, ce n'est pas à lui que vous avez loué le bel appartement du premier ?...

— Si, ma fille, c'est à lui !

— Ah ! vous vous moquez de moi, mon père, car vous avez, au contraire, refusé de lui donner un chambre.

— C'est vrai, mon enfant, il y a quelques jours, je lui ai refusé une chambre ; aujourd'hui je lui donne un appartement complet... cela prouve que, dans la vie, on fait un jour tout le contraire de ce qu'on avait fait la veille.

— Mais alors, il est donc devenu riche, ce jeune homme, qui avait presque l'air pauvre ?

— Tu le sauras bientôt, ma fille, car il va venir, je l'attends... oh ! oui, je l'attends avec impatience !

« Mais on entre dans la maison... c'est lui... ah ! c'est lui enfin !

« Ma fille, saluez respectueusement ce monsieur.

Adeline obéit à son père, en se demandant ce que cela veut dire.

Robertin court au-devant de la personne qui vient d'entrer sous le vestibule, il la salue profondément en tenant sa casquette à sa main.

Le soi-disant Saint-Clair s'étonne de cette excessive politesse du concierge et se hâte de lui dire :

— Me voici. Cette chambre que vous m'avez offerte est-elle libre ?

— Veuillez me suivre, monsieur, je vais avoir l'honneur de vous conduire.

Robertin monte le grand escalier, le jeune homme le suit, mais Robertin s'arrête au premier et ouvre la porte de l'appartement ; alors Saint-Clair, qui le suivait, s'écrie :

— Mais vous vous trompez, concierge, à coup sûr ce n'est pas au premier étage que doit être la chambre que vous me destinez.

— Non, monsieur, je ne me trompe pas... Donnez-vous la peine d'entrer ici.

Le concierge s'efface pour laisser passer le jeune homme, qui éprouve une vive émotion en pénétrant dans cet appartement qui vit naître son père.

Saint-Clair est surpris par tout ce qu'il voit, il traverse les premières chambres, et, toujours plus étonné, arrive dans le salon où il s'arrête, en s'écriant :

— Mais ces meubles sont fort beaux !... Tout cela est en place... On croirait que les anciens propriétaires de cet hôtel ne l'ont pas quitté... et ce portrait... mon Dieu ! quel est ce portrait ?

— Celui de votre grand-père, monsieur le marquis, que le mien a eu le bonheur de conserver, ainsi que la somme considérable que lui avait

confiée votre aïeul, et avec une partie de laquelle mon père a pu, sous un faux nom, racheter cet hôtel et vous le réserver ; car vous êtes ici chez vous, monsieur le marquis, cet hôtel vous appartient, vous en trouverez les titres de propriété dans ce secrétaire, ainsi qu'une somme de quatre cent quatre-vingt mille francs, résultant de ce qui est resté à mon père, après l'achat de l'hôtel et des loyers que lui et moi avons touchés depuis cette époque.

Le jeune marquis de Villagier, — car maintenant nous ne lui donnerons plus d'autre nom, — doute s'il est bien éveillé ; pour lui prouver qu'il ne rêve pas, Robertin ouvre le secrétaire, lui fait voir les titres de propriété, puis dans le portefeuille prend les billets de banque, qu'il compte devant lui, ainsi que les rouleaux d'or, en lui disant :

— Je me suis permis hier de toucher à cet argent pour faire mettre des rideaux, des portières à cet appartement ; et acheter tous les vêtements dont j'ai pensé que vous pourriez avoir besoin... J'espère que monsieur le marquis me le pardonnera ?

— Vous pardonner, Robertin, quand vous me rendez ma fortune et cet hôtel où est né mon

père !... quand c'est au vôtre, à son dévouement que je dois tout aujourd'hui !

« Et je vous parlais avec mépris, je vous regardais avec colère !... Mais pourquoi donc avez-vous laissé croire à toutes ces calomnies que l'on a débitées sur votre père ?

— Il le fallait, monsieur le marquis, et votre aïeul lui-même, en lui confiant une somme de six cent mille francs en or, en lui indiquant la cachette qu'il avait fait pratiquer là-haut, dans une chambre mansardée, lui avait dit :

« Robertin, s'il m'arrivait un malheur, si j'étais arrêté, pour que vous puissiez plus sûrement conserver à mon fils la somme que je vous confie, feignez d'être un des plus chauds partisans des idées nouvelles, ne démentez aucun des propos que votre conduite fera alors tenir ; c'est le plus sûr moyen pour conserver votre place dans l'hôtel, et je vous sais assez d'intelligence pour vous conduire ensuite comme les circonstances vous le commanderont. »

« Votre aïeul ajouta :

« J'écrirai à cet ami chez lequel j'ai envoyé mon fils pour qu'il sache que c'est à vous que j'ai confié tout ce que j'ai pu réaliser sur mes biens. »

« Mais cette lettre, sans doute, il n'eut pas le

temps de l'écrire ou la faculté de la faire parvenir à son adresse...

— Non ! car jamais mon père, ni la personne chez laquelle il était, ne reçurent aucune lettre de mon aïeul après son arrestation.

— Mon père a fidèlement exécuté les volontés de son maître : après la mort de votre aïeul, il racheta cet hôtel sous un nom supposé. Jusqu'au dernier moment de sa vie, il garda le secret sur ces événements, ce n'est que peu d'instants avant de mourir qu'il m'en fit dépositaire, en me disant :

« Continue ce que j'ai fait ; le fils de mon maître reviendra quelque jour ; lis avec attention tous les journaux, et si tu apprends où il est, hâte-toi de lui annoncer qu'en France il retrouvera sa fortune. En attendant garde-lui son bel appartement du premier, loues-en quelques autres afin de tâcher de regagner l'argent que j'ai dû donner pour l'achat de l'hôtel, mais ne laisse loger dans cette maison que des personnes en qui tu puisses avoir toute confiance. »

« Voilà, monsieur le marquis, ce que m'a dit mon père, et j'ai suivi religieusement ses instructions espérant toujours que cette demeure reviendrait à son propriétaire légitime.

Pour toute réponse le jeune marquis ouvre ses bras à Robertin, en lui disant :

— Embrassez-moi, et puissiez-vous dans cette étreinte trouver la récompense de votre conduite et de celle de votre père !...

— Ah ! monsieur le marquis, un tel honneur !...

— L'honneur est pour celui qui a fait une belle action, la récompense n'est que justice.

Bientôt le jeune marquis s'écrie :

— Robertin, vous m'avez parlé de vêtements que vous avez fait venir pour moi, où sont-ils ?

— Dans votre cabinet de toilette, monsieur, veuillez vous y rendre.

A la vue des vêtements à la mode, étalés sur des meubles, le marquis éprouve une joie qui n'est pas la moins vive qu'il ait ressentie dans cette journée ; mais il était encore très-jeune, et il allait enfin pouvoir se parer de manière à se montrer avec tous ses avantages ; il était tout naturel que cela ajoutât à son bonheur.

En peu de temps, le jeune de Villagier a revêtu un élégant costume, il semble transfiguré : il n'est plus le même, son air souffrant, sa pâleur même ont disparu. C'est un charmant cavalier, car rien

n'embellit comme le bonheur, et la toilette ne nuit jamais.

— Maintenant, dit-il à Robertin, ayez la complaisance de monter chez ces dames du second, et dites-leur que leur nouveau voisin du premier, le marquis de Villagier, demande la permission de leur présenter ses hommages.

— J'y vais, monsieur le marquis.

Le concierge fait sa commission.

Mais lorsqu'il dit :

« Votre voisin du premier, le marquis de Villagier... » la comtesse regarde sa nièce, en s'écriant :

— Que m'avais-tu donc conté, Adrienne, que ce jeune maître de dessin était le marquis de Villagier?... Tu vois bien qu'il t'a trompée, puisque celui-ci demeure ici dessous dans le bel appartement du premier.

— Cependant, ma tante, je vous jure...

— N'importe. Concierge, dites à monsieur de Villagier que nous serons enchantées de le recevoir.

A peine la comtesse a-t-elle achevé ces mots que le jeune marquis, qui attendait dans une pièce voisine, entre précipitamment dans le salon. En

voyant cet élégant cavalier, la tante reste toute interdite, mais Adrienne s'écrie :

— C'est lui !... c'est lui, ma tante... Ah ! j'étais bien sûre qu'il ne m'avait pas trompée !...

— En effet, dit madame de Marsanne... Mais ce changement complet dans votre costume... ?

— Vous annonce, madame, qu'avec mon nom, j'ai retrouvé aussi ma fortune, et je vais vous dire qui me l'a conservée.

Le jeune marquis répète alors à la comtesse tout ce que Robertin vient de lui apprendre.

On doit deviner avec quel intérêt ces dames écoutent ce récit et quels éloges elles donnent à la conduite du concierge et à celle de son père.

— Ah ! que j'ai bien fait de point déménager quand Robertin n'a pas voulu qu'on aille chercher les pompiers ! dit madame de Marsanne.

« Monsieur de Villagier, je suis charmée de demeurer dans votre hôtel, mais maintenant que vous en reprenez possession, peut-être ne voudrez-vous plus y loger des étrangers ?

— Si vous y consentez, madame, vous ne serez plus une étrangère pour moi ; car aujourd'hui j'ose enfin vous déclarer tout l'amour que j'éprouve pour mademoiselle votre nièce et vous prier de

rendre mon bonheur parfait en m'accordant sa main. »

Cette demande ne pouvait être que favorablement accueillie. Heureux dans ses amours, le jeune marquis de Villagier ne songe plus qu'à récompenser celui qui lui a rendu sa fortune.

Robertin prétend qu'il n'a fait que son devoir et ne veut pas de récompense. Mais le marquis exige qu'on respecte aussi sa volonté, et il donne trente mille francs de dot à la jeune Adeline.

Lorsque M. Droguin apprend que la petite couturière a une si jolie dot, il est le premier à dire à son fils :

— Épouse la fille de Robertin, mon ami, de ce brave Robertin sur lequel on débitait d'indignes calomnies ! Je te donne mon consentement. Sois heureux, Julien. Ta sœur est revenue d'Angleterre bien maigre, bien chétive, bien enrhumée ! Elle me coûte tous les deux jours un rouleau de sirop de gomme !... mais je ne lui fais pas de reproche... bien qu'il me soit très-désagréable de manger ma choucroute avec de l'étain !...

En épousant Adeline, le premier soin de Julien est de rendre à son père ses couverts d'argent.

Quant à la famille Bassinoire, elle a retrouvé la

paix dans son intérieur, depuis que la femme du portier est devenue borgne, en jouant la *Fille des Eaux* avec des saltimbanques. Il n'a fallu qu'une pomme pour la guérir de son goût pour le théâtre ; voyez à quoi tient ici-bas le bonheur !

TABLE DES MATIÈRES

I. Suisse et portier.	1
II. Les cancons.	18
III. Le concierge de la rue du Bac.	39
IV. Chez le suisse.	50
V. Le fils du suisse.	64
VI. Chez le portier.	82
VII. La comtesse de Marsanne et sa nièce.	101
VIII. En ballon.	124
IX. Un revenant.	142
X. Julien et Adeline.	159
XI. Mademoiselle Iphigénie.	173
XII. Le suisse et le concierge.	184
XIII. Le maître de dessin.	197
XIV. La comédie chez le boulanger.	212
XV. Une foire de village.	232
XVI. Sous un escalier.	253
XVII. Ce qu'il y avait dans la mansarde.	268

